



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

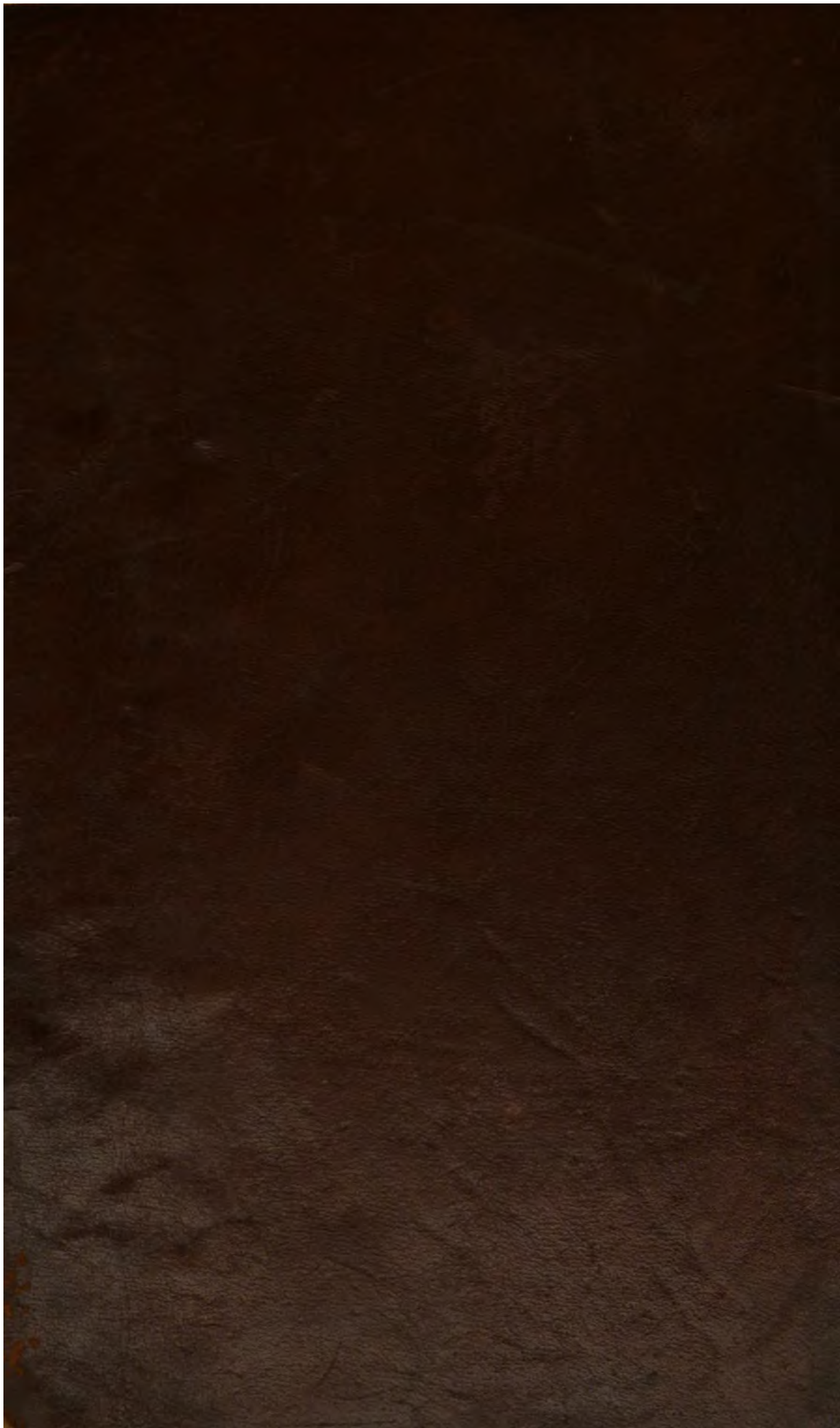
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Lord W. Kerr, G.C.B.



Viscount Palmerston.

HANOVER SQUARE.



**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

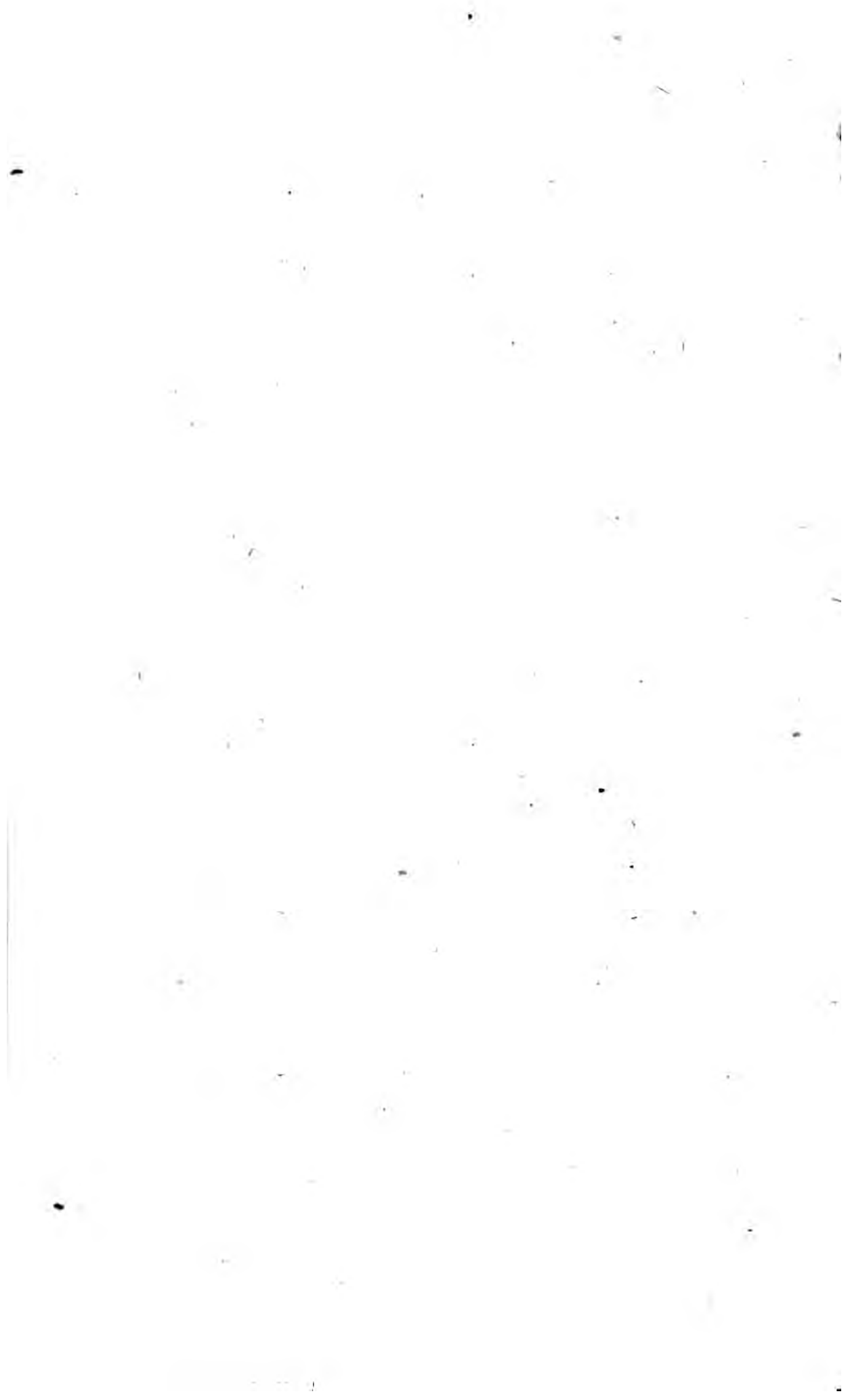
MYLNE 606

**OXFORD
1992**

£35

MMF 91.34





É M I L I E
DE V A R M O N T,
O U
LE DIVORCE NÉCESSAIRE.

1111

1111

É M I L I E
DE V A R M O N T,

O U

LE DIVORCE NÉCESSAIRE;

ET LES AMOURS

DU CURÉ SÉVIN;

Par l'Auteur de FAUBLAS.

T O M E P R E M I E R.

A P A R I S,

Chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré,
vis à vis la Barrière des Sergens ;
Et chez les Marchands de nouveautés.

1 7 9 1.



+++++

+++++

EMILIE DE VARMONT,

O U

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

E T

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

DOROTHÉE DE VARMONT A ÉMILIE
DE VARMONT.

Du couvent de la Providence, ce 11 mai 1782.

PLEURE sur moi , ma chere Emilie ;
pleure sur nous , tu n'as plus de sœur !
ta sœur ne tient plus au monde que

A 3

6 *Emilie de Vermont ;*

par ses regrets, par ses regrets qui dureront autant que sa vie.

C'est ce matin..... Dieu ! il me semble qu'il y a déjà un siècle..... un siècle de douleurs..... Oui , ce matin même j'ai pris le voile : l'éternel sacrifice vient de se consommer.

Et ce n'est pas sans de cruelles intentions que le jour même où notre pere rendoit les derniers soupirs , sa veuve , qui ne mérite plus que je lui donne un autre nom , te faisoit arracher du couvent où nous pouvions du moins gémir ensemble , ma chere Emilie ; il falloit nous séparer pour nous affoiblir : toutes deux réunies , nous serions demeurées trop fortes. Ce n'est pas que je m'aveugle au point de me persuader que tes conseils courageux m'auroient suffisamment protégée contre les emportemens de notre ennemie , & sur-tout contre moi-

ou le divorce nécessaire. 7

même ; contre moi qui, ne pouvant en aucune rencontre triompher ni de ma timidité ni de mon effroi, n'ai jamais vu la femme de mon pere que pour gémir ou frissonner devant elle. Va, je le sens bien, d'un mot, d'un regard, madame de Varmont eût toujours fait évanouir mes résolutions les plus fermes ; tôt ou tard, malgré tes efforts, & sous tes yeux même, elle fût parvenue à traîner sa victime aux pieds des autels. Mais alors ma profonde infortune m'auroit offert un puissant motif de consolation : le jour de mon oppression seroit devenu celui de ta délivrance. Eh ! comment la trop juste répugnance que t'inspire cette vie d'ennui, d'indolence & d'abandon, qu'ils ont appelée *la vie religieuse*, ne se seroit-elle pas tournée en une véritable haine, lorsque tu aurois été témoin du désespoir qui fait

8 *Emilie de Vermont* ;

la misérable Dorothee , à l'heure où il fallut qu'elle s'immolât ? Et si quelque jour ils étoient parvenus à te faire seulement essayer ces vêtemens sinistres , cet habit mortuaire , auxquels tu as vu ta sœur condamnée pendant un an ; hélas , & pour toujours ! s'ils y étoient parvenus , par quels moyens cependant m'auroient-ils jamais forcée à prononcer ces derniers vœux que malgré mon cœur ma bouche a murmurés , & que mes sourds gémissemens ne t'auroient peut-être pas permis d'entendre ?

Elle étoit là , pourtant , cette femme qu'on dit être..... ta mere & la mienne ? elle ne l'est point. Nous a-t-elle nourries ? nous a-t-elle élevées ? Sa haine au contraire n'a cessé de nous éloigner & de nous poursuivre. C'est pour son fils , seulement pour son fils , qu'elle a réservé son lait , ses soins ,

ses tendresses..... dont je le crois digne.

Ma chere Emilie , crains ton frere ; à peine il a vingt ans , & déjà son cœur est sans pitié , ses yeux n'ont plus de larmes. Croirois-tu qu'il étoit à cette horrible fête ; il est venu recevoir le sacrifice d'une sœur ! il l'a reçu d'un air tranquille ! les voûtes du temple ont un moment retenti du bruit de mes sanglots ; j'ai vu des étrangers s'attendrir , ma mere elle-même a pâli : le jeune homme ne s'est point ému. Grand dieu , ses destins m'épouvantent ! quel avenir lui gardes-tu ? pour quels crimes est-il né ?

Que cette image de mes plus vives douleurs te soit toujours présente , ô ma chere Emilie : qu'elle entretienne constamment tes plus vives inquiétudes. Ne l'oublie pas , que le sort qui m'accable est celui qu'ils te pré-

parent. Je fais bien que tu n'es pas autant que moi foible & craintive. Tu repousseras, je l'espere, leurs coupables sollicitations, & leurs inhumaines prieres, & leurs odieuses menaces ; mais c'est contre leurs artifices que j'ai cru nécessaire de te prémunir. Je les juge capables d'essayer le plus lâche de tous. Emilie, s'ils te disent, s'ils osent te dire que Dorothee vit tranquille ou contente, montre-leur cette lettre baignée de mes pleurs & signée de mon sang.

**MADAME DE VARMONT A EMILIE
DE VARMONT.**

Paris, ce premier mai 1782.

VOTRE sœur a pris, il y a quelques jours, le seul état qui convint à sa fortune & à ses parens : vous ne

arderez pas à suivre un si bon exemple.

J'en suis tellement persuadée que je viens de renvoyer tous vos maîtres. Je n'ai pas cru qu'une religieuse eût besoin de danse , ni de musique ; je ne pense pas qu'il lui soit plus nécessaire de posséder à fond la science des langues étrangères ; & quant à votre langue naturelle , vous en savez plus qu'il n'en faut pour prononcer des vœux.

J'enverrai dans la matinée de demain chercher la plus grande partie de vos hardes. Votre pere se plaçoit à vous inspirer le goût du luxe & des idées de coquetterie dont il faut absolument vous défaire. D'ailleurs à quoi vous serviroit maintenant une aussi belle garde-robe ? Vous allez , dans huit jours au plus tard , porter l'habit de novice. Si par hasard c'étoit un

parti qui vous répugnât toujours , ce n'est pas moi qu'il faudroit accuser de vous l'avoir fait prendre : vous ne devriez vos reproches qu'à la mémoire de M. de Varmont , dont les folles dissipations ont tellement altéré la fortune , que ce qui m'en reste ne suffira qu'à peine à l'avancement de mon cher fils , de cet intéressant jeune homme qui est l'unique consolation de sa mere , l'unique espérance de sa maison. Cependant votre sœur & vous ne cessiez d'affecter pour votre pere une espece d'idolatrie. Au reste , pourquoi m'en étonnerois-je ? Il étoit tout simple que vous l'adorassiez , puisqu'il faisoit le tourment de ma vie.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire , mademoiselle. Je vous connois raisonneuse , indocile , opiniâtre ; mais songez que le tyrannique pouvoir de
votre

ou le divorce nécessaire. 13

voire pere vient de finir avec lui , que maintenant je commande , & que je veux être obéie.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Du couvent de la Providence ; Paris , ce 17
mai 1782.

VOILA , ma chere Dorothee , la lettre que ma mere m'a fait remettre au parloir , ce matin ; je me hâte de te la faire passer , puisque mes deux dernieres te sont parvenues par la voie que tu m'as indiquée , & puisque ce moyen de correspondance te paroît sûr.

Les cruels ordres de ma mere ne m'ont point étonnée ; mais je n'ai pu me défendre d'une grande surprise en reconnoissant la personne qui me les apportoit. C'étoit M. Bovile , ce

Tome I.

B

jeune homme d'une taille élevée ; d'une figure noble , d'un maintien fier, celui que mon pere appelloit son élève , celui qu'il nous amena quelquefois , celui dont il se plaisoit singulierement à raconter les exploits au retour de sa derniere campagne. Ah , lui ai-je dit , de quelle commission l'on vous a chargé , vous , monsieur , vous , l'ami de mon pere ! Pensez-vous qu'aux derniers momens de sa vie il eût appris sans douleur qu'on se hâteroit d'ouvrir auprès de sa tombe celle de ses filles ? je vous entends , m'a répondu M. Bovile , & avant tout je desirois vous entendre. Mademoiselle , rendez-moi la justice de croire qu'à la premiere nouvelle de la maladie de M. de Varmont je n'ai rien négligé pour qu'on me laissât partir de Brest où me retenoient les devoirs de ma place. Je suis arrivé

ou le divorce nécessaire. 15

trop tard pour embrasser votre respectable pere , trop tard pour sauver votre sœur aînée , mais du moins assez tôt pour vous défendre.

Ma chere Dorothee , il m'a quittée sans s'être expliqué davantage.

LA MÊME A LA MÊME.

19 mai 1782 , 11 heures du matin.

ÉCOUTE , il est revenu ce matin ; apprends l'étonnante déclaration qu'il m'a faite :

Je viens vous demander , mademoiselle , si vous aimez encore mieux vous marier que de vous faire religieuse , & si vous ne sentiriez pour ma personne aucun éloignement ? C'est là tout ce que je puis attendre de vous ; j'ai si rarement joui du bonheur de vous voir , & je vous suis si peu connu !

mais ce que je dis de moi par rapport à vous , Mademoiselle , je dois le dire à peu près de vous par rapport à moi. Vous affirmer que je vous adore , ce seroit vous faire un mensonge que vous ne croiriez pas. La vérité est que tout ce que votre jeunesse & votre infortune doivent causer d'intérêt , je le ressens. Sans doute vous êtes faite pour inspirer un sentiment plus vif ; il est vraisemblable qu'un jour je l'éprouverai , néanmoins ce n'est pas une chose à laquelle je puisse m'engager d'avance. Tant de femmes , peut être aussi belles que vous , n'ont jamais fait de passions & n'en ont pas été moins heureuses ! Tout ce que je puis donc vous promettre , si mes offres ne sont point rejetées , c'est que telles épouses qui se croient idolâtrées auront moins que vous à se féliciter des procédés de leurs maris ; c'est que ma

femme fera toujours , après ma patrie, l'objet de mes plus vives sollicitudes.

L'homme extraordinaire qui me parloit ainsi venoit de se lever ; & moi , Dorothee , plongée dans un étonnement qui ne pouvoit se comparer qu'à mon embarras , je l'écoutois encore , lorsqu'il ne me parloit plus. Après quelques instans de silence il reprit :

Je n'ai qu'un regret , c'est de ne pouvoir vous laisser que quelques heures pour délibérer ; mais le temps presse , mon vaisseau m'attend , la guerre m'appelle. Réfléchissez jusqu'à ce soir ; ce soir je viens chercher votre réponse ; si elle est favorable , je cours aussi-tôt chez madame de Varmont que je détermine ; demain je vous épouse , après-demain je pars.

Il m'avoit saluée , il s'en alloit , il est revenu.

Et n'allez pas renvoyer à la fin de la campagne l'exécution de mes projets. Mademoiselle, je ne vous le cache pas, le métier que je fais est périlleux. Croyez-moi : ne confiez pas aux hazards de ma vie le repos de la vôtre. Qui pourroit vous y décider ? La bien-séance ? Elle seroit déplacée ; elle est parfaitement inutile. Tranquillisez-vous : jamais je ne serai tenté de penser que vous étiez pressée de vous marier ; mais je vous demanderai la permission de croire que vous étiez pressée d'être libre. Adieu, mademoiselle, à ce soir.

Dorothée, ma chere Dorothée, conseille-moi. Que faut-il que je lui réponde ? Il me semble que je ne devrois pas balancer ; pourtant j'ai besoin d'être soutenue.

DOROTHÉE A EMILIE DE VARFONT.

19 mai , 2 heures après-midi.

EMILIE , si ma mémoire ne me trompe pas , mon pere lui a rendu quelques services , à ce M. Bovile ; mais comme il s'acquitte aujourd'hui ? Qu'y a-t-il d'honnête & de bon que tu ne doives attendre d'un homme capable de payer avec une générosité si délicate le prix des bienfaits ? Accepte ; Bovile mérite une grande récompense : qu'il obtienne Emilie. Accepte ; ton bonheur adoucira mon infortune.

BOVILE A Madame D'ETIOLES.

19 Mai 1782 , 7 heures du soir.

OUI , ce Bovile que vous avez tant aimé , . . . pardonnez , Eléonore ,

voici la première fois que j'ose vous affliger d'un souvenir qui ne vous fera plus rappeler ; ce Bovile qui brûloit de vous obtenir , & qui vous eût sans doute obtenue , si jamais un père accordoit sa fille à quiconque fait la mieux mériter par l'amour le plus vif à la fois & le plus respectueux ; ce Bovile à qui son désespoir pensa coûter la vie quand on vous jeta dans les bras d'un autre ; ce Bovile que vos ordres toujours respectés purent seuls , après un tel malheur , déterminer à vivre , mais qui avoit juré de vivre célibataire , afin de pouvoir toujours , sans distraction , adorer du moins votre image ; ce Bovile va se marier.

Je crois vous avoir écrit hier que ma prétendue est charmante : pourtant vous devez mieux que personne concevoir que ce n'est pas là ce qui me détermine. Je fais d'ailleurs , & quelle

Vérité ne peut-on pas vous dire, à vous, Eléonore, qu'aucune vérité ne peut atteindre si elle n'est honorable & flatteuse? Je fais qu'il n'y a rien de plus trompeur que la physionomie d'une jeune fille; je fais que la plus belle femme est rarement la meilleure, & que, celle-ci fût-elle la meilleure parmi les plus belles, je ne devrois pas encore, sans quelque défiance de moi-même, me marier dans un pays où les liens de l'hymen sont frappés d'une indissolubilité vraiment effrayante. Je ne me dissimule pas non plus qu'il faudroit au moins se connoître avant de prendre un engagement que la mort seule peut rompre. Néanmoins tout me dit que je fais une chose louable en précipitant mon mariage avec cette inconnue, qui est la fille de mon bienfaiteur, & que j'arrache au mau-

vais fort qu'on lui prépare. Or , une chose bonne en soi peut-elle jamais causer des regrets amers ? Supposons qu'il ne soit pas impossible que cette femme ait un jour de mauvais procédés pour moi ? Alors, pour me consoler & me justifier , je n'aurai seulement qu'à me rappeler le souvenir des motifs qui , dans le temps , ne me laisserent la liberté ni du choix , ni de la réflexion. Quel bonheur , au contraire , quel bonheur pour tous deux , quelle source inépuisable de jouissances , si je rencontre en elle les vertus que j'ai droit d'en attendre , si je trouve la plus douce récompense de mes imprudens sacrifices dans leur objet même ! Puis-je d'ailleurs , dans cette grande occasion , m'abandonner à des considérations personnelles ? Ai-je le droit de délibérer , quand il faut remplir un

devoir ? Et puis , seroit-ce donc pour la premiere fois que l'égoïsme auroit conseillé l'ingratitude ?

Eléonore , ni vous ni moi ne l'oublierons , qu'un préjugé ridicule & décourageant me condamnoit à languir dans l'obscurité d'un grade inférieur où je serois mort presque inutile à ma patrie. Un galant homme sut distinguer mon foible mérite , & ne s'informa pas de ma naissance. Ceux de mes officiers qui n'étoient que nobles voulurent empêcher que je ne devinssé leur égal. Il me fit leur supérieur ; il m'éleva malgré les préjugés , il me soutint contre l'envie. Se rendoit-il donc aux lâches conseils de l'intérêt personnel , lorsqu'il s'attiroit pour moi l'inimitié de plusieurs hommes puissans & le blâme de son corps ? Le courage qui le portoit à ne point m'abandonner à mes ennemis est-il moins grand que ce-

24 *Emilie de Varmont*,

lui qui me feroit épouser sa fille ? Eléonore , c'étoit un homme supérieur à son siècle , ce M. de Varmont. Malgré les haines particulières , notre marine va le regretter. C'est moi , sur-tout , c'est moi qui l'ai trop tôt perdu. Je lui dois ma fortune , mes talens & ma gloire. Je lui dois l'inespéré bonheur d'avoir , quoique jeune encore , rendu d'importans services à mon pays.

Je cours chercher la réponse d'Emilie.

LE MÊME A LA MÊME.

19 mai , 11 heures du soir.

SA réponse a été courte & simple : si vous connoissez quelques moyens de décider ma mere à me laisser vivre dans le monde , Monsieur , j'y vivrai pour ne m'occuper que de votre bonheur.

heur. Aussi tôt j'ai volé chez madame de Varmont; son fils étoit avec elle; aux premiers mots que j'ai dits, tous deux ont paru stupéfaits. Le jeune homme m'a demandé avec hauteur si j'étois noble; j'ai répondu : oui, les ennemis de l'état me connoissent & me craignent. La mere m'a protesté, d'un air dédaigneux, qu'il lui importeroit assez peu que le mari de sa fille ne fût qu'un roturier; mais ignorez-vous, Monsieur, a-t-elle ajouté, que je suis loin de vouloir dépouiller mon fils?... — Je ne demande rien pour la dot de sa sœur, Madame; & même, afin de vous tranquilliser tout à fait sur ce point, je consens à reconnoître que vous m'avez donné pour mademoiselle votre fille, en avancement de succession, la somme de... — deux cent mille écus ? s'est hâté d'interrompre le généreux frere. — Deux cent mille écus;

soit. Madame de Varmont a repris d'un air encore plus étonné qu'auparavant : feroit-il possible que vous fussiez si follement épris de cette petite Emilie ? — Je ne suis point follement épris ; mais je me rappelle que cette enfant n'étoit pas destinée à la solitude du cloître. Son pere.... — Son pere ! s'est-elle écrié ; périsse sa mémoire & tout ce qui pourroit me la rappeler ! — Quoi ! des malédictions contre un époux ! Quel crime a pu les lui mériter ? - Quel crime ? deux filles me sont nées de lui. — Grands dieux !... Mais ne vous a-t-il pas aussi donné ce fils qui vous est si cher ? — Mon fils..... Monsieur, de quel droit m'interrogez-vous ? Prétendez-vous m'arracher mes secrets ? Peut-être qu'un jour on pourra les savoir : jusques-là , j'entends qu'ils soient respectés. — Je ne venois pas pour les pénétrer , je venois vous de-

mander Emilie. — Non, qu'il en soit de celle-ci comme de l'autre. Qu'un obstacle éternel nous sépare : l'excellent jeune homme a cru devoir encore interrompre sa mère. Madame, si pourtant M. Bovile reconnoît qu'il a reçu deux cent mille écus, je vois que le plus grand inconvénient de ce mariage s'évanouit. Fort bien, lui a-t-elle répliqué d'un air irrésolu, mais elle vivroit dans le monde. Je serois exposée au tourment de la voir ! mon indignation étoit à son comble. Dieu m'en garde ! m'écriai-je. Jamais, jamais je ne vous exposerai à ce tourment-là. — Quelle assurance m'en donnerez-vous ? — Toutes celles qui vous pourront convenir. — Vous consentiriez que votre femme vécut dans une terre étrangère ? — S'il le falloit absolument. Si vous l'exigiez. — Je l'exigerois. — Eh ! bien, je vous donne

ma parole que votre malheureuse fille quittera sa ville natale après-demain, & sa patrie sous huit jours. — Pour n'y jamais revenir ? — J'ai trop bien entendu que telle est votre intention. — Qui me garantira l'effet de vos promesses ? — Un engagement par écrit, & une obligation de cent mille écus si j'y manque. — Qu'on aille avertir le notaire.

Pendant ce terrible entretien, le jeune homme baisoit les mains de sa mere ; l'homme de loi est arrivé, nous avons signé les deux actes.

Eléonore, vous devez me plaindre & m'applaudir : quand cette lettre vous parviendra, je serai marié.

MADAME D'ÉTIOLES A BOVILE.

Tours , le 24 mai 1782.

QUELLE femme assez insensible aux charmes des belles actions pourroit ne pas approuver la vôtre , généreux Bovile ? Dans un autre homme je l'aurois admirée ; elle ne m'a pas même étonnée puisqu'elle est de vous. Que je plains ce jeune Varmont ! Qu'il est déjà puni de sa haine pour l'intéressante émilie ! Comme il seroit vraiment heureux s'il n'avoit pas un cœur dénaturé ! Par combien de motifs absolument contraires tout autre frere à sa place se seroit applaudi de vous voir épouser sa sœur !

Quelle mere aussi , que cette madame de Varmont ! Heureusement la

nature n'en fait pas souvent de semblables.

Vous venez , Bovile , de me causer , sans le vouloir , un grand chagrin. Recevez ma confiance , car je ne veux vous cacher de mes peines que celles qu'il ne m'est pas permis de dire.

Ce jeune Varmont passe pour un mauvais sujet , je ne l'ignorois pas ; mais j'étois loin de le croire aussi méprisable. Eh bien , l'aîné de mes freres est son ami. J'en suis inquiete. Murville a sans doute le cœur excellent ; mais seroit-il le premier que des liaisons dangereuses auroient corrompu ?

J'ai une grace à vous demander : Murville est dans la marine comme vous ; il doit vous être facile de le rencontrer. Cherchez-le , faites connoissance avec lui. Dès que vous pourrez , par l'exemple de vos vertus , le

ou le divorce nécessaire. 31

défendre contre les conseils de votre beau-frère , je serai tranquille.

Votre beau frere !.... Déjà ! déjà vous êtes marié ? Ah ! puisse cette union vous offrir le dédommagement.... Ah , foyez heureux autant que je suis.... contente de vous. Je pleure.... Bovile.... Bovile , c'est d'attendrissement.... c'est que vraiment je me sens pénétrée de l'estime.... adieu , foyez heureux.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE;

Brest , 28 mai 1732 , 5 heures du soir.

O ! DIEU , Dieu tout puissant , qui lisez dans les cœurs , vous savez que nous n'avons pas mérité sa haine.

Dorothée , ma chere Dorothée , elle a voulu que je quittasse la France , que j'abandonnasse ma sœur , que

mon exil et notre séparation fussent éternels.

Je ne l'ai su que tout-à-l'heure , à ce moment critique où nous allions nous embarquer. Pressé de mes sollicitations devenues plus vives , mon mari n'a pu me cacher plus longtemps cette.... cette horreur.

Vois cependant comme une imagination blessée s'entourne de fantômes persécuteurs. Je venois de recevoir cette affreuse nouvelle ; plongée dans un accablement profond , je restois acoudée sur ma fenêtre & je pleurois. Un jeune homme arrêté dans la rue , en face de notre auberge , m'a regardée avec tant d'attention qu'il s'est un instant attiré la mienne. Dorothée , j'ai cru reconnaître mon frere , & j'ai failli m'évanouir. Mes yeux néanmoins se sont machinalement reportés sur l'objet

de mon épouvante. Il s'éloignoit, il me tournoit le dos ; cependant j'ai pu reconnoître mon erreur à des signes certains : mon frere a les cheveux d'un blond très-foncé ; ce jeune homme est tout-à-fait brun.

Encore quelques minutes & nous partons. Je vais monter un des vaisseaux de la flotte marchande que doit escorter l'escadre dont Bovile commande une frégate. Bovile n'a pas voulu m'exposer avec lui sur un vaisseau fait pour combattre. Au reste, il compte me laisser à la Martinique où il possède quelques établissemens ; c'est-là qu'il doit chaque année passer plusieurs mois avec moi ; il m'y consacra tous les instans qui ne seront pas absolument nécessaires à l'exercice de sa place. Le ciel, qui prend pitié des malheureux, me devoit le dédommagement de mes pre-

34 *Emilie de Varmont* ;
mieres infortunes ; il me l'a donné ;
il m'a donné le plus estimable des
hommes , le plus vertueux des époux.
Mais à toi , ma chere Dorothee ,
que te reste-t-il ? Te voilà seule , ab-
solument seule ; tu n'avois plus qu'une
sœur , elle t'est ravie : il est donc vrai
que , le jour de mon mariage , je t'em-
brassois pour la derniere fois.

On m'apporte une lettre ! elle est
de toi , voyons.

DOROTHÉE A EMILIE.

P a i s , le 25 mai , 1782.

AVANT-HIER , ma chere Emilie ,
quelques heures après nos adieux et
ton départ , le fils de madame de
Varmont.... Oui , désormais elle ne
s'appelle pour moi que madame de
Varmont ; son fil. doit se nommer

comme elle , comme elle son fils ne m'est plus rien : je n'ai plus ni mere , ni frere ; je reporterai toute ma tendresse sur ma sœur , qui la mérite autant qu'ils en sont indignes... M. de Varmont donc , M. de Varmont a osé me faire une visite. Avant que ma bouche se fût ouverte pour lui reprocher sa dureté , son avarice , cette soif des richesses à laquelle il avoit souffert, ou plutôt désiré qu'on m'immolât avant que j'eusse eu le temps de prononcer un mot , il m'a dit : vous n'accuserez plus mon ambition, voilà votre sœur bien mariée , j'espère ? Ma fortune est diminuée de plus de moitié. C'est pourtant moi qui ai déterminé madame de Varmont à donner à cette petite Emilie une dot de six cent mille livres !

Tu venois de m'apprendre à quelle condition le généreux Bovile t'avoit

36 *Emilie de Varmont,*

obtenue. Tu ne m'avois pas caché ce que lui-même s'étoit vu contraint de t'avouer au moment des fiançailles : qu'il avoit reconnu le paiement d'une somme qu'on ne lui avoit point comptée. Juge quel effet a produit sur moi la confiance de ce Varmont. Inquiete de savoir s'il étoit imperturbable dans le mensonge , & s'il pourroit froidement soutenir le poids d'un éloge non mérité , j'ai loué son désintéressement , j'ai vanté sa justice. Emilie , je t'affure qu'il m'a long-temps écoutée avec cette tranquille sérénité de l'innocence , avec cette fierté modeste de la vertu que j'avois , quelques heures auparavant , remarquées dans ton époux , & qui me paroissoient ne pouvoir jamais accompagner que les hommes accoutumés aux belles actions. Mais apprends , car il faut que je t'avertisse à quel point tu dois , en toute rencontre,

contre, te défier du seul, mais du plus lâche ennemi que tu puisses avoir; apprends de quelle réflexion il a fini par payer mes louanges. Sans doute, a-t-il dit, en se promenant à grands pas, d'un air très-content de lui-même, on ne donne point sans quelque peine une aussi belle somme; mais pourquoi ne me reviendrait-elle pas quelque jour? Votre sœur est d'une complexion délicate; et si elle meurt sans enfans, ce Bovile a des biens qui me répondront de la dot.

A ce dernier trait j'ai frémi. Mon indignation se seroit exhalée en injures; je me suis retirée en lui lançant un regard qu'il a dû comprendre.

Tout-à-l'heure un domestique de madame de Varmont m'est venu demander si je n'avois pas vu le fils de sa maîtresse dans la journée d'avant hier. Il paroît qu'il est sorti de Paris aussi-tôt.

après m'avoir quittée. On fait seulement qu'il a pris des chevaux de poste , & qu'il n'a emmené qu'un domestique, cet insolent *Lafleur* qu'il a fait son confident & son ami. Madame de Varmont , que son fils a pourtant accoutumée à de pareilles absences , paroît beaucoup s'inquiéter de celle-ci : c'est apparemment parce que cette fois il l'a quittée sans même lui avoir fait ses adieux. Moi aussi , ma chere Emilie, je m'étonne d'une précipitation si grande & de tant de mystere. S'il n'avoit été question que de ces parties de plaisir où il lui est arrivé quelquefois de passer des semaines entieres , & dont mon pere nous paroissoit si mécontent , ne l'eût-il pas dit à sa mere qu'il a toujours honorée de ses confidences ? Quels sont donc ses desseins ? Ou court-il ? Eh ! que m'importe ? que m'importe , pourvu qu'il soit allé si

ou le divorce nécessaire.

loin qu'il ne puisse jamais venir nous effrayer, ni toi ni moi, de son odieuse présence?

EMILIE A DOROTHÉE.

Brest, le 28 mai, 6 heures du soir.

QU'AI-JE lu ? tu viens de redoubler l'inquiétude, l'effroi dont j'étois agitée. Serait-ce en effet Varmont que tout-à-l'heure?... Ciel ! quel tourment de craindre ceux qu'on voudrait aimer ! Serait ce Varmont ? On m'a dit plusieurs fois qu'il étoit possible de se teindre les cheveux. Eh ! quand ce seroit lui, sans doute il ne vient pas ici pour moi. Que me voudrait-il ? Que pourroit-il encore exiger de sa sœur prête à s'exiler pour toujours ? Quel plus grand sacrifice ?... J'en fais, mais je tremble, mais je ne me sentirai

40 *Emilie de Varmont* ;

tranquille qu'à l'instant où je serai sur ce vaisseau... Quoi! sur ce vaisseau qui va mettre l'immensité des mers être Emilie & sa sœur abandonnée ! Ah! Dorothee, pardonne, pardonne aux noirs pressentimens dont je suis ol sée.

Cruel Varmont! Il espere ma mort; il la desire peut-être! Il la desire pour dépouiller Bovile par une insigne friponnerie! J'en prévienrai mon époux, je le dois... Dorothee! ma chere Dorothee! le vent s'eleve, les capitaines pressent le depart.,. Adieu! ... Adieu.

DE MURVILLE A VARMONT.

Chateaulin, ce 29 mai, 7 heures du soir.

JE vous trouve plaisant, M. de Varmont. Depuis quand venez-vous dans une ville où vous savez que je suis,

sans m'y faire une visite ? & depuis quand vos cheveux que j'ai vus d'un très-beau rouge , ne vous en déplaise , sont-ils devenus d'un noir à faire mal au cœur ? Malgré le sot déguisement je vous ai reconnu , seigneur *Jupiter* ; & demandez à votre *Mercur*e , monsieur *Lafleur* : demandez-lui si je me connois en physionomie. Il a voulu mentir , biaiser , me soutenir que ce n'étoit ni vous ni lui ; une canne levée l'a forcé de convenir qu'il étoit *Sosie* , & qu'en effet vous étiez dans *Brest* , faisant l'*Amphitrion*. J'espère , mon cher ami , qu'incessamment vous me nommerez l'heureux objet de vos métamorphoses.

Au demeurant , ton coquin de valet a fini par me faire sa dupe. Il m'a donné une fausse adresse : hier au soir je t'ai cherché par-tout ; mais monsieur n'étoit nulle part ! & ce matin , dès

l'aurore , rappelé chez moi par de pressantes affaires , j'ai quitté Brest, en souhaitant à mon déloyal ami tous les mauvais succès du monde.

Es-tu surpris de ce que je ne suis ce soir qu'à Châteaulin ? C'est que moi aussi je suis né pour les bonnes fortunes. A la pointe du jour j'ai fait, entre Brest & Doulas, une trouvaille : une jeune personne sur le grand chemin. Tu vas demander ce qu'elle faisoit là. Mon ami, elle s'acheminoit tout doucement vers l'autre monde ; si mon postillon n'y avoit pris garde, il l'auroit merveilleusement à finir sa route : il lui passoit sur le corps. Je ne m'en serois pas consolé. Imagine-toi qu'évanouie, mourante, les mains en sang, le visage déchiré, elle avoit encore mille charmes. Il faut que cette enfant-là soit quatre fois belle.

Cependant qui l'avoit mise où je l'ai trouvée ? quelque bête féroce ! car il feroit impossible que tant de beauté n'eût pas défarmé le plus barbare des hommes. A qui appartient-elle ? Je n'en fais rien encore : elle ne peut pas parler. Ce qui m'inquiète , sur-tout , c'est d'apprendre si elle est femme ou fille. Au reste , qu'elle se rétablisse promptement , & promptement j'éclaircirai ce point , fans l'embarrasser de mes questions. En pareil cas , je préfère les recherches , & je crois davantage à leurs résultats : j'aime à voir par moi-même.

En attendant cet heureux moment , & pour le préparer , j'ai fait mettre la belle éclopée dans ma chaise de poste. Des relais m'attendoient , pour cause , au-delà de *Douglas* : d'ailleurs , il ne se feroit pas trouvé de médecin dans ce misérable bourg. Nous avons

pouffé jusqu'à Châteaulin. C'est là, c'est près du lit de la malade que je t'écris. Elle ne va gueres mieux.

Je puis déjà t'apprendre un incident très-singulier : en t'écrivant, je viens de prononcer ton nom, elle l'a répété. Charmé d'entendre les premiers mots qu'elle eût dits, je me suis précipité vers son lit. Elle a semblé recueillir toutes ses forces pour me regarder ; mais d'un regard plein d'inquiétude. Vermont ! m'a-t-elle dit, vous le connoissez ? j'ai répondu : je suis son intime ami. Soudain elle s'est rejetée de l'autre côté du lit, comme si elle avoit eu peur de moi. Le connoîtrez-vous aussi, Vermont ? ai-je repris. Mais la pauvre enfant n'y étoit plus. Malgré l'évanouissement où elle est retombée, le médecin, qui n'a trouvé sur elle aucune blessure dangereuse, compte la tirer d'affaire sous quelques jours. Et

moi j'ai pris mon parti , je reste ici , je l'attends , je l'emmene convalescente , elle en vaut bien la peine.

A propos , il y a eu du vacarme cette nuit au port de Brest. D'infames coquins ont tenté de brûler l'escadre & le convoi prêts à sortir. On assure que déjà *la Pallas* étoit en feu , mais les soins du capitaine l'ont sauvée. C'est un prodige de vigilance & d'activité, ce Bovile : je ne l'aime pas, mais je l'estime ; il faut malgré moi que je lui rende justice. Il seroit trop heureux que tous ses ennemis me ressemblassent. Il en a beaucoup & de très-implacables. Je t'avoue que j'ai laissé les capitaines de l'escadre dans une disposition d'esprit qui ne présage rien de bon pour lui. Je parierois cent contre un qu'il ne va pas faire une campagne heureuse. Aussi de quoi diable s'avisoit ton pere d'aller prendre un sujet dans la

marine marchande , pour l'incorporer parmi nous , le faire passer sur le corps de chacun & le maintenir capitaine , malgré vents & marée? c'est tôt ou tard vouloir noyer un homme que de le servir ainsi.

Ah ! j'oubliois ! on m'a dit qu'un navire de la flotte marchande avoitauté. Bon ! il y a de l'exagération. Au reste , j'avois affaire , je suis parti sans aller au port m'informer des détails. La *Pallas* alloit bien , le reste de l'escadre n'avoit pas souffert : voilà l'important : ce navireauté , c'est un marchand ! les affaires de commerce ne me regardent pas.

Adieu , je vais tâter le pouls de la malade : si elle n'avoit pas le transport quand elle a répété ton nom , si vraiment elle est de ta connoissance , je te le marquerai. Tu me diras quelle femme c'est , de quelle

ou le divorce nécessaire. 47

maniere il faut que je l'attaque , & ce que je dois espérer. Mais sois tranquille. Quand tu me répondras , j'espere que je n'espérerai plus rien. Je n'aime pas les sieges , moi , je ne me plais que dans les assauts.

Puisque tu es si discrettement caché dans Brest , je ne t'y enverrai pas cette lettre , je te l'adresse tout bonnement à Paris.

MURVILLE A VARMONT.

Chateaulin , ce 30 Mai 1782.

JE crois qu'elle te connoît ; mais je ne crois pas qu'elle t'aime : tu lui auras fait quelque méchant tour.

Elle a passé la nuit dans un abattement presque continuel. Ceux qui la veilloient n'ont rien compris aux discours sans suite qu'elle murmuroit

d'une voix très-foible. Seulement quelquefois , dans les courts instans où la fièvre plus ardente ranimoit ses forces , on l'a entendu crier au feu , & tout d'un coup , par une contradiction frappante , se plaindre d'un scélérat qui l'assaffinoit , disoit-elle , & la jettoit dans l'eau.

Qu'un jeune audacieux l'ait voulu brûler , je le conçois ; je conçois de quelle flamme ; & pourvu qu'il n'ait pas réussi , je le lui pardonne. Mais l'assaffiner ! la noyer ! détruire ce chef-d'œuvre des cieux & lui donner les flots pour sépulture ! S'il se trouve dans l'Univers un seul homme capable d'en avoir conçu l'affreuse pensée , elle a raison de l'appeler un scélérat. Et jusqu'au jour où l'existence d'un pareil monstre me sera prouvée , je veux , pour l'honneur du genre humain , la soutenir impossible.

Est-ce

Est-ce que tu connoitrois des *roués* de cette espèce , toi , Varmont , dont elle ne peut entendre prononcer le nom sans frémir ? La chose ne paroît pas même vraisemblable. Ce qui l'est , c'est que tu auras innocemment conspiré contre ce qu'elle appelle, sans doute comme toutes les filles , son honneur. Cependant , tu n'es pas fort dans l'art de plaire ! On aura durement repoussé tes maladroites propositions ; alors mon pauvre ami se fera hâté d'appeller à son aide ce principe que je lui connois , & qui me semble un peu brutal , entre nous soit dit : où la douceur ne peut rien il est permis d'employer la force. La jeune personne effrayée , ne trouvant plus de portes ouvertes , se sera sauvée par la fenêtre. Si par malheur , sur cette grande route , à la pointe du jour , il lui est arrivé quelque au-

tre accident , elle m'en fera la confiance ; car ces flammes qui l'environnent , ces flots qui la poursuivent , ce tigre qui la frappe , tout cela est l'ouvrage de sa fièvre. On fait combien le moral broye de noir quand le physique souffre.

Ce matin elle ouvroit les yeux & reprenoit connoissance quand je suis rentré dans sa chambre. Elle m'a demandé où nous étions. — A Chateaulin , Mademoiselle. J'ai dit Mademoiselle , parcequ'il est doux de se persuader ce que l'on desire , & je la desire demoiselle. — Qu'on me remene à Brest ! s'est-elle écriée. — Impossible ! le transport est impossible. — Duffé-je y périr , je veux rejoindre l'escadre. — L'escadre est partie. — Partie ! elle a poussé un cri de douleur , & ses beaux yeux se sont refermés.

Ce soir elle m'a redemandé où elle étoit ? — A Chateaulin , Mademoiselle. Mais , Monsieur , qui êtes-vous ? — Je suis Murville. — Comme un écho qui ne rend que les dernières syllabes & les multiplie , elle a dit plusieurs fois : ville ! ville ! elle a recueilli ses forces , s'est à moitié soulevée , & s'appuyant sur son bras elle m'a présenté sa figure adorable. Ses yeux se sont fixés sur moi , d'un air , d'un air dont toutes mes entrailles se sont émues ; & dans ses regards il n'y avoit pas comme hier de l'effroi , de l'inquiétude : c'étoit de l'intérêt & de la joie. Ville ? ville ? a-t-elle dit encore avec un accent plein de charme : je n'ai entendu que la fin , répétez. — Murville , Mademoiselle. Apparemment fatiguée d'un premier effort , elle n'a pu soutenir plus long-temps l'extrême attention qu'elle me don-

noit : je l'ai vue soudain retomber ,
pour s'évanouir encore.

Peut-être est il plus naturel de penser que la charmante créature a quelque attachement , je ne saurois deviner de quelle espece , mais enfin c'est de l'attachement pour un heureux mortel dont le nom rime avec le mien. Si cela peut être , tant mieux. C'est déjà une conformité très-heureuse ; j'en accepte l'augure.

Votre nom , mon cher ami , ne sonne pas si agréablement à son oreille ; vous en allez juger vous-même.

Tout-à-l'heure elle pleuroit en disant : l'escadre est partie ? — Oui , mademoiselle. — Quoi ! tous les vaisseaux & tous les capitaines ? — Tous. — Je n'ai donc plus qu'à mourir ? Me voilà sans appui , sans secours. Et dans quelles mains je suis tombée ! — Dans les mains d'un galant homme qui

ou le divorce nécessaire. 53

ne vous fera , je vous le jure , aucun mal. — Aucun mal ? a-t-elle répété : me ferois-je trompée ? Ne m'avez vous pas nommé quelqu'un?...—Moi, Murville. — Et encore un autre... — Un autre ? — Ah ! s'il étoit possible que je l'eusse rêvé dans mon affreux délire ! ... Monsieur , vous ne m'auriez pas dit que vous êtes l'intime ? .. — De Varmont ? sans doute , mademoiselle , je vous l'ai dit.

Mon cher ami, j'en suis désolé pour vous ; mais il faut vous en avertir : voilà la seconde fois qu'elle s'évanouit en vous entendant nommer.

DE MURVILLE A VARMONT.

Chateaulin , ce 31 Mai.

ELLE ne t'aime pas , elle ne t'aime pas du tout. Ecoute la conversation que nous avons eue ensemble.

E 3

Que vous ai-je fait ? m'a-t-elle dit. J'ai cru qu'elle avoit le transport , je n'ai pas répondu. Elle a repris : que vous ai je fait qui m'ait attiré votre haine , M. de Murville ? Ceci s'adreffoit bien à moi : vous ne m'avez rien fait , Mademoiselle , & je suis loin de vous haïr. — Pourquoi donc vous réunissez-vous aux cruels qui me perfécutent ? — Je ne me réunis pas , je suis seul. — Comment ? vous ne serviriez les desseins de personne ? — Non , en vérité , je ne travaille que pour moi. — Qui m'a remise en votre pouvoir ? — Le hasard. Vous étiez mourante sur ce grand chemin. Je vous ai recueillie , je vous ai prodigué mes soins. — Par quels motifs ? — Votre état m'a touché ; j'ai été charmé de votre beauté. — Quoi ! vous n'auriez pas l'intention de me livrer à . . . celui dont vous êtes l'ami ?

Remarquez en passant, mon cher, que c'étoit apparemment pour s'épargner la douleur de prononcer votre nom qu'elle se servoit d'une périphrase.

Je ne vous livrerois point au plus puissant roi de la terre, ai-je répliqué ; croyez que je serois trop heureux si vous me permettiez de vous garder pour moi.— Et vous me défendrez contre lui?—Contre le monde entier.—En prenez-vous l'engagement?— Je vous en donne ma parole d'honneur.

D'abord elle a paru soulagée d'un pesant fardeau ; puis avec un mouvement d'inquiétude , elle a dit : puis-je compter sur la parole d'un homme qui est son ami. — Vraiment , Mademoiselle , je ne suis pas un excellent sujet ; mais je vauz mieux que lui. — Ah ! peut-on valoir moins !

Ces deux dernières réflexions sur

tout montrent qu'elle ne t'estime guère : preuve qu'elle te connoît bien : voilà pour ce qui te concerne.

Moi, cependant, j'ai de nouveau juré que je la protégerois contre tous. Les assurances de mon dévouement l'ont enfin tellement calmée, qu'après quelques heures le médecin l'a trouvée sensiblement mieux. La fièvre étoit beaucoup diminuée ; on ne la voyoit plus dans ces inquiétudes continuelles, dans ces angoisses prolongées qui faisoient trembler pour sa vie ; néanmoins le corps souffroit toujours, & l'imagination paroissoit encore travaillée de quelque douleur bien vive. On pleuroit beaucoup le départ de l'escadre : quelquefois même on gémissoit.

Tiens, Varmont, tu ne dois plus avoir de prétention sur elle, car elle te déteste cordialement ; ou que le diable m'emporte ! Dis-moi donc,

toute petite vanité d'amour-propre à part , dis-moi si tu n'avois pas sur cette escadre un rival préféré.

Au reste , un mot ; & quel mot ? Qui eût pu prévoir un aussi grand accident ? Un seul mot vient de la replonger dans son état si triste. Vous parlez sans cesse de Brest , lui ai-je dit , y avez-vous votre famille ? — Ah ! s'est-elle écriée douloureusement , je n'en ai plus de famille. — Cette escadre , est-ce votre pere qu'elle emmene . — Mon pere ? hélas ! je l'ai trop tôt perdu. — Votre mere ? votre frere ? — Mon frere ! mon frere ! a t-elle aussitôt répété deux fois d'un son de voix sourd , déchirant , terrible. Soudain son visage s'est entierement renversé ; & par un mouvement qui m'a paru convulsif , elle a jetté ses bras en avant & sa tête en arriere. En même-temps j'ai vu des flots de sueur froide couler

58 *Emilie de Varmont*,
sur son front devenu plus pâle : j'ai
cru qu'elle alloit mourir.

Varmont, il est clair que dans le
nombre de ceux qu'elle appelle ses
persécuteurs tu n'es pas celui qu'elle
déteste le plus : il est clair qu'elle a un
frere qu'elle abhorre ; & tout ceci
commence à m'inquiéter.

DE MURVILLE A VARMONT.

Langei , près Saumur , ce 7 juin 1782.

Ton silence m'étonne : tu devrois
être bien content de moi. Je t'ai , pen-
dant trois jours consécutifs , écrit ré-
gulièrement courier par courier ; quand
j'ai quitté mes hôtes , je leur ai cent
fois recommandé de me faire passer
exactement & sans retard les lettres
qui m'arriveroient de Paris chez eux.
Cependant je ne reçois pas de tes

nouvelles. Avant d'examiner ce qui me prive des instructions que tu me devois , je veux bien t'honorer encore de quelques confidences.

Commence par prendre la peine de relire mes anciennes dépêches : ensuite celle-ci t'apprendra qu'une partie de mes conjectures s'est vérifiée ; mais que l'autre n'avoit pas le sens commun.

Ce frere terrible qui m'épouvan-
toit , c'est lui qui s'en va sur l'es-
cadre tant de fois rappelée ; c'est
lui qu'elle pleure , c'est lui qu'elle
chérit ! ainsi tu n'avois pas de rival
sur la flotte ; il paroît que la pauvre
enfant n'a jamais eu d'autre adorateur
que toi. C'est un malheur pour elle ,
qui méritoit de rencontrer mieux : c'est
un bonheur pour moi , qui ne puis que
gagner beaucoup à la comparaison.
Quant à ce nom dont la conformité

me paroïssoit heureuse , parce qu'il rimoit avec le mien , je dois m'en applaudir plus que jamais ; c'est le sien propre : elle se nomme Terville. Mais ce qu'il y a de plus charmant , c'est qu'en effet elle est demoiselle. Monsieur de Varmont , j'espère qu'elle l'est dans toute la force du terme ; j'espère que puisque vous avez eu la maladresse de la laisser s'enfuir , elle aura l'esprit de le faire avant que vous ayez pu consommer ce qu'elle appelle votre crime.

Ah ! la petite rusée ! c'est apparemment pour s'épargner l'embarras de me raconter ses tribulations & ses outrages , qu'elle m'a supplié de ne lui jamais parler de toi , de ne pas même prononcer ton nom devant elle. J'ai promis , mais je ne suis pas si dupe ; & d'ailleurs je compte que tout ce que sa discrète pudeur répugne

pugne à m'apprendre , ta grosse franchise me le confiera.

J'ai pris encore un autre engagement : celui de ne te jamais parler d'elle & sur tout de te cacher soigneusement qu'elle est actuellement dans ma terre. Elle a rémoigné le vif desir de s'y réfugier , dès qu'elle a su ce que je n'ai pas cru devoir lui dissimuler , que tu n'ignorois pas quel hasard l'avoit remise en mes mains. Nous ne sommes ici que depuis hier ; il a fallu venir à très-petites journées , parce que la chere enfant n'étoit que douleurs. Cependant elle va beaucoup mieux : les blessures se cicatrisent , les nuits sont bonnes , la fièvre s'en va , l'appétit revient. Oh , dans quelques jours elle aura sa santé , ses grâces , sa fraîcheur ; je la verrai dans tout l'éclat de sa beauté ; je la verrai digne de moi !

Ne m'a-t-elle pas aussi fait jurer que je la protégerois jusqu'à son entier rétablissement ! Ah ! je compte la protéger plus long-temps. Et si, malgré mes promesses , je t'instruis de sa demeure & de son sort , c'est que je ne puis voir dans cette confiance les inconvéniens qu'elle redoute. En effet , il est impossible que Varmont soit assez déraisonnable pour ne pas se soumettre à l'influence de mon étoile dont l'ascendant sur la sienne se manifeste singulièrement ici. Il est impossible qu'il s'obstine à poursuivre jusques chez moi une jolie fille qui s'échappe de ses bras pour venir tomber dans les miens.

Seroit-ce néanmoins parce que je ne te la renvoie pas , que tu me boudes ? Il faudroit imprimer cette extravagance ! Est-ce ma faute à moi si tu n'as jamais su gagner un cœur ? &

ceux que tu ne pourras prendre , faut-il, si je trouve à m'en emparer, que je les rejette? Quoi! voilà une enfant que tu as effrayée, martyrisée; je l'ai, moi, rassurée, amadouée, préparée! jamais tu n'en ferois rien; bientôt j'en ferai tout ce que je voudrai. Tu me dois, en ce cas, une résignation parfaite. Regrette la place, si cela t'amuse; mais hâte-toi de la quitter, & veux-tu sur ce point éprouver ma sévère justice? Trouve, si tu le peux, une malheureuse femme qui te préfère à moi, trouve dès demain cette imbécille créature, dès demain je te l'abandonne.

Allons, allons, ne fais plus l'enfant, réponds-moi.

BOVILE A Madame D'ETIOLES ,

Brest , ce 29 Mai , à midi.

LA fortune étoit lassée de me sourire , Eléonore , & le premier revers qu'elle me réservait est si grand que , pour le soutenir , j'ai besoin de tout mon courage.

Hier , nous étions sur le point de mettre à la voile , lorsque les vents s'élevèrent avec une violence qui fit craindre pour notre escadre une tempête prochaine. Ce n'étoit qu'un grain dont on ne devoit pas s'effrayer. Cependant il fallut obéir aux signaux qui nous ordonnoient de rejeter l'ancre. Ce retard nous a coûté cher : il y a tout lieu de penser que si nous fussions partis hier au soir nos négocians ne regretteroient pas aujour-

ou le divorce nécessaire. 65

d'hui le plus riche vaisseau de leur flotte ; et moi , Eléonore , un trésor beaucoup plus précieux , dont je commençois à sentir le prix , quoique je ne le possédasse que depuis quelques jours.

Au milieu de la nuit une forte explosion s'est faite sur *le Centaure* , ou ma femme étoit embarquée ; il a sauté en l'air ; quelques débris enflammés ont été poussés jusques sur la *Pallas* (1) , où mes soins les plus prompts n'ont qu'avec peine arrêté l'incendie. Concevez ma situation dans toute son horreur. Déjà l'intéressante Emilie n'étoit plus , & cependant le salut de mon vaisseau devoit m'occuper tout entier. A présent même , à l'heure où je vous écris , je ne puis,

(1) Nom de la frégate que Bovile commandoit.

66. *Emilie de Vermont* ,

sans distraction , me livrer au regret de ma perte : la chose publique commande , il faut partir , il faut remplir mes devoirs,

Ce matin , tandis qu'on faisoit à la *Pallas* des réparations devenues nécessaires , j'ai descendu à terre. J'ai fait de tristes & infructueuses recherches : la mer n'a rapporté que des morts sur le rivage , le corps d'Emilie ne s'est pas même retrouvé.

Malheureuse enfant ! Que ne l'ai-je laissée dans son cloître ! En la tirant de ce qu'elle appelloit son tombeau , je l'ai plus sûrement conduite à sa fin prématurée : en l'embarquant dans ce navire , je la mettois sur son bûcher. Toutes les précautions que j'ai prises pour son bonheur ou sa sûreté ont tourné contre elle. Voilà donc ce que c'est que la prudence des hommes !.

Ce qui n'est pas fait pour diminuer mon affliction , c'est qu'il me paroît de toute vraisemblance que , dans le grand nombre de mes implacables ennemis , il s'en trouve de profondément scélérats , à qui tout moyen de vengeance est indifférent. Ils n'ont pas espéré pouvoir commencer l'incendie au sein même de mon bâtiment , où l'on fait bien que ma vigilance ne sommeille pas ; mais du moins ils se sont flattés que du *Centaur* , non loin duquel j'étois à l'ancre , les flammes se communiqueroient à la *Pallas* , & que j'aimerois mieux y périr que de l'abandonner. Tout cela sans doute est horrible à penser ; mais déjà mes conjectures acquièrent un trop grand degré de certitude. De tout l'équipage du *Centaur* un seul homme est échappé à la mort ; c'est un miracle qui l'a sauvé , si nous

l'en voulons croire ; mais chacun de nous sent bien qu'à la première vue du danger ce matelot , rébelle aux ordres du capitaine , s'est jetté à la mer. Quoiqu'il en soit , voici la déposition de cet homme.

Il dormoit , comme tout l'équipage , lorsqu'au milieu de la nuit un léger bruit l'éveilla. Il vit qu'une barque conduite par un seul homme venoit d'aborder le Centaure , & qu'un des passagers , reçu la veille à bord du navire , en descendit & se jetta dans la barque. A l'instant même lui déposant donna l'allarme ; mais tout-à-coup le feu se manifesta dans le bâtiment , de plusieurs côtés à la fois ; & bientôt après il y eut sur le navire une explosion terrible , qui le fit sauter , quoiqu'il ne fût chargé d'aucune espèce de munitions de guerre.

A présent, Eléonore, dites-moi si la perte du *Centaure* n'est pas l'effet d'un complot horrible, plus encore que de l'inexcusable négligence du capitaine ? Dites-moi s'il n'est pas très-vraisemblable qu'il y avoit un dessein formé de me perdre ? Ah ! s'ils ne desiroient que de voir fléchir devant l'adversité le stoïcisme qu'ils me reprochent, les barbares ! ils n'ont que trop bien réussi. Je pleure ma jeune épouse siôt enlevée à mon estime, à mes hommages... peut-être à mon amour naissant. Ma jeune épouse n'est déjà plus : l'un des plus beaux ornemens de la terre n'a fait qu'y passer. Quoi ! n'y a-t-il paru qu'un instant pour y laisser un plus long souvenir, telle qu'une rose qu'on a vue dans une belle matinée de printems prête à s'épanouir, & dont encore, au milieu des glaces de l'hiver, on

se rappelle , avec un regret plus vif ;
les grâces & l'éclat passagers ! Je
pleure ses attraits à jamais perdus ;
& pourtant ce qui doit me laisser
d'éternels regrets , ce ne sont ni ses
talens , ni sa jeunesse , ni sa beauté
périssables ; mais la foule de ces ver-
tus aimables & solides dont il m'a
paru que le germe étoit dans son
cœur.... Je l'avois épousée sans la
connoître ; mais puisqu'un autre vous
possède , ah ! que j'aurois eu long-
tems à choisir , avant de choisir aussi
bien ! je pleure ! daignez songer , Eléo-
nore , qu'il y a des infortunes aux-
quelles on ne peut opposer qu'un
foible courage. Daignez songer que
Bovile a besoin des consolations de
l'amitié.

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 11 Juin, 1782.

Un frere chéri, une escadre rappelée, un rival sur la flotte, une demoiselle échappée? Que le ciel me confonde, si je comprends un mot de ce double galimathias!

Votre *Terville* a des tribulations & des cicatrices? Tant pis pour elle. Ses nuits sont bonnes & son appétit revient? Tant mieux pour vous. Faites de ses grâces & de sa santé tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous pourrez, je m'en mocque; & que cinq cents diables l'emportent si ce n'est pas la première fois que j'entends parler d'elle!

Au reste, en ceci comme en toute autre chose, ma *grosse franchise* ne

veut plus rien avoir à démêler avec votre impertinente fatuité , Monsieur. Je vous ai dit cent fois & je vous répète aujourd'hui sérieusement , que vous prenez avec moi des tons insolens auxquels je ne m'accoutumerai pas. Sur le tout , il paroît que vous m'avez écrit , de je ne fais où , plusieurs lettres avant celles que je tiens ; elles ne me sont pas parvenues & je m'en soucie fort peu.

MURVILLE A VARMONT.

Langey , près Saumur , ce 12 Juin 1782.

AH , ah ! tu méconnois la jolie fille , & tu te fâches ? Tu es donc plus amoureux que je ne pensois. Je te le pardonne & je le conçois ; car , moi qui te parle , je suis vraiment ,
cent

cent fois par jour , tenté de m'y laisser surprendre.

L'aimable personne ! Elle a un air de candeur & de modestie qui me plairoit davantage s'il m'inquiétoit moins ; & puis elle se montre si touchée de mes soins , si enchantée d'une attention , si charmée d'un égard ! Le moyen de lui déclarer combien je suis peu désintéressé ? J'aimerois aussi beaucoup à l'entendre parler de sa reconnoissance , si elle n'y joignoit pas constamment les assurances de son estime.... qui commence à me peser furieusement. La terrible chose à soutenir pour moi , que l'estime d'une honnête fille ! Car elle est honnête.... honnête ? Peut-être autant que je suis libertin !

Quand je ne suis pas auprès d'elle , je me reconnois ; je reviens à mon naturel ; je forme , pour réduire mon

ennemie , des projets admirables , des projets quelquefois si violens qu'ils sont dignes de toi. Reparoît-elle , je reste ébahi dans l'inactive contemplation de ses charmes , de ses charmes que sa convalescence à peine commencée me montre déjà supérieurs à la grande idée que je m'en étois formée ! Je reste ébahi , je la regarde , je l'admire & je suis content !

Mais de quoi puis-je m'accuser ? Aurois-je quelque chose de mieux à faire ? Le moment des entreprises est-il arrivé ? Non sûrement. La pauvre petite est encore dans un abattement extrême , l'attaquer maintenant ce ne seroit pas chercher à l'obtenir ; ce seroit vouloir la violer.

Pourtant j'avoue que sa présence m'étonne. Elle dit un mot , je me déconcerte ; elle me regarde , je m'at-

tendris ; l'agitation de mes sens est aussitôt dissipée ; je n'éprouve plus que de fottes émotions , de ces émotions qui viennent du cœur. L'enchanteresse ! Que d'ardentes passions sont calmées , seulement par les accens de sa voix si douce ! Que de hardies résolutions son timide regard fait évanouir ! Comme elle est forte de sa foiblesse !

Bon Dieu , qu'est-ce que je viens d'écrire ! j'en suis épouvanté. C'en est fait ! ah , c'en est fait ! me voilà perdu ! Me voilà.... amoureux ; oui , amoureux comme certaines gens dont je me suis tant & si souvent moqué. Bientôt sans doute on me verra réduit à l'heureuse condition de ces amusans Messieurs qui , pendant des semaines entières , soupirent un amour platonique , & vont de porte en porte vanter au premier venu l'innocence ,

les rigueurs, la chasteté de leur belle.

Oh! non, Mademoiselle; non, vous aimerez à ma manière; ou, parbleu! je vous renverrai à M. de Varmont. C'est celui-là qui vous fera une belle & bonne guerre, & que vos airs penchés ne feront point gauchir.

Mais, en vérité, je m'admire! Que de papier je barbouille inutilement! Je voulois, en deux mots seulement, répondre à votre honnête missive, monsieur de Varmont. Je ne suis pas très-étonné que vous puissiez feindre de ne pas bien comprendre ma dernière lettre. Un coquin de Breton, mon valet, chargé de mes commissions à Châteaulin, au lieu de porter mes dépêches à la poste, s'avisait d'aller traiter ses pays au cabaret. Je viens de fouiller dans ses poches, où mes trois lettres se sont retrouvées. Je vous les envoie

ou le divorce nécessaire. 77

avec celle-ci. Leur lecture te prouvera, mon cher ami, que la demoiselle de Terville, dont je raffole, est bien de ta connoissance, & que toute dissimulation seroit parfaitement inutile. Au reste, je ne doute pas qu'après quelques momens de réflexion, tu ne te dépasses du petit mouvement de mauvaise humeur qui t'a saisi. Si néanmoins vous vouliez absolument persister à prendre la chose au sérieux, M. de Varmont, ne vous gênez pas.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Langei, près Saumur, le 13 juin 1782.

Oui, c'est Emilie qui t'écrit, c'est Emilie arrachée par un prodige aux dangers les plus menaçans.

Rappelle-toi comment, effrayée de la vue de mon frere, & sur-tout de ta

73 *Emilie de Varmont ;*

lettre qui m'annonçoit son départ mystérieux , je n'aspirois qu'au moment de monter sur ce vaisseau qui me paroissoit le plus sûr des asyles. Insensée ! c'étoit là qu'on m'environnoit des pieges de la mort.

J'y dormois cependant , mais de quel sommeil ! Quel rêve me poursuivoit ! Un assassin , tenant sur ma poitrine un poignard levé , me demandoit ma vie & mon héritage. Dorothee , c'étoit le jeune homme que j'avois vu dans Brest ; mais ses cheveux ne me trompoient plus par une fausse couleur. Ses cheveux étoient rouges... & ses mains aussi ; grand Dieu ! ses parricides mains se teignoient de mon sang !

Tout-à-coup un affreux tumulte m'éveille , je vois le navire en feu. Mes cris appellent Bovile , Bovile ne peut ni m'entendre , ni me secourir.

Mon épouvante s'accroît aussi vite que le rapide incendie ; je veux échapper aux flammes , je tombe dans les flots. La mer, alors très-agitée, rouloit des vagues furieuses : je suis vingt fois précipitée au fond de l'abyme , & vingt fois reportée à sa surface. Froissée enfin contre une barque , je m'y attache , & j'implore , pour y monter , l'assistance de deux hommes que j'y entrevois. L'un d'eux me tend une main secourable ; l'autre ... Dorothee ! Dorothee ! ... la plume m'échappe des mains... l'autre !... ma sœur , ah ! par pitié , dis-moi que , pressée d'un péril trop réel au milieu de ces flots courroucés qui redemandoient leur proie , j'ai pu néanmoins , tourmentée de mes noirs pressentimens , poursuivie des idées d'un songe sinistre , me figurer un ennemi & des périls imaginaires. Efforce-toi de me persuader que

dans l'affreux désordre de mes sens ; j'ai pu mal entendre , non pas les terribles paroles que je te vais rapporter ; mais du moins la voix , l'épouvantable voix qui les a proférées. Oui , Doro-thée , c'est en frémissant que je te l'avoue : j'ai reconnu... j'ai cru , je consens à le dire ainsi ; j'ai cru reconnoître celle du jeune homme dénaturé qui dernièrement est venu , tant de fois en si peu de jours , m'annoncer de la part de madame de Varmont que moi aussi j'étois née pour mourir dans le cloître. Et ce que j'ai trop bien entendu , c'est qu'il s'est écrié : que vas-tu faire ? c'est elle, peut-être ! Repousse, frappe ! Doro-thée , ces terribles paroles , je les entends cent fois par jour ! & cent fois par jour c'est la voix de Varmont que j'entends !

Va , crois-moi , Doro-thée , mes soupçons , tout horribles qu'ils doivent

te paroître , sont trop bien fondés pour que je sois jamais tentée de les éclaircir. Ah ! je t'en conjure : que cet exécrationnable secret demeure éternellement entre ma sœur & moi.

Il m'est impossible de continuer , ma chère Dorothée : je suis si abattue , si foible. Et puis ces déchirans souvenirs qu'il a fallu me rappeler dans toutes leurs horreurs m'accablent encore. D'ailleurs tu ne recevras pas de mes nouvelles aussi-tôt que je le voudrois : je ne dois confier à personne le soin de mettre mes lettres à la poste , & quand aurai-je la force & la liberté de les y porter moi-même ?

MURVILLE A DOLÉRVALL.

Langei , près Saumur , le 13 Juin 1782.

EH ! bon jour, mon cher petit frere ! il y a bien long-temps que tu ne m'as écrit. Quoi donc , la musique , la peinture , la géographie , la botanique , & je ne fais quelle centaine de babioles semblables ne te laissent-elles plus un moment de loisir ? Que je te néglige un peu , moi , cela va de soi-même ; je suis journellement occupé d'objets si recommandables ! & tiens , particulièrement dans ce moment-ci : j'ai dans la tête & j'aurai bientôt sur les bras les novices attraites d'un tendron de seize ans.

Que tu l'aimerois , cette enfant-là ! que tu l'aimerois ! elle semble posséder au suprême degré cette précieuse

sensibilité dont notre malheureuse sœur est trop entichée, & dont je te vois aussi très-abondamment pourvu, toi, mon pauvre Dolerval, toi, sur la jolie figure de qui cela s'apperçoit d'une lieue. Et fais-tu bien que cela te donne un air de bonté vraiment épouvantable ? De sorte que souvent je suis obligé de me dire qu'il faut que tu aies une fois plus d'esprit que moi, puisque, malgré cet air de bonhommie, tu parois en avoir autant.

Mais revenons à la chere enfant, car j'ai beau m'évertuer, je ne puis parler d'autre chose. Saute de joie, mon frere : il y a dans le monde une fille vertueuse, vertueuse à faire trembler ! elle est avec cela d'une modestie qui me fait rire & qui me fait peur ! timide encore, timide comme Dolerval auprès d'une jeune fille ! Une chose entre vous deux m'embarrasse : est-ce toi

qui te mêles de singer ses airs de vierge ? ou bien te les a-t-elle volés ? Quand je la considère , j'ai peine à croire que je ne vois qu'une copie ; mais aussi quand je me rappelle l'innocence de tes manières , je tremble que tu ne sois l'original. Il seroit beau vous voir côte à côte ! Je pense que vous ne vous trouveriez pas mal ensemble ; & vous seriez à peindre ! D'honneur , cette enfant-là seroit ton fait , Dolerval , absolument ton fait , tellement ton fait que si j'en étois quelque peu moins engoué , je te l'enverrois dès demain par la diligence.

Il n'y a pourtant pas moyen , mon ami ; je me sens déjà tant avancé que je ne puis m'arrêter en si beau chemin. C'est ce matin que j'ai osé lui faire des propositions. Qu'elle n'en ait pas été surprise , à la bonne heure.

Mais

Mais qu'elle ne s'en soit pas fâchée, cela m'inquiete, je combattrais mieux sa colere que sa tranquille confiance. D'ailleurs, elle s'est tout-à coup rejetée sur les mots impotans, sur les femimens nobles. J'ai protesté de ma profonde vénération pour les grandes vertus; mais en me reconnoissant très-incapable d'atteindre jamais à leur héroïsme. La petite présomptueuse a simplement répondu qu'elle m'estimoit trop pour désespérer de m'en enseigner l'exercice. Dis-moi donc, Dolerval, est-ce que par hasard la sagesse s'inocule? Tu fais cela, toi qui en es plein.

A propos, je parlois tout-à-l'heure de ton innocence: eh bien, que devient elle? Qu'en fais-tu? Commence-t-elle à t'étouffer? Sublime garçon! Quel mémorable exemple tu laisseras à ce siècle de corruption, le

jour qu'on te verra mourir , à dix-huit ans , d'une apoplexie de chasteté !

C'est sur les traces de ta romanef- que sœur que tu te traînes si grave- ment ! Comme elle est aussi la mienne , je veux , pour son bien , l'avertir de changer de route. Qu'elle apprenne donc qu'un antique garçon , lorsque pour ses menus plaisirs il épouse une enfant , doit au moins s'attendre à supporter le plus petit des inconvé- niens de l'hymen ; & que la jeune femme , pourvu qu'elle accorde au vieux époux son mince nécessaire , peut en conscience disposer du très- honnête superflu dont on la laisse em- barraffée , superflu dont l'ami du cœur eut de tout temps le droit d'user & d'abuser. Dis - lui cela de ma part ; entends-tu ; qu'elle se le mette bien en tête. Il en arrivera tout naturelle- ment qu'à son prochain retour ce

Bovile que je consens, sur votre parole, à croire très-aimable, deviendra très-heureux. M. d'Étioles ne perdra rien à cet arrangement, sa femme y gagnera tout : nous ne la verrons plus sécher sur pied. Vite ! vite ! qu'elle se détermine. Il y a sept ans que cela devrait être fait !

Ah ! ça , je ne vous abandonne pas. Je vous prodigue les bons principes ; mais qu'on fasse de même avec moi. Dolerval , donne moi tes idées sur la conduite que je dois tenir avec Mademoiselle de Terville. Donne ; voyons ; est-ce ton sentiment qu'il faut que je la viole ?

Dis-moi ton sentiment , je t'en prie , Dolerval. Varmont ne tardera pas à m'écrire le sien ; tâche que sa lettre n'arrive pas avant la tienne. Mais quoi, lui me conseillera des roueries ; tu vas , toi , m'inviter à des

foibleſſes. Eh! bien, je fais que la ſageſſe repoſe juſtement au milieu des extrêmes. Je m'élancerai donc, entre vos deux avis, vers le bonheur qui eſt le but éternel de la ſageſſe, & quand le parti mitoyen m'aura pleinement réuſſi, j'oſerai dire à Varmont : vous étiez un ſcélérat, vous ! à Dolerval : toi, tu étois un nigaud !

Adieu, mon cher petit frere, reçois les aſſurances de mon tendre attachement & paſſe-les à ma ſœur ; oui, de mon tendre attachement. Je vous trouve tous les deux ſi extraordinaires que je ne puis quelquefois m'empêcher de me mocquer de vous : mais pourtant je vous aime de tout mon cœur.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

De Langei , près Saumur ; le 14 Juin , 1782.

ALLONS , j'ai repris quelques forces , recueille aussi les tiennes, Doro-
thée , il me reste encore des for-
faits à te raconter.

Le cruel qui venoit de prononcer
l'arrêt de ma mort , trouvant que
son complice , moins impitoyable ,
tardoit trop à l'exécuter , se mit en
devoir de frapper lui-même. Je vis
je ne fais quelle arme levée sur moi,
il fallut lâcher prise ; il fallut , pour
dérober ma vie aux fureurs d'un bar-
bare , la confier aux fureurs des flots ,
moins barbares que lui. Je n'étois pas
loin du rivage , une vague me le fit
toucher , une autre me remporta ; puis
enfin j'y fus rejetée presque morte.

rante. Et cependant admire de quels efforts la nature est capable dans un péril imminent : il ne me fut pas impossible de m'éloigner des lieux où je craignois qu'un parricide ne me retrouvât. Je marchai , je me traînai pendant près d'une heure , toujours m'éloignant des côtes , toujours m'enfonçant dans les terres , de peur de rencontrer un frere , & pour rencontrer quelques étrangers dont je comptois ne pas implorer vainement les secours. Pourvu que l'impitoyable Varmont ne pût m'atteindre, le monde entier ne m'effrayoit pas. Aussi je me crus en sûreté dès que je sentis le pavé d'une route ; aussi le peu qui me restoit de forces m'abandonna tout-à-coup avec l'idée de mes périls : à peine j'avois fait dix pas sur le grand chemin , quand j'y tombai sans connoissance.

ou le divorce nécessaire. 91

Adieu, ma sœur; mes yeux se troublent, ma main tremble, j'ai besoin de repos.

DOLÉVAL A MURVILLE.

Tours; le 15 Juin 1782.

V O U S êtes toujours le même, Murville; eh, pourquoi figner? Ne vous aurois-je pas bien reconnu! D'abord je me suis amusé de votre lettre; mais Eléonore qui m'en a fait le sérieux commentaire m'a touché. Ma sœur professe des principes tout-à-fait contraires aux vôtres: c'est sans doute à cause de cela qu'elle a toujours plus d'éloquence que vous n'avez d'esprit.

Vous riez de ma sensibilité; ignorez-vous donc que je lui dois mes plus douces jouissances? C'est elle

qui attache à mes innocentes études un charme infini ; c'est elle qui m'invite à de délicieuses rêveries au milieu de nos riantes campagnes. Sans elle je ne m'attendrirois peut-être pas dans la chaumière d'un malheureux ; sans elle je mêleroïis moins souvent mes larmes aux larmes de ma sœur dont j'ai quelquefois adouci les peines secrètes. Vos plaisirs peuvent-ils être beaucoup plus vifs ? Au reste on assure qu'ils seront moins durables & qu'ils doivent vous laisser de longs repentirs.

Ma pauvre sœur , elle est maintenant désolée. M. Bovile , qu'il seroit à désirer que vous conussiez , M. Bovile , qu'une longue séparation n'a pu lui rendre moins cher , vient de se marier avec la sœur d'un homme dont il n'est pas possible que vous soyez long-tems l'ami. Qu'est-ce ce-

pendant que cet amour qui peut à son gré troubler l'ame la plus pure & changer le plus beau caractère ! Qu'est-ce que cette passion terrible qui , même dans le cœur d'Eléonore , ressemble à l'envie ? Quoi , l'objet qu'elle ne peut posséder , ma sœur ne veut pas qu'une autre le possède !

Quant à Mademoiselle de Terville, mon frere , le ton dont vous me consultez sur la conduite que vous devez tenir avec elle ne me laisse peut-être pas la faculté d'un conseil , même indirect. Je vous dirai néanmoins que si le hasard offroit à mes regards un ange comme celui que vous me peignez , aussi-tôt je m'applaudirois doublement de trouver au fond de mon cœur cette inépuisable sensibilité qui me feroit adorer selon ses mérites une femme digne des hommages de l'univers. Alors , si-

94 *Emilie de Varmont* ;
mide & respectueux devant elle ;
on me verroit trembler de la crainte
de l'offenser ou de lui déplaire ; on
me verroit constamment m'efforcer
d'obtenir sa tendresse. Et peut-être
j'aurois une amante ! une femme ido-
lâtrée ! & ma sœur , ma sœur auroit
une amie ! Ah , que faudroit-il encore
au plus fortuné des freres , au plus
fortuné des Epoux !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE :

Langei , près Saumtr ; ce 15 Juin 1782.

M E S maux ne devoient pas fitôt
finir , Dorothée ; j'étois réservée à
supporter en même-tems les plus vi-
ves douleurs du corps & les plus
terribles anxiétés de l'esprit.

Juge qu'elles furent mes angoisses
lorsqu'en revenant à moi j'entendis
près du lit où je me trouvois quelq

qu'un prononcer distinctement le nom détesté qui n'aguere étoit le mien. Je me crus retombée au pouvoir de mon ennemi. La fièvre qui me brûloit devint plus ardente ; & dans un long délire je vis mon assassins me menacer continuellement du geste & de la voix. Une fois seulement , mais j'en conserverai long-tems le plus délicieux souvenir , une fois seulement je crus entendre nommer Bovile : je me flattai que mon libérateur m'étant rendu , j'allois être aussi-tôt délivrée de toutes mes peines. Hélas , j'appris trop-tôt que l'escadre venoit de partir ; j'appris que le jeune homme qui m'avoit recueillie étoit un ami de Vatmont : je pensai mourir de douleur.

Cependant quel parti prendre dans une situation si critique ? Raconter mes infortunes & me nommer , c'étoit in-

diquer un crime , c'étoit désigner Varmont. Les présomptions pouvoient conduire aux preuves ; & quel sort , en ce cas , menaçoit le coupable ? Il étoit bien vrai qu'en lui gardant des ménagemens qu'assurément je ne lui devois pas , je courois de grands risques ; mais n'y avoit-il pas aussi quelque péril à me découvrir ? Par quelles raisons assez plausibles déterminer cet ami de Varmont à ne pas l'instruire que sa sœur venoit d'échapper au naufrage ? Falloit-il donc laisser entrevoir l'affreuse vérité ? L'intérêt d'une plus grande sûreté personnelle n'a jamais pu m'y décider ; j'ai pensé que plus le crime étoit horrible , plus je devois m'efforcer de le couvrir d'un voile impénétrable , dussé-je quelques jours tomber victime d'un pardon généreux trop imprudemment accordé. J'ai donc , pour écarter toute
espece

ou le divorce nécessaire. 97

espece de soupçons , multiplié les mensonges. J'ai dit que j'étois fille , que je m'appellois Terville , que celui dont je pleurois le départ sur l'esca- dre étoit un frere chéri. Un frere chéri ! Juste ciel que ne me l'avez- vous donné tel que je pusse ne pas le hair ! Enfin , quant à Varmont , j'ai laissé croire qu'en effet cet étran- ger s'étoit attiré mon aversion , en me poursuivant d'un criminel amour.

MADAME D'ETIOLES A BOVILE.

Tours , le 13 Juin 82.

JE crois qu'en effet vous avez grand besoin des consolations de l'ami- tié , Bovile ; mais deviez-vous les solliciter aussi cruellement que vous l'avez fait ? Deviez-vous , en adressant vos plaintes à madame d'Etioles ,

Tome I.

I

oublier votre Eléonore au point de l'obliger à lire tout ce que vous lui avez écrit ? Qu'elle est heureuse dans la nuit du tombeau , cette Emilie que ses vertus , apparemment inimitables , vous rendoient si précieuse & dont les tout-puissans attraits vous ont inspiré tout d'un coup un *amour naissant* ! Qu'elle est heureuse ! après avoir porté le nom de votre épouse , du moins pendant quelques jours , elle emporte encore vos souvenirs les plus chers ! Ah , consentez en faveur de quiconque vous chériffoit autant qu'elle , consentez à ne pas vous laisser abattre par le sentiment de votre perte , hélas , irréparable. Efforcez-vous de supporter la vie. Peut-être ne pourriez-vous , sans quelque espece d'ingratitude , vous dispenser de récompenser ainsi telle infortunée à qui le tendre attachement qu'elle

ou le divorce naceffaire. 99

vous a toujours gardé fans aucun partage doit avoir caufé bien des peines.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE,

Langei , près Saumur, le 25 Juin.

MAINTENANT voici ma pofition & mes projets. J'ai déjà trop appris à connoître mon excellent mari pour foupçonner que fon indifférence ait déterminé fon départ. Sans doute Bovile aura vivement regretté fon époufe qu'il croit à jamais perdue, Pouvoit-il néanmoins , quelque profonde que fût fa douleur , ne pas partir pour une expédition qu'il juge très-importante au fuccès des armes de la France ? Bovile n'en aura pas eu la penfée ; il n'eft pas homme à raifonner avec fes devoirs. Moi

ependant je compte , dès que ma santé fera moins languissante , retourner à Brest pour m'y embarquer : M. de Murville ne m'en refusera sûrement pas les moyens. Je pourrai facilement rejoindre mon époux à la Martinique où je fais que l'escadre doit s'arrêter ; & delà je braverai les noirs projets de Varmont. Varmont , à qui son ami s'est trop hâté d'apprendre la rencontre qu'il venoit de faire d'une jeune fille mourante non loin des rivages de Brest , peut soupçonner mon existence ; mais si j'en crois la parole que M. de Murville m'a donnée , mon ennemi du moins ignore en quel lieu sa victime respire.

Dorothée , j'oubliois de t'apprendre un incident fâcheux qui ajoute quelque chose à la difficulté de ma position si cruellement bizarre : ce jeune Murville , prompt à s'enflammer , m'a

déjà fait d'étranges propositions. Je sens bien que les apparences qui me condamnent semblent l'excuser. Le singulier mystère que je lui fais des événemens qui m'ont conduite où il m'a trouvée présente une vaste carrière à son imagination. D'ailleurs peut-il, en me voyant si jeune, & sur tout s'il me trouve quelque beauté, deviner de quelle espèce d'attentats s'est rendu coupable envers moi ce Varmont que je parois tant haïr ? Cependant je me dis que ce jeune homme devoit plus de respect à mes malheurs, quelle que soit la cause qu'il ait le droit de leur supposer. Peut-être en effet l'excuserois-je de m'accorder peu d'estime, lorsqu'il me connoît si mal ; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'avoir assez peu de délicatesse pour être tenté

102 *Emilie de Varmont,*
d'abuser du hafard qui lui confie les
destins d'une infortunée.

MADAME D'ETIOLES A MURVILLE.

Tours , le 17 juin 1782.

MURVILLE , ah ! Murville , c'est à
vous que je m'adresse dans mon dé-
fespoir , ayez pitié de l'état où je
fuis.

Une affreuse nouvelle s'est répan-
due. On dit que les Anglois ont battu
l'escadre nouvellement partie de Brest.
On ajoute que la Pallas a péri : Bo-
vile... Bovile ne seroit plus !

Mon frere , prenez , je vous en con-
jure , les informations les plus promp-
tes , hâtez-vous de me les faire passer,
hâtez-vous. L'incertitude où je vis de-
puis hier n'est pas supportable , j'aime
mieux mourir.

Sur-tout gardez mes secrets , Murville ; le ciel me voit & m'entend. Il fait que je n'en eus jamais dont je dusse rougir. Mais les hommes sont si peu justes ! On les entend sans cesse confondre un penchant involontaire avec une intrigue réfléchie , blâmer le malheur au lieu de le plaindre , & condamner aussi sévèrement la vertu qui combat que la foiblesse qui succombe. Ils ne verroient que ma passion illégitime ; ils ne voudroient point voir combien de motifs la justifioient , de quels efforts je l'ai toujours combattue , que de maux elle m'a fait souffrir. Les cruels ! qu'ils n'apprennent donc jamais de quel feu dévorant je vécus consumée , ni quel regret précipita ma jeunesse au tombeau. Hélas ! que ne pouviez-vous , le jour où vous tous me forciez de donner à un inconnu ma fortune & ma main ; que ne

104 *Emilie de Varmont* ;
pouviez-vous aussi m'obliger à lui donner mon cœur !

VARMONT A MURVILLE.

Paris, le 17 juin 1782, minuit.

A PEINE ma lettre étoit partie que je me suis repenti de te l'avoir écrite, mon ami. N'attribue la mauvaife humeur dont elle étoit pleine qu'au profond chagrin de la perte que je venois de faire. Je ne pouvois me perfuader que la demoifelle dont tu me parlois fût tombée dans tes mains ; j'imaginois qu'instruit de mon infortune par l'indifcrétion de quelques amis, tu ne voulois que m'en plaifanter ; & delà font venus les emportemens que je fuis très-fâché de m'être permis.

Tes lettres, que j'ai reçues toutes à-la-fois, m'ont d'ailleurs bien prouvé

que je ne devois plus rien te dissimuler. Reçois donc un aveu que je rougissois de te faire. Il est trop vrai que je la connois cette mademoiselle de Ter-ville ; il est trop vrai que j'ai pris sottement pour elle ce genre d'affection dont tu commences toi-même à ne pouvoir plus te défendre. Mon ami, j'aime pour la première fois de ma vie ; & c'est assez te dire que j'aime avec fureur.

Oh ! que je m'applaudis du hasard qui l'a remise au pouvoir de mon meilleur ami ! Je crois, Murville, que sans cette faveur de la fortune j'allois mourir de désespoir. Hâte-toi de me rendre tout-à-fait le repos , en me remettant la charmante personne. Tu n'en es pas encore aussi follement épris que moi , le bonheur de ta vie entière ne dépend pas de sa possession. Il m'est impossible , au contraire , de ne pas

106 *Emilie de Varmont*,
l'adorer. Il m'est impossible de vivre
sans elle.

P R E M I E R B I L L E T

DE VARMONT A MURVILLE.

Trois heures du matin.

ECOUTE, Murville, ce n'est pas la
premiere fois que tu m'as donné sujet
d'admirer ta pénétration : il est très-
vrai qu'enragé d'amour, j'ai fait de
méchans tours à la pauvre enfant. Je
te conterai tout cela... dans un moment
où je serai plus tranquille. Il n'est pas
moins vrai que je n'ai jamais eu l'in-
tention de lui causer un mal véritable.
Tu l'as trouvée les *mains déchirées*, le
visage sanglant ! Mon ami, ce n'est pas
ma faute. Elle devoit être encore, &
tu as oublié de me le dire, transie de

Froid, mouillée jusqu'aux os ! mais c'est qu'elle m'a échappé.... par un miracle ! au risque de se noyer cent fois ! Tu verras ! ... quand je t'apprendrai les moyens dont elle s'est avisée. Au reste, elle s'en est avisée trop tard. Elle m'appartient. C'est pour cela qu'elle me déteste, ou que du moins elle a l'air de me détester. Tu fais, mon ami, qu'il n'y a que le premier pas qui coûte ; à présent que je lui ai fait faire, je suis persuadé qu'elle ne sera pas trop fâchée de se retrouver en mon pouvoir. Cependant, comme le premier abord pourroit l'effaroucher, je me ferai cette violence de ne point aller la chercher moi-même, je vais t'envoyer Lafleur, un domestique qui m'est dévoué. Tu peux la lui remettre en toute sûreté. Tu le peux, & tu le dois, Murville. Je te répète qu'elle

108 *Emilie de Vermont* ;
m'appartient , qu'il est désormais im-
possible que je me passe d'elle.

S E C O N D B I L L E T

D U M Ê M E A U M Ê M E .

Cinq heures du matin.

UNE chose m'inquiete, Murville ;
& je te prie même de vouloir m'éclair-
cir le fait , parce que rien de ce qui la
touche ne peut m'être indifférent. Es-
tu bien sûr qu'elle aime son frere au-
tant qu'elle le dit ? Moi , j'ai lieu de
penser qu'elle regretteroit moins son
départ sur l'escadre , si ce n'est qu'il
étoit le seul homme dont elle pût se
faire un protecteur contre moi. Au
reste , je ne te veux pas prier de l'é-
tourdir de tout cela ; au contraire ,
oblige-moi de ne lui en jamais parler ;
mais

mais rends-moi fidelement tout ce qu'elle t'a dit de ce frere ? Etoit-ce bien lui qui la défendoit contre les périls dont elle se croyoit environnée ? Tu as très-bien senti qu'il n'y avoit que le délire d'une fièvre ardente qui pût lui montrer des assassins. Où donc existeroit le monstre capable d'attenter à sa vie ? Il faudroit , comme tu le dis fort bien , que ce fût une *bête féroce*. Féroce , d'une férocité sans exemple ! & bête , d'une bêtise amère ! Car , enfin , quel être à figure humaine pourroit ne pas sentir que la nature ne fait point une si jolie fille pour qu'on l'assassine.

TROISIEME BILLET

DU MÊME AU MÊME.

Sept heures du matin.

IL me reste encore un sujet de sollicitude sur lequel tu m'obligerois fort d'interroger mademoiselle de Terville. Avant de te parvenir , n'est-elle tombée dans les mains de personne ? Je serois désolé qu'il lui fût arrivé le moindre accident ; mais elle a mérité de grands malheurs. Pourquoi s'enfuir , quand le plus difficile est fait ? Pourquoi s'échapper ? Elle seroit maintenant si bien où je l'avois mise ? Mais tu vas me la rendre. Je vais tout-à-l'heure rappeler mon valet qui bat la campagne pour mon service. Demain je le fais partir. Mon ami , hâte-toi de

lui remettre ma maitresse. Il y auroit trop de danger pour moi qu'elle te restât plus long-temps : tu finirois par te prendre tout-à-fait de belle passion pour elle. Or, je reconnois ta supériorité ; la jeune personne, quand elle auroit goûté de Murville, ne reviendroit peut-être à moi qu'avec plus de répugnance. Au demeurant, je te remercie de ne lui avoir pas dit que je connois le lieu de sa retraite ; il entre assez dans mes projets qu'elle ne sache point que ses charmes vont m'être rendus. Mais dépêche-toi, Murville, il n'y a pas un moment à perdre. Tu l'aimerois, tu lui plairois ! & pourtant je te répète qu'elle m'appartient, que je l'adore, & que j'ai besoin d'elle.

MURVILLE A DOLERVAL.

Longei près Saumur, ce 18 juin, 10 heures
du soir.

DOLERVAL, ta pauvre sœur m'a écrit hier une pitoyable lettre qui m'a remué de la tête aux pieds. J'ai vu l'instant que j'allois larmoyer, moi qui, depuis long-temps, me suis fait une raison là-dessus. Avant de me lamenter néanmoins, j'ai sur le champ détaché mon courier. Chien d'homme ! c'étoit bien la peine de me crever deux chevaux pour rapporter une aussi méchante nouvelle.

La Pallas s'est en effet avisée de couler bas ; ces mécréans d'Albion n'ont sauvé que soixante & dix hommes ; le reste des soldats & de l'équi-

page est , avec le capitaine , à tous les diables.

Il y a plus , on impute ce malheur à Bovile ; on l'accuse d'avoir refusé d'obéir aux signaux. J'ai peine à le croire : Bovile avoit donné plus d'une preuve de son respect pour la subordination. Mais il est au fond de la mer , il a tort ! Et puis il y a long-temps que je l'ai dit ; ce Varmont qui le protégeoit a fait une sottise : mettre un roturier dans notre marine royale , c'est exposer une femme au milieu d'un bois.

Pour comble de malheur, la maudite frégate qui noyoit l'amant de ma sœur n'a-t-elle pas aussi noyé le frère de ma maîtresse ? Et n'ai-je pas eu la maladresse d'interroger l'inferral messager devant la pauvre enfant ? De manière que l'une vient de s'évanouir , en at-

tendant que tu portes à l'autre le coup de la mort.

Je te charge là d'une triste commission , Dolerval ; mais envoyer directement cet extrait mortuaire à notre Eléonore , ce seroit aussi vouloir l'enterrer. Je te confie le soin de la préparer à l'excès de son infortune. Voilà pourtant les doux fruits de cette vertu dont elle s'est coëffée ! Si ta sœur , au lieu de soupirer durant sept mortelles années son inutile flamme , eût consacré seulement pendant plusieurs semaines quelques minutes à la satisfaire , elle l'eût certainement éteinte , ou furieusement amortie. Car je vous en demande pardon à vous autres gens sensibles ; mais quoique vous en puissiez dire , le mal d'amour n'est point incurable , quand on ne dédaigne pas de faire tout ce qu'il faut pour le gué-

rir, bien entendu. Maintenant donc Bovile eût pris congé de son Eléonore sans qu'elle s'en fût autrement apperçue ; ou si l'amante obstinée eût absolument voulu s'en appercevoir, eh bien ! n'y a-t-il pas des jeunes gens sur la terre ? A quoi seroient-ils bons, si ce n'est à voler au secours des veuves affligées ? Un cent ne suffit-il pas ? Il en viendra mille. Et sans doute il ne se rencontre point de douleur de femme, si considérable que vous preniez plaisir à l'imaginer, qui tôt ou tard ne cede à une somme raisonnable de consolations. Cependant, avec cette Eléonore, il n'y a pas la moindre ressource. Je me vois réduit à ne lui donner que toi pour adoucir ses peines. Un frere, le beau remede !

Cela fait que je prends de l'humeur ; d'autant que toutes les adversités m'ac-

cablent à-la-fois. Tu fais bien, Doro-
lerval, cette jolie fille ? Ce petit ange,
comme tu l'appelles ? ce petit ange,
au maintien si modeste, au regard si
timide, au minois si chaste, je le
croyois vierge. Il n'en est rien ! l'a-
gréable nouvelle m'en est arrivée par la
poste. Là, dis-moi donc à quelle phy-
sionomie femelle il faudra désormais
se fier ! J'en suis d'un chagrin, d'une
colere.... Ah ! M. de Varmont n'a qu'à
bien se tenir !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE,

Langei, près Saumur ; ce 18 Juin, onze
heures du soir.

ENFIN me voilà seule ; enfin je
puis librement me plaindre & gémir.
Je puis confier mes nouvelles peines
à ce papier qui doit un jour te ré-

vêler ensemble toutes les rigueurs de ma destinée.

Dorothée , il ne me restoit qu'un appui dans le monde , je l'ai perdu , Bovile est mort.

A ne considérer que la situation où son malheur me laisse , peut-être on pourroit m'excuser de n'être vivement touchée que du mien , peut-être on penseroit que dans un homme à qui je n'appartins qu'un moment et dont la fin prématurée me livre à mes ennemis , j'ai moins à regretter mon époux que mon protecteur. Mais qu'il a fallu peu de tems au vertueux Bovile pour pénétrer mon cœur des sentimens de la plus vive reconnoissance & de la plus tendre estime ! Mais avec quelle promptitude l'adversité nous apprend à juger les hommes ! La sœur de Varmont , l'esclave de Murville a-t-elle

besoin de beaucoup d'efforts pour se persuader qu'il en existe peu d'estimables , & qu'il lui faut éternellement pleurer celui qu'elle vient de perdre !

Telle est cependant l'horreur de ma situation , que je me sens presque aussi tourmentée de mes inquiétudes que de mes regrets. Dorothee , que va devenir Emilie ? Pour suivie de la haine de madame de Varmont , à peine échappée aux fureurs de son frere , veuve aussi-tôt que mariée , forcée de cacher le nom de sa famille & celui de son époux , sans ressources , sans forces , sans expérience , que va-t-elle faire de la funeste liberté qui lui reste. Hélas ! eût-il donc mieux valu que je vé cussé , comme toi , dans un éternel esclavage ?

Mais je te parle de ma liberté ! Dorothee , je n'en jouis pas. Ce M.

de Murville me retient prisonnière. Il abuse à ce point de la foiblesse de mon sexe & du malheur de ma position. J'espère toutefois que celui qui protège les opprimés ne m'a pas tirée des mains d'un parricide pour me laisser aux mains d'un superbe. Que mes forces reviennent, je tromperai la vigilance de mon tyran. Je verrai, je chercherai, je m'informerai. Quoi donc ! n'y avoit-il sur la terre qu'un homme délicat & généreux ? Ne pourrois-je plus rencontrer de Bovile ? Assurément je ne veux solliciter l'avalissante pitié de personne. Mais pourquoi rougirois-je d'implorer l'humanité compatissante des gens vraiment sensibles ? Et d'ailleurs ne trouverai-je pas, comme tant d'autres, à subsister du travail de mes mains ? les plus grossiers travaux ne m'effrayeroient point. Mon courage

me les auroit fait entreprendre , l'habitude me les feroit supporter. Enfin je me sens capable de tout souffrir , excepté la honte du vice. Va , Dorothee , sois tranquille , un rayon d'espérance est rentré dans mon ame ; & quoi qu'il puisse arriver , ma patience ne m'abandonnera point.

MURVILLE A VARMONT.

Langei , près Saumur ; le 10 Juin 82. Minuit.

ELLE t'appartient ? L'outrage est consommé ? ses appas sont flétris ? Allons ! reprends-la. Je n'en veux point ; elle n'est plus digne de moi. Qu'il paroisse ton *ambassadeur laquais*, je lui rends la petite princesse éclopée ; & que cinq cents diables éclopent le Bulgare qui l'éclopa.

LE

LE MÊME AU MÊME.

Le 20, 5 heures du matin.

QUOI ! vraiment tu as eu le courage de profaner tant de charmes ? Quoi ! sa modestie craintive , sa naïve pudeur , n'ont pu réprimer tes insolens desirs ? Les prières d'une enfant , ses larmes si touchantes , ne t'ont pas attendri ? Mais il étoit bien question de prières & de larmes , Mademoiselle ! Il falloit pincer , égratigner , mordre , crier , jurer même ! Il falloit vous démener comme trente petits diables ! Il falloit ! il falloit plutôt mourir que de supporter cela ! Mais Mademoiselle ne s'en va qu'après ! Vous n'êtes donc qu'une petite forte avec vos grands yeux spirituels ?

Que dis-je ? Je dois n'accuser que toi , farouche Varmont. Toi seul es coupable. Le moyen que cette frêle miniature ait pu résister seulement un quart-d'heure aux efforts de ta lourde masse. Tu l'as opprimée , écrasée , affaînée ! dans la force du terme affaînée ! c'est un vrai guet-à-pens que ceci ! pauvre fille , charmante enfant ! .
Quand je la regarde plus attentivement & que je me représente ta platte figure dans ses bras , j'entre en fureur ! Oui , pour rien alors je te la renverrois ; mais en même-tems je sauterois sur mon épée que je t'irois planter à travers le corps.

Des violences , des noirceurs , des scélérateffes , voilà tout ce que vous savez pratiquer , vous autres. Vous ordonnez , quand il faudroit solliciter ; au lieu d'obtenir , vous arrachez ; le beau mérite ! Il n'y a point de por-

teur de chaises qui n'en puisse faire autant !

Mais flatter la douleur d'un enfant afin de l'endormir, caresser son amour-propre pour l'égarer , ses préjugés pour les détruire , sa vertu pour l'humilier , exciter sa reconnoissance par de prétendus bienfaits , sa tendresse par une sensibilité feinte , sa confiance par des respects prudemment soutenus , sa générosité par un désintéressement sans bornes ; ses desirs même par des transports quelquefois échappés mais aussi-tôt contenus ; pénétrer peu-à-peu ce jeune cœur de mille feux dévorans sans cesse attifés & réprimés sans cesse ; réduire enfin l'adorable personne , je ne dis pas à se rendre , mais à se donner , mais à se jeter dans vos bras , mais à vous prodiguer elle-même les trésors de ses charmes ,

voilà , voilà le chef-d'œuvre de l'art ?
& c'est ce que j'entreprends.

Je sens bien que ce fera long ; mais réflexion faite , j'ai le temps. Affez d'intrigues ordinaires ont fatigué ma jeunesse , je veux la reposer dans les langueurs d'un engagement presque sérieux , je veux essayer d'une espece de passion. Et d'ailleurs quel prix je recevrai de mes travaux glorieux ! Jamais plus belle épreuve n'aura été tentée sur un sujet si beau !

Ainsi , Varmont , tu vois que me dépêcher ton confident-laquais , ce feroit lui faire entreprendre une inutile promenade. Il est impossible que je ne garde pas la jolie fille.

Je crois vous entendre crier ? Voyons ! voyons vos raisons ! Vous avez besoin d'elle ? dites-vous. Ah ! des besoins physiques ! Fi donc ! moi , c'est moralement que je ne puis m'en

ou le divorce nécessaire. 125

passer. Vous en êtes épris? Je le suis cent fois davantage. Je brûle en même-temps de l'amour qu'elle m'inspire, & de l'amour qu'elle doit m'inspirer. Enfin vous m'osez soutenir qu'elle vous appartient? mais vous mentez. A-t-on jamais dit d'un effet volé qu'il fût le bien du voleur?

Non, non, M. de Varmont! tu auras beau prier, conjurer, demander pardon, multiplier les bassesses, c'est un parti pris, je ne la rends pas.

Au reste, en attendant que j'aie le loisir de répondre aux insignifiantes questions dont tu m'affomes, je consens à recevoir tes excuses, & même ton hommage. Je ne fais pourtant si vraiment c'est un compliment que tu prétends faire à Murville, quand tu daignes le reconnoître supérieur à Varmont. Quoi qu'il en soit, je veux

L 3



126 *Emilie de Varmont,*
bien user d'indulgence ; mais quant à
la jolie fille , je ne la rends pas.

DU MÊME AU MÊME.

Le 24 juin 1732.

S'IL te restoit quelques doutes sur
ma véracité, mon cher ami, ton confi-
dent pourra les éclaircir ; ton confi-
dent pourra t'affirmer que la petite ne
t'aime pas du tout.

Malgré le ridicule travestissement
de ton valet, elle l'a cru reconnoître ;
& ses cris ont rempli le château. L'ai-
mable fille embrassoit mes genoux ; il
n'y a point là d'hyperbole ! Elle em-
brassoit mes genoux en me suppliant
de ne point la livrer à son plus mortel
ennemi. Je n'avois garde ! son meilleur
ami ne l'eût pas obtenue. Néanmoins

ton digne émissaire , après avoir inutilement essayé toutes les plus lâches supplications dont un laquais puisse s'aviser , n'a-t-il pas voulu tout-à-coup s'environner de la majesté d'un ambassadeur ! Comme ce Romain qui portoit dans le pan de sa robe la guerre & la paix , M. Lafleur a fierement retourné ses poches ; & soudain tous les fléaux possibles en sont sortis , sous la forme d'un petit cartel écrit de ta main. J'ai d'abord reçu le manifeste avec le respect convenable ; mais ton envoyé s'étant permis quelques insolences , je me suis demandé si je n'allois pas commencer les hostilités , en faisant tout doucement descendre par les fenêtres ce spectre diplomatique. Heureusement il n'a fallu qu'un souffle de la jolie fille pour m'en débarrasser. Elle lui a crié : *Monstre , si tu ne sors à*

128 *Emilie de Varmont,*

*l'instant , je vais tout découvrir ! A
l'instant le monstre est sorti.*

Et moi , revenu de mon épouvante , j'ai lu , relu , médité ton billet. Varmont , ton billet m'a dit que tu étois devenu bien malade , ou bien malin. Malade , si véritablement tu veux t'exposer pour la jolie fille à te faire couper les oreilles par ton bon ami. Malin , si tu ne me proposes ce rendez-vous sur la frontière qu'afin de m'éloigner de la chere enfant. Quoi qu'il en soit , je me tiens pour averti ; de quelque danger que l'avenir me menace , je m'obstine à défendre ici le trésor dont il m'est plus que jamais impossible de me desfaisir. Si , de ton côté , tu persistes dans le dessein de me l'enlever , arrive , mon cher , arrive. Murville t'attendra de pied ferme : ainsi chacun de nous fera son rôle ; ce

n'est pas celui qu'on attaque qui doit se déplacer.

Veux-tu cependant suivre un bon conseil , Varmont : reste chez toi. Ne viens pas jusqu'au pied de mon boulingrin défier ma vaillance. Je fais que tu brilles dans l'art de l'escrime ; mais soit dit sans rodomontade , je m'y suis quelquefois distingué. Tiens , mon ami , tous les sujets de notre trempe sont forcés au spadassinage. Le spadassinage ne seroit bientôt qu'un amusement frivole & méprisable , s'il nous étoit seulement conseillé par le chevaleresque honneur dont nous faisons tant de tapage. Pour se pénétrer de toute l'estime qu'il mérite , il faut le considérer sous ses rapports utiles. C'est à lui que nous devons le bonheur d'entreprendre & d'accomplir impunément ces roueries , qui sont nos gentilleses de chaque jour , & que

nous ne pourrions bientôt plus nous permettre , si nous demeürions , comme le troupeau des honnêtes gens , platement soumis aux regles de la justice ordinaire. Assurément il est de toute nécessité qu'au besoin nous puissions dire à tel homme qui seroit tenté de faire du bruit : Oui , Monsieur , je me suis habilement approprié votre fortune au jeu ; j'ai publiquement insulté votre femme au bal ; j'ai séduit votre fille , enlevé votre sœur ; je vous ai par-dessus tout baffoué , honni , affiché , il ne me restoit plus qu'à vous souffleter , je viens de le faire ; & tout cela vous le trouverez bon , ou je vous tuerai. C'est donc une excellente invention pour nous , que celle qui met sans cesse les préjugés en contradiction avec les loix ; & plaçant la force au-dessus de toute autorité , nous dispense d'avoir des vertus & des

mœurs, pourvu que nous ayons une épée. Tu fais donc très-bien de te pavaner de la tienne ; & même j'en conviens, tu vas la croire plus redoutable que celle de Murville, si tu suis mes raisonnemens dans leur rigueur absolue. Cependant prends-y garde. Quand tu me fis hasarder le premier pas dans l'ornière du libertinage, je me dis qu'un jour peut-être je ne pourrais me défendre d'entrer dans celle du vice, à ton exemple aussi ; & qu'enfin si le diable me tentoit, je finirois par vouloir t'y précéder. En conséquence je pris mes mesures. Crois-moi, Varmont, réserve ton intrépidité pour une occasion moins douteuse ! entre corsaires il n'y a jamais que des coups à gagner.

Sur-tout ne me renvoie pas Lafleur. Il doit, pour son propre compte, se soucier très-peu de revenir, & je ferai,

de mon côté , fort aise de ne le plus revoir. Déjà vingt fois la jeune personne m'avoit demandé sa liberté ; juge combien elle est devenue plus pressante , depuis que ce voyage du laquais l'a menacée d'un voyage du maître. Comment donc ! ne vouloit-elle pas , ce matin , sortir par la route que ton ambassadeur a pensé prendre hier ? Il a fallu s'y opposer ; le faut que j'aurois trouvé plaisant pour le gros garçon , m'a paru dangereux pour la jolie fille. Aussi j'ai fait griller les fenêtres de son appartement. Néanmoins cette attention , que l'ingrate appelle de la tyrannie , recule mes affaires au lieu de les avancer. Varmont , laisse-moi tranquille. Voudrois-tu , ne pouvant empêcher mon bonheur , te procurer la maligne consolation de le retarder ? cela seroit misérable ! Ah ! je t'en prie , je t'en prie , laisse-moi

moi tranquille , & sur-tout ne me renvoie pas ce pauvre Lafleur !

Ecoute , s'il ose reparoître ici , je t'avertis qu'il ne sortira plus qu'après m'avoir déclaré tout ce que la jeune fille , hors d'elle-même , alloit découvrir , si ton sage confident ne s'étoit hâté de prévenir , par sa fuite , un aveu dont la seule menace l'avoit terriblement effrayé. Varmont , e'est déjà quelque chose sans doute que de violer une Fille , mais tous les jours il arrive qu'une action , belle en elle-même , se trouve encore accompagnée d'une infinité de circonstances qui contribuent singulièrement à en aggraver le mérite. Or , tout semble se réunir pour me persuader que , dans ton affaire avec mademoiselle de Ter-ville , les formes sont dignes du fonds. Il paroît que tu t'es surpassé toi-même , car enfin dans ta dernière lettre ,

134 *Emilie de Varmont*,

dans cette lettre si peu faite pour m'éclairer, aussi-tôt suivie d'un monde de billets non moins insignifians, mais où l'art qui veut être naturel se montre à chaque ligne; dans toute cette paperasse indigeste il n'y avoit pas un mot, pas un seul mot qui m'annonçât le moins du monde que ton intention pût-être jamais de me confier les détails de ce nouveau mystere d'iniquité. Ne m'oblige donc pas à l'approfondir. Varmont, quoique tu sois beaucoup plus jeune que moi, tu m'as donné, dans l'orniere dont je parlois tout-à-l'heure, d'épouvantables exemples: que fais-je? les grandes leçons que cette aventure-ci fourniroit se trouveroient peut-être trop fortes pour ton disciple! oui, je craindrois que tu n'eusses forcé la dose au point de m'en dégoûter. Varmont, Varmont, laisse-moi tranquille, je

t'en prie ; & sur-tout ne me renvoie pas Lafleur.

MURVILLE A DOLERVAL.

De Langei , le 24 juin.

EH ! bienfaisante apoplexie , que n'emportiez-vous le vieillard quelques années plutôt ! ou toi , farouche océan , que ne dévorais-tu le jeune homme quelques années plus tard ! Ce qui me passe , c'est que Bovile ait si mal-adroitement pris congé d'Eléonore , à l'époque précise où son éternel d'Etioles alloit enfin se décider à nous dire un bel & bon adieu. L'amour fait rarement de ces sottises-là. Pourtant voilà notre charmante sœur doublement veuve , mon cher Dolerval ! La plaindrons-nous ? ma foi , je ne fais. Si d'une part il faut pleurer , de

l'autre on peut sourire. Elle est privée d'un amant , mais débarrassée d'un mari. Allons , je soupçonne qu'à tout prendre , les événemens heureux & sinistres se balancent dans la vie ; il y a , je le vois bien , une providence.

Fais donc à ma chere éléonore , si pourtant tu le juges convenable , deux complimens de ma part : l'un de condoléance , & l'autre de congratulation.

Tu peux , mon cher Dolerval , sans que je m'en scandalise , m'en adresser de tout pareils. Je ne fais vraiment si je suis à féliciter ou à plaindre. Cette sensibilité que tu me vantés seroit-elle un vice de notre sang , un mal héréditaire , un mal de famille , que j'aurois seulement adouci par des palliatifs , mais dont le germe me seroit demeuré ? D'honneur , je le sens qui se développe ! Il m'incommode ,

il gêne ma respiration. C'est auprès de la jolie fille que les suffocations me prennent. C'est là que, dans ma surprise extrême, je m'entends soupirer. C'est là que je surprends, sur ma figure autrefois si gaie, des airs ; oh, les airs d'un homme tout-à-fait attaqué de ta maladie ! L'adroite personne qui s'apperçoit de mon malaise tâche d'en abuser. Elle me demande que je lui rende sa liberté ; car, je ne fais pas si je te l'ai dit, mais je la tiens, l'enchanteresse, sous la clef. Voilà que tu te récries ! Eh bien, connois-tu quelque moyen plus sûr de garder un *ange* malgré lui ? Cependant revenons : elle demande & je refuse. Sa voix devenue plus douce encore me prie, me supplie ; je sens ton imbécille frere s'émouvoir. Une larme, une seule larme vient à s'échapper de ses yeux ; & les miens.

138 *Emilie de Varmont ;*

oui , ma foi , les miens sont prêts à s'humecter ! Cet état m'inquiete , il me lasse , il m'indigne ! Et pourtant il faut que je l'avoue , je trouve qu'il n'est pas fans quelques douceurs.

Ah ! néanmoins , si la demoiselle prétend ainsi continuer à me tourner la tête , je profiterai quelque matin d'un beau moment de courage ; & peut-être qu'en brusquant l'aventure je finirai le roman.

V A R M O N T A L A F L E U R .

Paris , ce 28 Juin 1782.

J'EN étois sûr ; il n'y avoit pas moyen d'en douter. Cependant , vous qui venez de voir & d'entendre , vous balancez ? En effet , c'est bien la peine de vous cacher dans les environs , pour y rester oisif ? Vous

me demandez de nouvelles instructions ? Mais ne vous ai-je pas , avant votre départ , donné toutes celles qui pourroient vous devenir nécessaires ? N'ai-je pas singulièrement prévu l'embarras où vous vous trouvez ? Avez-vous oublié que ce cartel n'étoit rien moins que sérieux , puisqu'il s'agissoit de l'employer seulement comme un dernier moyen peut-être capable de déterminer notre homme , en l'intimidant ? Pourquoi donc semblez-vous attendre que j'aie me compromettre en féraillant avec lui ? Cette ressource ne peut être bonne qu'après que vous aurez vainement essayé toutes les autres. Sans doute , nous nous vengerons de l'insolent qui vous a maltraité , mais il faut avant tout que le plus instant s'accomplisse.

S'il étoit encore question de faire le premier pas , maintenant que je

fuis averti par les inquiétudes qui me dévorent , je balancerois peut-être. Mais ce que l'intérêt de ma fortune a d'abord feul obtenu , puis-je à préfent le refufer à l'intérêt plus préfent de notre sûreté commune ? Ne fentez-vous pas ce qu'il y a d'effrayant dans ces mots : *fi tu ne sors à l'inftant , je vais tout découvrir ?* Imbécille que vous êtes ! parle-t-on de découvrir quelque chofe , quand on ne fait rien ? Que nous importe comment on a tout découvert ? Ce qui preffe , c'eft de faire enforte qu'on ne puiſſe plus rien découvrir.

Agiffez donc. Vous avez de l'argent et des armes. L'exécution de mon projet vous a paru facile. Hâtez-vous. Il n'y a pas un moment à perdre. Tôt ou tard il arriveroit que ce que vous auriez manqué ne nous manqueroit pas. Ayez un peu de

ou le divorce nécessaire. 141

courage : rendez à la terre ce que les
eaux ont si malheureusement rejeté.

MURVILLE A DOLERVAL

Langei , près Saumur , le 4 Juillet 1782 ;

10 heures du matin.

PLAINSMOI , Dolerval. Un
homme d'esprit pourroit-il quelque
chose contre les embûches d'un scé-
lérat ou les ruses d'une fille ? Il n'y
a rien de plus adroit que l'une ; il n'y
a rien de si heureux que l'autre. Le-
quel a pu corrompre mon valet-de-
chambre ? Je l'ignore ; ce que je
fais trop bien , c'est que le fripon
de Marcel est parti cette nuit avec
ma prisonnière qu'il a délivrée ; d'où
je conclus très-habilement que l'in-
grate Terville me fuit , si ce n'est
pas le déloyal Varmont qui l'em-
porte.

J'aurois , en un tel abandon , besoin de toute ma gaieté : la cruelle aussi me délaisse. Jamais événement ne me sembla si peu fait pour m'amuser : jamais revers ne me parut moins supportable. Je sens au-dedans de moi quelque chose qui gémit. Est-ce l'amour-propre ? Est-ce l'amour ? Devine-le , Dolerval ; je ne suis pas en ce moment-ci plus pressé de te l'avouer que de me l'avouer à moi-même.

Une chose encore me désole : il faut que j'aille tout-à-l'heure à Brest ; j'en viens de recevoir l'ordre ; & peut-être va-t-on m'embarquer pour toute la campagne. Ainsi je ne puis moi-même voler sur les traces de la fugitive ou du ravisseur ; mais au moins j'envoie s'établir à Paris , dans le voisinage de M. de Varmont , un homme qui saura me dire si la pau-

vre petite est retombée dans les mains de celui qu'elle déteste. En ce cas je tâcherois d'être plus habile à reprendre mon bien que je ne le fus à le conserver.

Adieu, mon bon petit frere; embrasse Eléonore de la part de Murville. Je l'aime davantage, à présent que nos destinées sont à-peu-près pareilles: elle a perdu comme moi l'objet de ses tendresses, je tremble comme elle d'être inconsolable. Tout cela vient de ce que nous sommes, elle & moi, trop sensibles & trop vertueux. Prends garde à toi, Dolerval.

LAFLEUR A VARMONT.

Blois, le 2 juillet 1782, 6 heures du soir.

QUE Monsieur se tranquillise, personne ne peut plus rien dire, c'est fini.

Marcel a demandé beaucoup d'argent ; j'ai donné tout ce qu'il a voulu ; Monsieur ne pouvoit pas marchander pour un si bon coup. Dès que la cage a été ouverte, l'oiseau en est sorti de lui même ; j'en suis resté quelque tems fort embarrassé, parce que Marcel s'enfuyoit avec nous ; mais il nous a quittés à quelques lieues de Saumur. C'est à la pointe du jour, dans un petit bois, près de Tours, que l'oiseau a fait entendre son dernier chant ; je l'ai laissé sous des feuilles mortes.

Cependant, c'est de Blois que j'é-
cris

cris à Monsieur, parce que j'y suis malade. C'est un ouvrage bien terrible que celui dont Monsieur m'a chargé. Il m'a fallu tout mon courage pour l'achever. Je suis persuadé que Monsieur lui-même, qui est sans contredit plus aguerré que moi, n'auroit pu, sans frémir, terminer cette affaire-là. Cet oiseau avoit un si joli plumage & une voix si douce ! J'en suis tout ému, tout tremblant. bien malade. Monsieur devoit en conscience, au lieu de cinq cents louis qu'il m'a promis, m'en donner mille ; & je lui jure bien que quand même il m'en offriroit encore quatre fois autant, je ne voudrois pas recommencer.

EMILIE DE VARFONT A DOROTHÉE.

Du presbytere de St. Cyr , près de Tours , le 5

Août 1782 , 7 heures du soir.

LA consolation d'un seul doute ne m'est plus permise , ma chere Dorothee : l'infame Varmont a consommé tous ses forfaits.

Depuis quelques jours , plus vivement pressée des outrageantes propositions de M. de Murville , j'essayois vainement de gagner son valet-de-chambre à qui les clefs de ma prison étoient confiées. Juge combien je redoublai d'efforts , lorsqu'un message de Lafleur , chargé de la part de Varmont de me redemander à Murville , m'eut appris que mon ennemi vouloit sans doute , à quelque prix que ce fût , accomplir ses desseins

exécrables. Mes sollicitations devenues plus fréquentes & plus vives parurent enfin toucher Marcel. Nous convinmes , dans la journée d'avant-hier , que je me tiendrois prête à m'évader au milieu de la nuit suivante. Il vint en effet , il m'ouvrit les portes de mon appartement , & la précaution qu'il avoit prise de ne point apporter de lumière me parut toute simple. Nous descendîmes sans bruit , nous nous hâtâmes de traverser le jardin , à la petite porte duquel je fus d'abord surprise de trouver un cabriolet. Marcel , qui vit combien cette attention m'étonnoit , me dit du ton le plus naturel : il faut que vous quittiez les environs de ce château le plus promptement possible. A pied , sur une grande route , au milieu de la nuit , vous ne pourriez aller bien loin , je vais donc vous conduire à

quelques lieues d'ici ; mais je vous laisserai dès qu'il fera jour : alors vous deviendrez ce que vous pourrez. Tranquille sur ce peu de mots , je me plaçai dans la voiture , Marcel monta derriere ; & j'étois si troublée de ma joie , que je n'eus pas même la présence d'esprit de me demander quel pouvoit être le postillon qui nous conduisoit. Hélas ! je le reconnus aux premiers rayons de l'aurore.

Nous étions dans un bois , Marcel venoit de quitter la voiture. Je commençois à me sentir inquiète en me voyant pour ainsi dire à la discrétion d'un inconnu. Tout-à-coup ce postillon quitte la grande route & s'enfonce dans un chemin de traverse. J'ai peur & je crie. Il tourne la tête et m'adresse ces mots : *si vous ne gardez un profond silence , je vous tue.* Dorothee , figure toi mon saisissement !

Je reconnois les traits & la voix de ce cruel domestique dont l'apparition au château de Murville m'avoit tant effrayée , quelques jours auparavant. Ma vue se trouble , une sueur froide coule sur mon front , je reste immobile d'effroi dans ce cabriolet qui me conduit aux lieux où sans doute un parricide prépare mon trépas.

A peine avons-nous fait trente pas , nous voilà dans un endroit plus sombre ; Lafleur arrête ses chevaux , des cris perçans m'échappent ; il fait un geste menaçant , la peur aussi-tôt glace ma voix ; mais apparemment qu'il y a dans mon air & dans mon attitude quelque chose d'assez touchant pour fléchir un barbare. Il repart ; hélas ! c'est pour reprendre bientôt ses cruelles résolutions , c'est pour me rendre vingt fois en un quart - d'heure mes

tranfes mortelles. A chaque instant il rallentit le pas de fes chevaux , il tourne la tête , il jette fur fa victime des regards pleins de férocité. Moi , qui ne dois plus espérer qu'en fa compassion , je suis à genoux dans la fatale voiture ; je présente à mon affassin mon visage baigné de larmes , je lui tends mes mains jointes. Ce déchirant spectacle paroît toujours l'émouvoir ; mais l'impression de la pitié dure si peu , qu'enfin le crime doit s'accomplir. Du moins j'en suis persuadée, & je meurs mille fois avant de recevoir le coup de la mort.

Lafleur vient de s'armer d'un plus farouche courage , il a mis pied à terre , & de peur que ma vue ne le fléchisse encore , il détourne les yeux en venant à moi. Cependant je me précipite hors de la voiture , au devant de ses coups ; mes regards

cherchent les siens ; il a pu me voir ,
il ne peut me frapper. Aussi-tôt je
tombe à ses pieds , j'embrasse ses ge-
noux , je m'écrie : non , non ami , tu
ne le feras pas ! Tu n'es pas impi-
toyable comme le cruel qui t'envoie.
Es-tu fait pour exécuter les atrocités
qu'il commande, toi qui me tendois ,
au moment du naufrage , une main
secourable ? Laisse , laisse exécuter le
crime à celui qui me replongea dans
les flots. Pourrois-tu craindre que je
te voulusse jamais compromettre ,
moi qui lui pardonnois , moi qui ,
pour assurer l'impunité de ses scéléra-
tesses , consentois à cacher mon sort
& mon nom ! Va , j'y consens encore.
Je vivrai dans quelque village ignoré ,
j'y ensevelirai ma misere & mes in-
fortunes , jamais on n'entendra parler
d'Emilie de Varmont : je te le pro-
mets , je te le jure par ce qu'il y a de

plus sacré. Cependant, retourne au barbare qui t'envoyoit, dis-lui que sa sœur n'est plus. Va ! qu'il se réjouisse de ma fin déplorable , qu'il s'enrichisse de mes dépouilles ; & moi je me souviendrai toujours que quand il a voulu ma vie, c'est toi qui me l'as laissée.

Lafleur , tandis que je m'efforce ainsi de réveiller dans son cœur un sentiment d'humanité , paroît successivement combattu de plusieurs passions contraires. Je l'observe avec cette attention rapide, mais profonde, dont le péril nous rend capables. Sur sa figure , où se peignoit d'abord toute l'audace du désespoir , je n'apperçois plus que les irrésolutions de l'inquiétude. Heureusement la pitié succède presque aussi-tôt , & la pitié vient d'amener le repentir. L'heure est enfin venue où , s'il lui restoit assez de force pour parler, mon assassin me de-

manderoit grâce à son tour : son bras levé retombe , le poignard échappe à sa main. Je me relève , prompt à saisir le moment qui me sauve ; je cours au hasard dans l'épaisseur du bois ; je me précipite devant moi , cherchant un asyle. Bientôt réduite à reprendre haleine , je veux & ne puis m'empêcher de tourner les yeux vers l'objet de mon épouvante. Il est encore immobile à la place où je l'ai laissé ; mais pourquoi sa tête a-t-elle changé d'attitude ? pourquoi ses regards sont-ils attachés sur mes pas ? Le sentiment d'un danger qui peut renaître m'invite à reprendre ma course ; la peur me rend des forces , & cette fois je ne m'arrête qu'à l'instant où je suis pleinement rassurée par le bruit d'une voiture qui s'éloigne au grand galop.

C'est alors que , me sentant prête à défaillir , je me laisse tomber sur la terre arrosée de mes pleurs. C'est alors qu'avec un cri de malédiction contre l'impie que la soif de mon sang dévore , j'éleve mille actions de grâces vers celui qui tôt ou tard sauve les foibles de l'oppression des méchans. Mon ame aussi-tôt se pénètre de la joie qui succede à l'épouvante , au moment d'un grand péril heureusement évanoui. Je m'applaudis de l'épreuve si douloureuse que je viens de subir , puisqu'enfin cette épreuve est la dernière , puisqu'à ce prix je recouvre toute ma liberté , puisque ainsi j'échappe en même - temps & pour toujours aux fureurs d'un frere détestable , aux persécutions d'un indigne amant.

Cependant , où porter mes pas ; comment pourvoir à ma subsistance ;

Hélas ! à qui la demander ? Quoi donc , une infortunée qui n'a point mérité ses peines chercheroit - elle vainement un asyle ? N'est-ce pas pour me conduire au port , qu'elle m'a soutenue pendant un long orage , cette providence éternellement juste qui veille sur les malheureux ? Permettrait-elle que tous les maux de l'humanité fussent ensemble épuisés sur mon innocente jeunesse ? Ne me doit-elle pas , après tant de souffrances , quelque retraite honorable & sûre où , dans l'obscurité d'une vie laborieuse , je trouve , si - non le bonheur , du moins quelque tranquillité ?

Ainsi mes réflexions me rendent l'espérance & le courage. Je marche , pleine de confiance , vers ces lieux inconnus où m'attend un moins déplorable sort. Le bois que je suis est bientôt parcouru dans toute sa longueur.

Me voilà sur la grande route , & non loin de moi je découvre plusieurs clochers qui m'annoncent un nombre assez considérable d'habitations. Mais bientôt je crois m'appercevoir que la masse des maisons est divisée de sorte qu'il existe , auprès d'une ville , un village. Celui-ci me paroît, plus que celle-là , convenable à ma situation. Dans un village je ferai mieux cachée sans doute ; & d'ailleurs c'est là que je trouverai plutôt ces vertus hospitalières , compagnes ordinaires de la simplicité des mœurs. Déterminée par ces considérations , je laisse la ville de *Tours* sur ma gauche , j'entre dans le hameau de *Saint-Cyr* , je frappe à la porte du presbytere.

Un jeune homme vient me l'ouvrir. Je voudrois , lui dis-je , parler à M. le curé. — Parlez-moi donc , Mademoiselle , car c'est mon nom que

vous avez dit. — Monsieur, n'avez-vous pas besoin d'une servante ? — Ce ne sont pas les besoins qui me manquent, Mademoiselle ; ce sont les moyens : ceux qui vous adressent à moi ne savent donc pas ce que c'est qu'un pauvre diable à portion congrue ? — Quoi ! vous me refuseriez un asyle ! il n'y auroit pas chez vous une place pour moi ? — De la place ? tant que vous voudrez ! mais des provisions ? fort peu ; & de l'argent ? pas du tout. — Je ne demande que du travail & du pain. — Du pain ? Je n'en ai pas trop non plus , pourtant je ne refuse pas de partager avec vous. Nous y pourrions même ajouter , par ci par là , des légumes , du laitage & des œufs ; mais souvenez-vous bien que c'est le pain qui fait le fond de ma cuisine. Vous parlez d'être ma servante ? poursuivit-il en me regardant

avec plus d'attention : cependant, si j'en crois votre mise & votre air, vous n'êtes pas faite pour une condition ?... — Je l'interrompis : la plus obscure fera la meilleure, Monsieur. — Ecoutez, reprit-il avec autant de douceur que de gaieté : vous me paraissez pleine de bonne volonté ; néanmoins quoique vous puissiez dire, vous me semblez aussi délicate que jolie. Je pense que le grossier tracas du ménage vous embarrasseroit trop. Je m'en charge, j'y suis accoutumé ; mais vous m'aidez dans les petits détails du jardinage ; vous aurez soin de mon linge qui n'est pas très-bon ; & vous favonnerez, l'un à près l'autre, mes deux surplis ; n'est-ce pas ? — Bien volontiers. — Vous m'étonnez, charmante fille ? Je vous répète qu'avec moi vous manquerez de tout ?

Ma chère Dorothee, je regardois

ce jeune homme : sa figure, comme ses discours , m'inspiroit une entiere confiance : Monsieur, finissez mes perplexités , décidez mon sort, recevez-moi chez vous. — Eh, je n'ai garde de me faire prier, Mademoiselle ! Je ne vous dis tout cela qu'afin que vous soyez bien avertie. Attendez, encore un mot, je vous prie. Vous ne quitteriez plus la maison ? — N'en doutez pas. — Et vous ferez ma niece ? — Votre niece , oui, Monsieur , c'est là tout ce que je desire ; je ferai votre niece. — Eh bien, vous avez raison. Les plus riches sont quelquefois les plus aimables , mais rarement les plus heureux & les meilleurs. (Il me tendit la main) Entrez , soyez la bien venue ; il y a quelques années que je vous attends. Avec moi vous ferez pauvre & sobre ; mais en revanche vous aurez toujours,

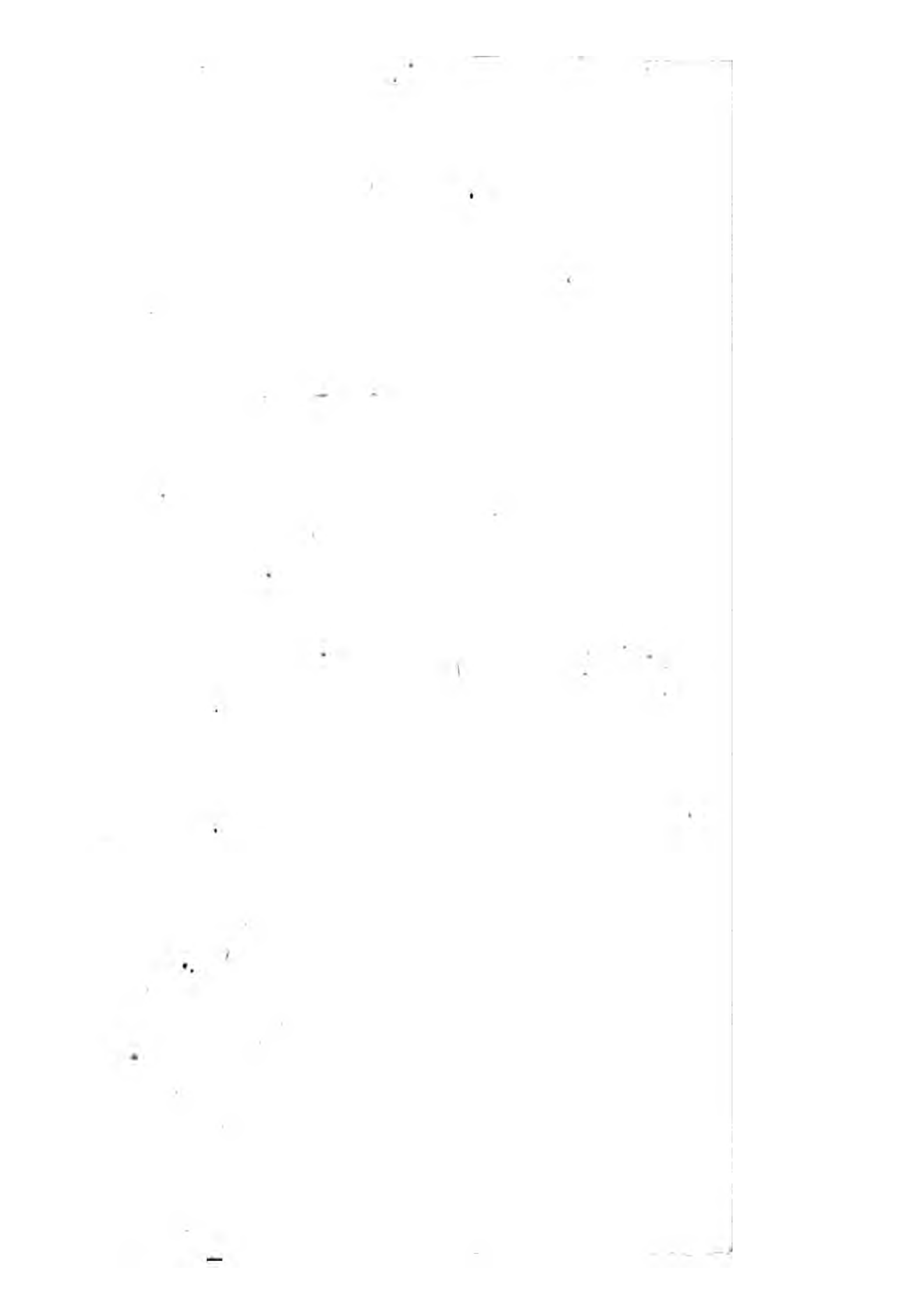
160 *Emilie de Vermont, &c.*

si vous me ressemblez, grand appétit ;
belle humeur & bon cœur.

Dorothée, j'entrai dans le pres-
bytere. Tu commences à respirer, je
suis lassé d'écrire : demain je t'appren-
drai quels ont été mes entretiens avec
l'honnête curé que je me suis donné
pour maître.

Fin du premier Volume.

É M I L I E
DE V A R M O N T,
O U
LE DIVORCE NÉCESSAIRE.



É M I L I E
DE V A R M O N T ,

O U

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS

DU CURÉ SÉVIN.

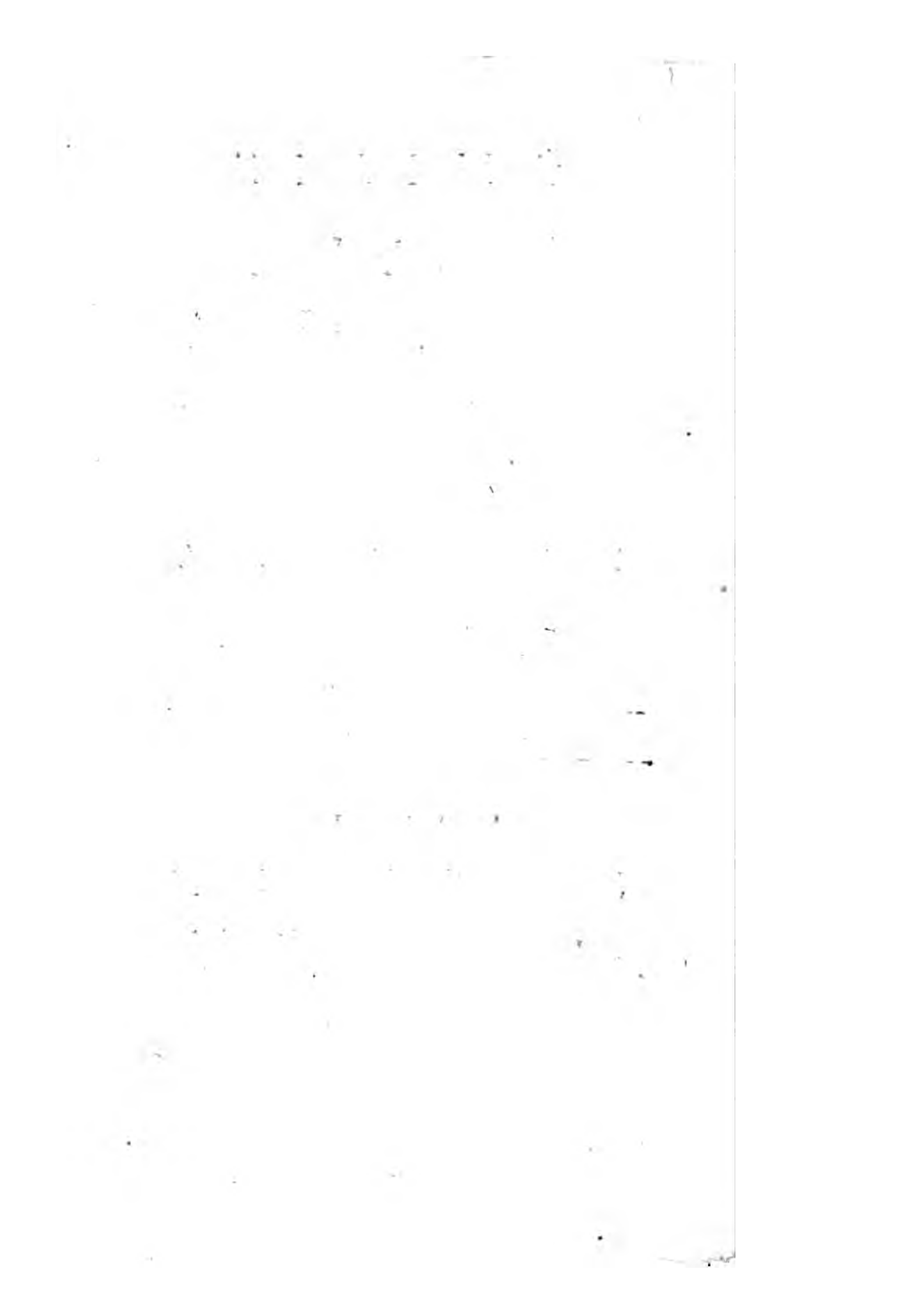
Par l'Auteur de FAUBLAS.

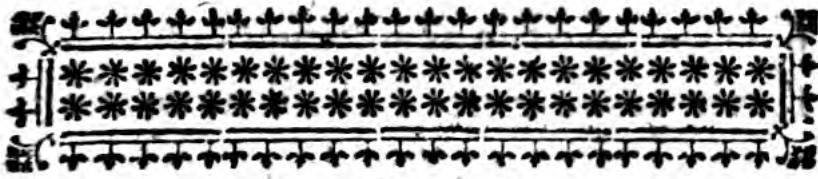
T O M E S E C O N D .

A P A R I S ,

Chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la Barrière des Sergens,
Et chez les Marchands de nouveautés.

F 7 9 1.





EMILIE DE VARMONT,

Q U

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

E T

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 6 Juillet 1782 , de St. Cyr , 4 heures du
matin.

IL m'invitoit à déjeuner ; il m'offroit
de l'eau , quelques cerises & du pain
bis ; je le voyois s'empressez à servir

Tome II.

A 3

servir sa servante. Eh! s'il ne m'eût témoigné le plus vif intérêt, qu'aurois-je pu lui dire? Il ne falloit rien moins que les marques multipliées de sa bonté & de sa surveillance pour m'enhardir aux éclaircissemens que j'étois réduite à lui donner.

Monfieur, lui dis-je, si vous ne renfermez dans votre sein les demi-confidences que je dois vous faire... — Pourquoi des demi-confidences? interrompit-il. — Parce que mes destins font affreux, lui repliquai-je. Ah! combien je me trouverois moins à plaindre dans mes malheurs, s'ils étoient tels que je pusse sans frémir vous les avouer tous! mais du moins ce n'est pas sur moi que retombe la honte des secrets qu'il faut que je vous dérobe. Non, ce n'est pas sur moi; je vous le jure! Et ne refusez point de me croire, car je n'ignore pas que si

ou le divorce nécessaire. 7

la dissimulation est quelquefois permise, jamais le parjure ne peut être excusable. Vous allez savoir de mes infortunes tout ce qu'il m'est possible de vous en apprendre; daignez néanmoins vous rappeler toujours que ma confiance, ainsi limitée, exige encore votre inviolable discrétion. Un mot peut me perdre, un mot peut découvrir ma trace à mes ennemis; & je les connois capables de venir jusques ici m'arracher à la vie obscure, mais paisible, que vous me faites espérer.

Mon sieur, l'injuste haine dont mes parens m'ont poursuivie a fait tous mes malheurs. — C'est l'aveugle amitié des miens qui m'a pensé perdre, s'écria-t-il. — Ils ont voulu me faire religieuse. — Ils sont parvenus à me faire prêtre. — Je me suis échappée, dispensez-moi de vous dire comment,

8 *Emilie de Varmont,*

du cloître où leur avide cruauté comptoit m'ensevelir. — Je n'ai pu me sauver du séminaire où leur ambitieuse tendresse me tenoit renfermé. — Un homme, au pouvoir duquel un crime m'avoit remise, abusa lâchement de mon infortune pour essayer de me séduire.

Ce dernier aveu parut toucher fortement l'honnête jeune homme à qui je le faisois. Mes malheurs devenus plus grands l'intéresserent davantage ; tout ce qu'il avoit conservé de gaieté s'évanouit aussi-tôt. Il soupira, Dorothée ; il se recueillit, il me dit d'un ton grave :

Qu'à la première vue de vos charmes, un homme ébloui, transporté, ne puisse repousser le desir ; & que le desir amene d'abord l'espérance, je le conçois ; mais qu'après vous avoir entendue, après avoir ressenti de plus

ou le divorce nécessaire. 9

près cet attrait de l'honnêteté , ce charme de la vertu que respirent également vos discours pleins de modestie , votre maintien plein de décence , & chacun des traits de votre figure angélique ; qu'après avoir admiré les graces touchantes de votre candeur ingénue , il ne se pénètre point du respect que vos innocens appas sollicitent , qu'il nourrisse encore un fol espoir avec des desseins coupables ; voilà ce que je ne comprends pas. Continuez cependant. — Il essaya de me séduire. Un nouveau crime me tira de ses mains pour me remettre dans les vôtres qui doivent être innocentes & pures. — Qui l'ont toujours été , s'écria t-il , qui le seront toujours ! Maintenant il ne me reste plus rien des nombreux avantages dont la fortune m'avoit un instant comblée ; je n'ai pas même de

famille, j'ai perdu jusqu'à mon nom. — Ici vous en retrouverez plus d'un, reprit-il avec sa gaieté première, je fais le calendrier par cœur. Voyons, cherchons le plus digne de vous, le plus doux, le plus beau de tous. Julie, par exemple ! Julie ? Non, ce seroit violer toutes les convenances ; Julie est trop noble pour la niece d'un petit congruiste. Le grand vicaire s'en plaindroit. Nous ne pouvons nous sauver que par le diminutif : appelez-vous donc Juliette ; & consolez-vous, car vous ne vous en porterez pas moins bien. Aujourd'hui, poursuivit-il, vous ne partagerez pas les petites peines du ménage. Le jour de votre arrivée est un jour de fête ; je vous invite à le consacrer au repos. Si pourtant vous l'aimez mieux, amusez-vous à visiter tous les recoins de votre nouvelle de-

meure. Moi je vous quitte à regret : je vais finir au jardin quelque chose qui presse.

Dorothee, quoique les manieres & l'état de ce jeune homme doivent m'inspirer une égale confiance, je t'avoue qu'il peut me rester quelque sujet d'inquiétude. Mes oreilles m'ont singulierement trompée, si mon oncle ne s'est pas permis de répéter plusieurs fois dans la soirée, d'une voix très-foible, il est vrai, cette phrase au moins singuliere : *on devroit marier les prêtres.* A la fin du souper sur tout, il l'a prononcée moins indistinctement ; & tout d'un coup il a quitté la table, pour courir dans la piece voisine d'où je l'ai vu rapporter une basse dont il a joué, mais d'un air rêveur & distrait.

Cependant l'heure avançoit, & mon oncle ne finissoit plus. Je crus devoir

lui souhaiter le bon soir. Trop préoccupé pour me répondre , il se leva machinalement ; & sans me dire un mot , toujours jouant de sa basse , il me conduisit jusqu'à la porte de la petite chambre qui m'étoit destinée.

C'est ici , ma chere Dorothée , que je te dois l'aveu d'une grande foiblesse. En me voyant au milieu de quatre murailles à peine blanchies , dans une espece de grenier dont un lit de fangle sans rideaux , trois chaises presque dépaillées , une table vermoulue , un morceau de miroir & les débris d'un prie-dieu composoient tout l'ameublement , je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes. Enfant que j'étois ! la paix de l'ame n'est-elle pas le premier des biens ; & celui-là dépend-il de la vaine décoration des lieux qu'on habite ? La plus misérable chaumiere , quand les vices des riches ne vous y
peuvent

peuvent atteindre , n'est-elle pas cent fois préférable à leurs fastueux palais où fermentent toutes les passions lâches & cruelles ? Moi-même j'en ai fait l'épreuve d'abord douloureuse , maintenant favorable. Depuis plusieurs semaines , travaillée de mille inquiétudes sous des lambris dorés , je n'y fermois l'œil qu'en tremblant ; & cette nuit , dans un galetas , j'ai dormi d'un sommeil paisible ; & ce matin , dès l'aurore , l'esprit libre , la mémoire fraîche , l'imagination reposée , je te donne , sans craindre l'espionnage des malveillans , le long détail des événemens de la veille , bien persuadée qu'il n'y a rien dans ma situation nouvelle qui ne doive exciter le tendre intérêt de ma sœur ou son inquiète curiosité.

Mais dis-moi donc , chere Dorothée : que penses-tu de cette fréquente

exclamation de mon oncle , dont je suis encore tellement étonnée qu'il ne seroit peut-être pas impossible de me periuader que j'ai mal entendu ! Quoi ! ma sœur , un prêtre auroit-il des passions comme les autres hommes ! mon honneur ne seroit il pas , autant que ma vie , en sûreté dans un presbytere ? M'aveuglerois je d'un espoir trop facile ? Aurois je tort de croire tous mes malheurs finis ? Ah ! Bovile , toi dont les regards doivent encore s'abaisser avec quelque plaisir vers cette Emilie qui garde à tes vertus les plus doux souvenirs , généreux Bovile , du haut des cieux d'où tu peux veiller sur elle , protege encore ton épouse , daigne la plaindre & l'éclairer. A travers quels orages ses cruels ennemis l'ont poussée dans ce port , où peut-être elle commence à jouir avec trop de sécurité d'un calme qui fera trompeur !

DE LA MÊME A LA MÊME.

Cinq heures du soir.

JE SUIS pleinement rassurée, ma sœur. Ce matin, dès qu'il m'a vue paroître, mon oncle ayant accouru vers moi, m'a dit : comme il se pourroit que plus d'un indiscret vous fatiguât bientôt de ses questions embarrassantes, apprenez à connoître la famille dans laquelle vous êtes entrée, ma niece. M. Jérôme Sévin, le pere de votre oncle, est tout bonnement le médecin des animaux de son village. Ses ayeux demeuroient, depuis cent ans, en possession de donner des maréchaux à *Nanterre*. Et moi aussi, probablement, le ciel m'avoit fait naître pour chauffer à mon tour & médicamenter les rosses du canton. Pourquoi faut-il que

la fureur de s'aggrandir ait fermenté dans la cervelle de mes auteurs ! Il est vrai qu'au moyen de cet habit noir ils ont espéré , faisant ma fortune , faire leur salut. Ah ! puissent - ils , pour que tous leurs vœux ne soient pas trompés , revivre un jour dans l'autre monde aussi heureux que je resterai pauvre dans celui - ci ! Dans celui-ci , ma niece , quiconque ne fait flagorner personne ne parvient à rien ; & tel eût passablement pratiqué le métier de soigner les maladies des chevaux , qui n'enttend rien à l'art de flatter les passions des hommes. Je fus pourtant le vicaire chéri d'un curé normand , gros décimateur ; mais pour que son amitié me devint profitable , il eût fallu me résoudre à cour-tiser assiduellement la servante du grand vicaire , les grands laquais de mon évêque , & son secrétaire non moins

protecteur , & sa petite chienne favorite , & son valet-de-chambre de quartier , & sa maitresse de semaine. Jamais je ne pus me plier à tant de courbettes. Aussi mon protecteur , avec tout son crédit , ne parvint-il qu'à me faire jeter dans ce presbytere ruiné , vrai cul-de-sac apostolique où je suis obligé de manger annuellement à mes risques & périls , jusqu'à ce que mort s'ensuive , une somme énorme de cinq cents livres. A la nouvelle de mon élévation néanmoins , peu s'en est fallu que l'excessive joie de mes pauvres parens ne leur tournât la tête. Forte de mon intervention toute sainte , ma mere se croit désormais sûre du paradis. Elle en voit déjà les portes toutes grandes ouvertes pour elle , & se persuade que pour entrer il lui suffira de décliner mon nom ; mon

pere , un peu plus touché des biens terrestres de cette vie , ne se sent pas d'aïse en songeant que les plus hupés du village mettent chapeau bas devant son enfant : tous deux enfin ne parlent plus qu'avec orgueil , admiration & respect de leur fils monsieur le curé ! Les bonnes gens ! qu'ils feroient étonnés , si je prenois la peine de leur démontrer que Sévin auroit vécu plus content dans l'exercice obscur & laborieux de la profession de ses peres ! Sans doute il n'y a rien de très fatigant à chanter en faux bourdon quelques phrases étrangères , dans un langage qu'on peut tout à son aïse estropier puisqu'il n'est compris de personne ; ni rien de très-difficile à pérorer dans cette commode tribune où le droit nous est acquis d'avoir toujours raison. Et par-dessus tout je conçois

que ceux de mes confreres nés comme moi d'un simple payfan sentent leur vanité merveilleusement réjouie des respects auxquels leurs pareils descendent, & ne soient pas moins sensibles à l'honneur plus utile qui leur est dévolu de pouvoir périodiquement piquer la table de la dame du lieu. Mais ces jouissances, qu'on peut appeller factices, ces menus divertissemens de mon état, ne sont-ils pas trop cruellement achetés par le sacrifice des vrais plaisirs auxquels la nature nous convie chaque jour & dont il faut perpétuellement repouffer le desir & l'occasion ? où donc peut-il être le pasteur assez insensible qui, sans une secrette inquiétude, publie les bans au prône ; & sans émotion reçoit l'aveu des écarts d'une jolie fille ; & toujours prêt à faire par la force d'un mot sacramental de

deux amans deux époux , accorde ainsi , sans une jalousie poignante , à tout venant la plus douce des permissions que le pauvre garçon n'a pas pour lui-même ?

Je permets que ce discours vous surprenne d'abord , poursuivit-il avec chaleur , mais je serois défolé qu'il vous causât de plus longues allarmes. A la premiere vue de vos charmes , j'ai pu m'étonner & chanceler , mais si je me connois bien , ma foiblesse n'eût duré qu'un instant. Quand je ne croirois pas à votre innocence , Mademoiselle , quand je me ferois une idée moins grande des devoirs que l'hospitalité m'impose envers vous , j'aurois encore , du moins j'ose m'en flatter , j'aurois le courage de me rappeler mes sermens. La religion des sermens doit être inviolable : les miens , quoi qu'il

puisse m'en coûter d'épreuves & de combats , seront respectés jusqu'au jour que je ne puis me défendre d'espérer , jusqu'à l'heureux jour où la plus humaine des loix m'en relevera. En attendant , pardonnez la plainte à celui qui pâtit. Souffrez que je vous offre , à vous aussi ma nièce , l'éternelle confiance dont je vais malgré moi régaler le premier venu. Préparez-vous à m'entendre patiemment vous rabâcher cent fois par jour ma phrase favorite : *on devrait marier les prêtres.*

A ces redites près , ne craignez pas de me trouver excessivement ennuyeux. Par un effet de mon humeur naturellement accommodante , je compose avec mes maux , que j'envisage , autant qu'il m'est possible , sous l'aspect le moins défavorable. Si jusqu'à présent je n'ai pu réussir

à m'engouer de mon fort , j'ai pris du moins , sans beaucoup d'efforts , l'habitude de le supporter gaiement. Peut-être , pour qu'il me parût bientôt digne de quelque envie , faudroit-il seulement que ma fortune un peu moins bornée me permit de soulager quelquefois , sans le secours de mes bons amis , la profonde misère de mes plus malheureux paroissiens.

Les dernières réflexions de mon oncle adoptif me charmerent , Dorothee ; mais ce qui m'enchantait sur-tout , ce fut de le voir me donner bientôt une preuve certaine que le desir de la bienfaisance n'animoit pas seulement ses discours. Nous avions passé quelques heures dans son jardin , moi toute occupée du palissage & lui maniant tour-à-tour la bêche & le rateau. Le bon air , l'exercice , la chaleur du jour avoient

également déterminé sa soif ardente & son vif appétit. Nous venions de nous mettre à table. On eût dit que seul il alloit dévorer le plat de légumes préparées pour nous deux, que seul il alloit vider sa bouteille déjà débouchée. Tout-à-coup au lieu d'emplir son verre, il me demande si j'ai du goût pour le vin? Presque fâché de ma réponse, il proteste que j'ai tort de n'en jamais boire & qu'il a raison de l'aimer. Pourtant je tremble, s'écrie-t-il, d'être aujourd'hui réduit à n'avaler que de l'eau pure. A la plus légère indisposition des gens de la ville on leur ordonne la diete & l'on fait bien; mais c'est du bouillon & du vin qu'il faut à mes paysans, qui ne sont jamais malades que de fatigue & d'inanition; & comme il y a, poursuit-il en montrant le flacon chéri, comme il y a dans le

village un pauvre valétudinaire à qui ceci devlent véritablement nécessaire, n'est-il pas clair que je dois m'en passer, moi pour qui ce seroit du superflu, puisque, Dieu merci, je ne me porte que trop bien. Allez donc, Juliette, priez qu'on vous indique la chaumiere de Lucas le tisserand ; allez, qu'il reçoive de vos mains ce présent salutaire. A votre air, à votre langage, à la magnificence de vos dons, sa misérable famille va vous croire tout-au-moins un ange descendu du ciel. Rejetez les honneurs de l'apothéose, ma fille, convenez modestement que vous n'êtes qu'une mortelle & , qui pis est, la niece du pauvre curé qui vous envoie.

Si tu favois, ma sœur, avec quels transports ces bonnes gens m'ont accueillie, de combien de remerciemens ils m'ont comblée, quel éloge ils ont
fait

fait de leur excellent pasteur ! En vérité je crois qu'après la singulière générosité du bienfaiteur , il n'y avoit rien de plus comiquement touchant que l'extrême reconnoissance des obligés. Quand je suis rentrée dans le presbytere , j'avois le sourire sur les levres & les larmes aux yeux.

Bien ! fort bien ! m'a-t-il dit , vous êtes attendrie, vous avez l'ame bonne ; & puis en me ferrant affectueusement la main : Juliette , a-t-il ajouté , j'aurois bien fait la commission moi-même , j'ai mieux aimé vous en donner le plaisir.

Dorothée , je suis encore émue de cette scène touchante. Je commence à croire que des jours paisibles , & même de douces jouissances m'attendent ici.

LA MÊME A LA MÊME.

Saint-Cyr , le 7 Juillet 1782.

TOUTES les inclinations de mon oncle annoncent son ame sensible. Ce soir j'ai vu dans une espee de salon divers instrumens de musique. Je n'étois assurément pas dans une situation d'esprit assez libre pour essayer mes foibles talens ; aussi j'ai pris tout d'un coup le parti de ne les point avouer. Ma foi ! pour peu que vous en ayez d'envie , m'a dit mon oncle , je vous apprendrai de la musique tout ce que j'en fais. Ne dédaignez pas cette ressource , elle est grande dans l'infortune. Je soutiens qu'il n'y a pas de douleur que ne puisse charmer un beau morceau de Gluck , de Gluck ou de Piccini. Oh !

pas de dispute ! je suis l'ami de tout le monde. Et tenez : quand je sens l'ennui de ma solitude prêt à m'accabler , vous voyez cette basse ? Eh ! bien , je vous l'empoigne & la racle de toutes mes forces. Mes plus violentes vapeurs n'y résistent pas une matinée. C'est bien autre chose quand nous concertons ! je me crois dans les cieux ! oui , ma niece , tel que vous me voyez , nous concertons ! nous concertons , ma niece ! écoutez : il est clair que cet instrument ne m'appartient pas , il vaut trois années de ma cure ! C'est le piano d'une dame qui me l'a confié , sur les instances de son frere. Son frere est de mes amis le plus intime , & je m'en vante , car l'aimable garçon n'a pas son pareil. Sa sœur , quand il me l'amene , se met au piano ; lui s'empare du violon ; leur maître tire de

son étui la divine clarinette ; & le trio m'enchanté. Cependant j'ai de si bonnes raisons pour préférer le quatuor ! Il faut bien qu'ils me mettent de la partie. Il est très-vrai que de tems en tems je la trouble , en courant après la mesure , que voulez-vous ; ce sont les petits inconvéniens du métier. Où se trouve la rose qui n'a pas d'épines ? Dans notre orchestre , celui qui m'inquiète le plus , c'est le maître : je tremble toujours qu'en me rappelant il ne se démette le pied. Chien d'homme , le maudit pied qu'il a ! par bonheur , les disciples moins impatiens s'accoutument à vos fréquentes incartades , ô ! ma basse ! & dans le fait ma chère compagne , telle que la voilà , me donne de si ravissantes extases , que ce seroit cruauté de me l'interdire. Vous verrez , Juliette , vous verrez qu'il

ou le divorce nécessaire. 29

n'y a rien de si charmant dans le monde. Rien de si charmant ? Je me trompe. Ah , que j'ai souvent désiré qu'il me fût permis d'épouser une autre musicienne , ma niece ! ma niece ! On devrait marier les prêtres. A ces mots il est devenu rêveur & triste ; puis ayant saisi son instrument consolateur : voyons , s'est-il écrié , divertissons-nous. Comme avant hier il a joué pendant plus d'une heure ; & comme avant-hier, je me suis en allée , sans qu'il ait paru s'en appercevoir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Le 9 Juillet 1782 ; 9 heures du soir.)

DANS quel étonnement je suis encore , Dorothée ! Quel est ce jeune homme qui venant offrir à mes yeux

C 3

la vivante image d'un individu de son sexe que je dois craindre & que j'ai peut-être le droit de hair, ne m'a pourtant inspiré qu'une surprise sans effroi ? Qui peut maintenant causer le trouble de mon cœur, cette émotion si vive que je ne ressente jamais, cette agitation secrète qui n'a rien de pénible ? Et pour tout dire enfin, d'où vient que j'éprouve je ne fais quel mouvement de satisfaction intérieure dont je cherche en vain le motif ? Ah, n'est-ce pas un effet de la condition où je suis réduite, de cette condition si misérable qui fait qu'à présent je dois m'estimer trop heureuse, quand il n'y a rien que de bizarre dans ce qui m'arrive ?

Ce soir je m'occupois d'un détail de ménage qu'il est inutile..... Eh ! pourquoi ? pourquoi cette réticence ? Aurois-je si-tôt oublié ce que mon

oncle me disoit , il n'y a pas une heure , pour consoler ma foiblesse : l'espèce d'abjection dont on veut frapper toute profession servile pourroit-elle s'étendre sur une infortunée qui , n'ayant pas mérité son abaissement , fait néanmoins s'y résigner ? ou plutôt est-il vrai qu'il y ait des professions honteuses en elles-mêmes ? N'est-ce pas un absurde préjugé qui flétrit celles que nos mœurs & nos loix ensemble autorisent ; celles à qui l'on ne peut reprocher que leur obscure utilité , que leurs travaux pénibles trop peu salariés ? Y a-t-il un état , si méprisé qu'il soit du vulgaire , si bas qu'il paroisse aux dédaigneux regards de ces hommes ridiculement orgueilleux qui pensent que la nature , après les avoir tout exprès formés pour être maîtres , leur fait naître à dessein des serviteurs ; y a-t-il un état

qu'on ne puisse honorer par les vertus qui lui sont propres, unies aux sentimens dignes d'une condition meilleure ?

Non, Dorothee, non sans doute il n'y en a pas. Mon oncle avoit raison. Je le sens au témoignage de ma conscience si tranquille. Je le sens à cette fierté noble qui accompagne la force dont on a besoin pour supporter courageusement le malheur ! Pardonne cependant au mouvement de fausse honte qui m'avoit faisie ; pardonne, car je ne rougis plus que d'avoir eu l'idée de te dérober un aveu de si peu d'importance ; ma sœur, ce détail de ménage dont je m'occupois, c'étoit le repassage du moins mauvais des deux surplis de mon pauvre curé.

Tout-à-coup je crois entendre aux environs du presbytere un bruit qui ne signifie rien pour moi, mais qui fait

tressaillir mon oncle. Mon jeune ami de retour ! s'écrie-t-il. Soudain il vole & presque aussi-tôt ramene un jeune homme.... Dorothée , pénètre-toi de ma stupéfaction profonde : Murville est devant moi !

Mais non , non ; ce n'est point Murville. Quoique la ressemblance doive paroître d'abord parfaite à d'autres yeux , la différence est encore pour les miens très-frappante. Je n'ai pu , même au premier coup-d'œil , m'y tromper. Je vois bien la taille & la figure de mon persécuteur ; mais je ne vois ni son maintien ni sa physionomie.

Son maintien , où respire tant d'assurance , peut paroître plus imposant : celui-ci pourtant n'est point dépourvu de noblesse , & j'y remarque des grâces naturelles que l'autre n'a pas. La jolie figure de Murville est , je

l'avoue, pleine de cette vivacité qui annonce ordinairement beaucoup d'esprit : néanmoins il y manque ce mélange de douceur qui tempere le feu de celle-ci , cette impression de bonté qui lui donne son plus grand charme. Murville , si c'étoit lui , n'eût pas manqué de m'aborder aussi-tôt avec cet empressement de galanterie qui n'est pas très respectueux : tout au contraire , l'inconnu s'est arrêté dès qu'il a pu m'appercevoir ; il est là , sur le seuil de la porte ! il y reste tout surpris , très - décontenancé , presque tremblant ! Il y reste , comme s'il y avoit pour lui quelque péril à le franchir ! Je le vois même, tandis qu'il me jette à la dérobée quelques regards timides , je le vois rougir plusieurs fois , & peut-être que de sa vie Murville n'a su rougir ! & peut être qu'il se croiroit déshonoré si quelquefois

par hafard il avoit eu l'air interdit devant une femme !

Non , ce n'est point mon perfécuteur ; ce jeune homme , quoiqu'il m'en présente l'imagè , ne fauroit m'effrayer : je ne pense pas qu'il soit possible d'offrir jamais , avec des traits si semblables , un air si peu ressemblant.

Cependant , il reste toujours immobile , & je continue , moi , de lui donner involontairement toute mon attention qu'enfin mon ma heureux oncle rappelle sur un autre objet , par ces cris de douleur : ma niece , eh ! mon surplis ! mon bon surplis , ma niece ! mon bon surplis qui brûle !

En effet , ma main levée quand le jeune homme avoit paru , ma main étoit ensuite , par un mouvement machinal , successivement descendue , & le fer chaud qu'elle tenoit s'étant posé

36. *Emilie de Varmont,*

tout au milieu de mon ouvrage , venoit d'y faire un grand trou.

M. Sévin , fort ému , gronde Juliette. C'est alors que l'inconnu s'approche pour balbutier en ma faveur quelques mots d'excuse , dont le succès ne fauroit être douteux , puisque mon oncle est incapable de garder longtemps rancune à qui que ce soit. Cette fois sa belle humeur ne revient que trop tôt ; il l'exerce aux dépens de sa niece & de son ami. M. Sévin complimente le jeune homme sur son empressement à justifier l'étourderie d'une jolie fille ; puis s'adressant à Juliette , il lui demande en riant d'où peuvent provenir les longues distractions que la vue d'un joli garçon lui cause. Je ne fais pourquoi le bon curé , dont en mille occasions la gaieté ne m'a pas déplû , maintenant me fatigue. Combien j'aimerois mieux qu'il fût encore fâché !

thé! Que ne donnerois-je pas pour qu'il voulût recommencer à me querreller! Pressée de me dérober à ses plaisanteries, je saisis le premier prétexte qui se présente & cours m'enfermer dans ma chambre, où, pour essayer quelque diversion à mes rêveries, je me hâte de t'écrire tout ce qui vient de se passer.

J'avois pourtant quelque impatience d'apprendre le nom de ce jeune homme, de savoir quelle est sa famille, de connoître.... Mais le voilà qui part; voilà mon oncle qui m'appelle; adieu, Dorothee.

DOLERVAL A MURVILLE

Tours, le 9 juillet 1782, onze heures du
soir.

O MON FRERE ! partagez ma joie, je viens de la voir ! elle est bien, très-bien ! ... Mieux peut-être qu'elle ne ne vous a jamais paru dans ses plus beaux jours ! Sans doute mon arrivée, qu'elle ne croyoit pas si prochaine, n'a pas peu contribué... Vous ai-je écrit que j'allois faire un voyage ? Voyage cent fois heureux ! plus heureux encore que je n'avois osé l'espérer ! ... Car il ne m'a pas long-temps séparé d'elle ; & mon retour si prompt l'a mise dans une joie ! ... Elle est bien naturelle sa joie ! Si vous saviez comme elle a vu la mort de près ! Mais tous ses dangers sont finis. O bonheur !

elle est sauvée ! Je vous la garantis sauvée ! Bovile... Bovile ne l'entraînera pas dans la nuit du tombeau.

Ce n'est pas qu'elle ait cessé de l'aimer. Ah ! si le cœur d'Eléonore étoit capable de changer, il n'y auroit donc pas au monde une femme constante ? Cela seroit trop cruel à penser ! Non , ma sœur n'a pas cessé de chérir son amant ; mais... comme vous l'écriviez , mon frere , il n'y a pas d'éternelles douleurs : tôt ou tard il arrive un jour propice aux malheureux , un jour qui sèche leurs larmes... A propos de la douleur d'Eléonore , vous concevez qu'il lui reste un violent desir de recevoir du moins l'histoire détaillée des derniers momens de Bovile. Je dis *ses derniers momens* , & peut être j'ai tort. Jusqu'à de plus amples éclaircissemens , il faut dire *ses derniers exploits*. Car enfin le sort de

Bovile n'est pas bien connu. On a de fortes raisons de présumer sa mort; cependant elle n'est pas avérée. Il paroît trop certain que les ennemis de ce brave homme l'ont indignement sacrifié : l'est-il également qu'ils aient recueilli le prix de leurs crimes ? Quelqu'un peut-il physiquement assurer que Bovile ne vit plus ? Souffrez patiemment ces doutes, mon frere. Eh ! que ne puis-je moi-même les trouver moins déraisonnables ! je ne fais que les répéter. Ils appartiennent à ma sœur ; sa tendresse s'y complait : le moyen que sa raison les repousse ! Où sont les infortunés qui ne s'empressent pas à caresser l'ombre de l'espérance ? Si pourtant il y faut renoncer, s'il devient certain que Bovile ne vit plus, croyez-vous qu'alors ses ennemis oseront, pour comble de forfaits, solliciter la confiscation de

ses biens , qu'ils ne pourroient obtenir qu'en faisant flétrir sa mémoire ?

Veillez répondre à toutes mes questions , Murville. Dans la ville où vous êtes , les informations sont faciles à recueillir. Ne négligez aucune des démarches nécessaires : hâtez-vous de me faire passer les derniers renseignements que nous desirons.

Bon soir , mon frere , je vous quitte un peu brusquement , pardon : je me sens une inquiétude ! ... Ce n'est pas ma sœur , son état ne peut plus m'alarmer.. C'est que j'ai fait ce soir une rencontre si singuliere ! ... la surprise... Je suis dans un trouble ! bon soir , mon frere.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE

10 juillet 1782 , 5 heures du matin.

L'ÉTRANGE destinée que la mienne !
Si des événemens sinistres ne me
tourmentent , de bisarres incidens
m'inquietent. Je suis , au péril de ma
vie , tirée de la prison où me retient le
plus indélicat des amans ; & c'est
pour m'aller jeter dans un asyle peu
sûr où je reste , pour ainsi dire , sous
l'œil & sous la main de mon persé-
cuteur. Ce jeune homme que je voyois
sans crainte , j'aurois dû trembler de-
vant lui ! non que je doive penser qu'il
ait la moindre intention de me nuire ;
mais il peut me perdre sans le vouloir ;
il le peut , Dorothée , puisqu'il est le
frere de Murville.

Ainsi la longue émotion que je res-

Sentois hier étoit un avertissement de la situation critique où j'allois me trouver. Ainsi le trouble qui m'agite encore est une suite nécessaire de ma position nouvelle.

En effet, s'il m'est permis d'espérer que plusieurs circonstances ne se réuniront pas pour découvrir l'infortunée Varmont, n'ai-je pas lieu de craindre au moins que le plus petit indice ne trahisse mademoiselle de Terville? Ne peut-il pas arriver, par exemple, qu'en écrivant à son frère, ce jeune homme ne dise quelques mots.... Eh comment? comment cela? A propos de quoi M. Dolerval s'occuperait-il de moi dans sa correspondance avec Murville? Par quel hasard l'entretiendrait-il de Juliette, d'une fille obscure? Je n'y songeois pas! ... Ce que c'est que la peur, Dorothee! comme elle se nourrit d'elle-même, quand on a

l'imagination frappée ! ... Ah ! cependant , il n'y a pas une déraison si grande à supposer qu'il fasse un jour... par occasion , quelque mention de moi dans une de ses lettres , lorsque de mon côté je lui consacre bien celle-ci toute entière. Belle comparaison ! mais la différence est extrême ! Le soin de ma sûreté doit souvent appeler mon attention sur ce jeune homme ; & quel intérêt peut jamais m'attirer la sienne ? Allons , mon amour-propre m'égare : il me montre un danger qui n'existe pas.

Oui , mais tous ne sont pas également imaginaires, j'ai d'autres sujets de crainte trop bien fondés. Qui peut empêcher qu'au moment le moins prévu Murville ne vienne passer quelques jours avec son frere & sa sœur dans cette ville si voisine du hameau qui me cache ? Et comment prévenir

alors une rencontre dont je serois continuellement menacée ? Comment ? je n'ai qu'un moyen , c'est de me hâter... Mais on m'appelle , adieu ma chere Dorothee.

LA MÊME A LA MÊME.

Sept heures du soir.

J'AI pris le seul parti qui fût convenable , ma sœur ; celui de rappeler à mon bienfaiteur l'engagement qu'il a daigné contracter avec moi , de ne dire à personne ce que j'ai pu lui confier de mes malheurs. Le bon curé m'a renouvelé ses promesses ; il m'a protesté que chacun resteroit persuadé que j'étois sa niece, & que son ami lui-même le croiroit. Au reste , j'entrevois dans l'avenir un expédient tout contraire. Il m'est impossible de penser que ce

jeune homme ait les principes & les mœurs de son frere. Tout en lui semble se réunir pour annoncer la plus belle ame. Il a l'extérieur honnête & décent, une physionomie pleine de douceur, l'air de la candeur & de la bonté... Mais je te l'ai dit, je crois. Qu'importe ! tu me pardonnes bien quelques répétitions ? ... Ma sœur, il a le cœur excellent ! excellent, si j'en crois mon oncle. Il est l'intime ami de mon oncle ! Cette liaison ne fait-elle pas encore son éloge ? Eh bien ! moi aussi, je veux obtenir son estime, fixer son attention, exciter même sa curiosité. Je veux qu'avant de connoître mon sort il s'y intéresse. Je veux enfin, si quelque jour les circonstances l'exigent, pouvoir avec pleine sécurité lui révéler une partie de mes malheurs & de mes craintes, & me faire ainsi contre Murville un

protecteur de plus qui m'avertisse de son approche , qui l'écarte de ma retraite , dont les soins veillent continuellement à ma sûreté. N'est-il pas vrai, Dorothee , que je ne saurois , dans ma position si critique , me préparer trop de ressources , me ménager d'avance trop de moyens ? ... Je crois entendre du bruit à la porte , j'y cours.

Je me suis trompée , personne ne frappoit. Il est pourtant bien près de sept heures ; & mon oncle m'a dit que ce jeune homme venoit tous les jours à six heures au plus tard. Pourquoi donc n'est-il pas ici ? La présence d'un tiers lui rendroit-elle la société de son ami moins agréable ! Bon ! comment ma présence leur sembleroit-elle incommode ? Je ne saurois les gêner dans leur conversation , je ne m'en mêle point. Hier , par exemple , je

n'ai pas dit un mot. Vraiment ! voilà ce qui aura pu lui déplaire ! Il m'aura crue souverainement dédaigneuse ! D'ailleurs il étoit à peine assis quand je me suis retirée. Je me suis retirée presque aussi-tôt ! avec une espece d'empressement ! Il ne pouvoit deviner la cause de ma fuite ; il se sera persuadé que j'avois voulu lui faire une impolitesse ? il a grand tort , grand tort certainement !... Mais cette idée doit l'affliger , l'humilier. Il faut l'en guérir. Il faut aujourd'hui lui faire un accueil moins froid ... & ne pas le quitter sur-tout. Sans doute ; je lui ferai compagnie ! je resterai , je resterai jusqu'à ce qu'il parte.

Comment ! l'horloge de la paroisse se fait entendre , & je compte jusqu'à six , rien de plus ! Voyons le cadran.... l'aiguille marque six heures. C'est donc quand cinq heures ont sonné,

sonné , que mes oreilles... Je ne fais pourquoi dans le courant de la journée j'ai tout fait & tout entendu de travers ! cela me donne contre moi-même des mouvemens d'impatience ! pourtant je suis fort aise qu'il soit moins tard que je ne le croyois ; je commençois à craindre qu'il ne vînt pas. Ma sœur , il faut que je te l'avoue : j'ai quelque desir de le revoir. Jamais desir ne fut plus naturel. Car enfin , je ne le connois pas M. Dolerval. Je me sens , il est vrai , quelque disposition à me prévenir favorablement pour lui, mais.. On frappe !.. Ah ! cette fois j'ai très-bien entendu ! j'y vole. Adieu , Dorothee.

LA MÊME A LA MÊME.

11 Juillet 1782, 5 heures du matin.

QUE je suis à plaindre, ma sœur !
Qu'il est cruel de savoir prendre une
bonne résolution, quand on ne fait
pas la garder ! Je me battrois, tant
je suis mécontente de moi !

J'avois raison de te l'écrire, ma
sœur : il étoit fâché, ce jeune hom-
me ; il étoit fâché, maintenant j'en
suis sûre. Son abord a été respec-
tueux, très-respectueux ; mais j'y ai
trouvé quelque chose de trop poli
qui m'a semblé froid. Je ne pour-
rois néanmoins, sans injustice,
omettre une observation que j'ai
faite à son avantage : c'est qu'à tra-
vers je ne fais quel air de gêne &
de fâcherie on démêloit très-facile-

ment une secrète inquiétude de déplaire ; & ce mélange d'une fierté noble dans le caractère & d'une grande bonté dans le cœur m'a pénétrée pour lui d'estime & de reconnaissance. Aussi me suis-je empressée de lui faire un accueil distingué. Bientôt j'ai vu qu'il me tenoit compte de la manière dont je savois réparer mes torts. Sa figure avoit pris un air de contentement , une expression de bienveillance dont le charme étoit inexprimable. Et moi aussi j'éprouvois une satisfaction intérieure difficile à rendre , mais douce à sentir : jusquelà tout alloit bien.

Malheureusement mon oncle s'est avisé de demander à son ami si l'objet de son dernier voyage devoit être long-temps un mystère ? Ce voyage intéressoit singulièrement ma sœur , a répondu cet honnête jeune homme ,

voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire. Vous me presseriez vainement de vous confier les motifs qui me l'ont fait entreprendre. C'est le secret de madame d'Etioles ; les miens seront toujours à vous ; ceux de ma sœur ne m'appartiennent pas. Tu seras apparemment contente de cette réponse , Dorothee ; je t'avoue qu'elle m'a charmée , & je dois rendre justice à mon oncle : il en a paru satisfait. Cependant monsieur Dolerval continuoit à nous entretenir de sa sœur , c'est-à-dire qu'il ne tarissoit pas sur son éloge. On dit que les amans sont enthousiastes ; je ne connois point leur langage ; mais qu'il doit être séduisant , s'ils savent , pour vanter leurs maîtresses , emprunter celui que le plus tendre des freres employoit à louer sa sœur ! Je l'écoutois , plongée dans un ravissement indicible.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'un fatal retour sur moi-même ait si cruellement dissipé mon ivresse ! Qu'elle doit s'applaudir , me suis-je dit tout bas , cette madame d'Etioles à qui le ciel a donné ce jeune homme pour frère ! Et moi , malheureuse , quel crime avois-je donc commis pour qu'il me fit naître la sœur du farouche Varmont ! Que veux-tu , Dorothée , ce rapprochement douloureux , ce terrible contraste a déchiré mon cœur. J'ai multiplié d'inutiles efforts pour calmer mon agitation mortelle. Oppressée du fardeau de mes peines , je me suis sentie prête à pleurer , prête à gémir. Il a fallu quitter la place ; il a fallu courir à ma chambre , pour y verser des torrens de larmes.

Après de très-longues souffrances , j'ai songé que mon absence alloit me

donner encore , aux yeux de ce jeune homme , l'apparence d'un tort. Alors mes pleurs se font arrêtés. Je me suis hâtée de reparoître. M. Dolerval a mis de l'empressement , de l'intérêt même à s'informer si je me sentois incommodée. Mais c'étoit d'un ton ! d'un ton que j'ai bien mérité ! M. Dolerval n'avoit plus le même air ; il se faisoit violence pour cacher son affliction ; à peine a-t-il attendu quelques minutes pour prendre congé de nous.

Et je ne fais quelle fureur de sommeil est venue saisir mon oncle ! Mon oncle m'a soutenu qu'il étoit tems de s'aller coucher ! Il est bien vrai qu'onze heures venoient de sonner ; mais quelque chose avoit dérangé cette horloge. Le moyen de se persuader que cinq grandes heures se fussent écoulées depuis que ce jeune

homme étoit avec nous ! Certainement l'horloge avançoit ! J'en étois sûre dès hier ; & ce qui me l'a confirmé , c'est que la nuit a été d'une longueur extraordinaire. Vingt fois je me suis réveillée , m'imaginant qu'il faisoit jour ! Ce n'étoit que la lune , cette éternelle lune dont la lumière me trompoit ! J'ai cru que le soleil ne se leveroit plus ! Aussi quelle manie de mon oncle de s'en rapporter à l'heure qui sonne ! Qu'ils sont à plaindre les gens qui ne savent mesurer le tems qu'avec le secours d'une horloge.

J'en veux à mon oncle , j'en veux à M. Dolerval. M. Dolerval s'en va dès qu'il me voit reparoître ! Quelle affaire si pressée le rappelloit donc ? Mais il étoit encore fâché , fans doute. Voilà coup sur coup deux impolitesse dont je paroissais coupable

56 *Emilie de Varmont;*

envers lui. Ne pouvois-je pas maîtriser ma douleur & rester ? Le moyen que je me fasse jamais des amis , si je me comporte de cette manière ! Et quand les cruels qui me persécutent viendront m'affaillir , je regarderai vainement autour de moi ; je n'appercevrai personne qui se soucie d'embrasser ma défense. Et peut-être qu'ainsi je serai réduite à fuir mes ennemis , même avant qu'ils paroissent. Peut-être que je serai très-incessamment forcée d'aller cacher ailleurs , & je ne fais où , mes terreurs , ma honte , mon désespoir .

MURVILLE A DOLÉRAL.

Brest , le 13 Juillet 1782.

QUE maudit soit l'écrivain trompeur avec ses phrases équivoques !

ou le divorce nécessaire. 57

Je viens de la voir ! elle est bien ! ses dangers sont finis ! Ne me suis-je pas d'abord imaginé que le hafard lui avoit fait rencontrer mon ingrata & qu'il se hâtoit de me réjouir du récit de cette heureuse aventure ! Point du tout ! Monsieur ne daigne pas même en faire mention ! Il ne songe pas à m'adresser le plus petit mot de consolation ; c'est d'une sœur & d'un frere qu'il me parle ! Comme s'il ne devoit pas savoir que l'objet le plus cher , le seul objet, peut-être, dont on doive entretenir un amant , un amant malheureux sur-tout , c'est sa maitresse !

Pourtant je te remercie de la bonne nouvelle que tu m'apprends , Dolerival. Ma sœur est sauvée , j'en suis enchanté , je n'en suis pas surpris. Quoique je la connusse horriblement sensible , je n'ai jamais pensé qu'elle

en dût mourir. Je ne crois pas aux douceurs de ces passions charmantes qui forcent une défolée personne à poursuivre un défunt jusques dans son tombeau. Ce qui pourroit m'étonner, par exemple, m'étonner au-delà de toute expression, ce seroit qu'aujourd'hui l'heureuse Eléonore fût en effet *très-bien, mieux qu'elle ne m'a jamais paru dans ses plus beaux jours!* Quoi donc! une convalescence si prompte & si pleine! D'où viendrait ce prodige? Cependant tu l'affirmes : il faut te croire. Il faut croire que, ma sœur ayant eu le bon esprit de goûter ma recette, Bovile, complètement oublié, vient enfin d'obtenir un successeur.

Pourquoi te récrier si fort? rien ne m'est échappé dans ta lettre. J'ai vu ce que tu voulois m'insinuer adroitement : *Les malheureux se plaisent à*

caresser des ombres. J'en fais mon compliment aux malheureux, & je n'en persiste pas moins à maintenir qu'il étoit temps que notre sœur voulût bien caresser des réalités; & malgré tes discours discrets, malgré sa vertu si long-temps éprouvée, je me persuade que c'est le parti qu'elle a pris. Ah! tant mieux pour la société! j'y vois à son grand avantage un bon effet qui, jetté dans le commerce, doit, à coup sûr, en faire hausser les fonds. Tant mieux encore pour l'aimable veuve! C'est ainsi qu'à vingt-deux ans le célibat peut être doux. Qu'elle reçoive mes félicitations sincères, Dolerval; & qu'au sein des succès qui l'attendent elle n'oublie pas quelle longue reconnoissance est due à mes conseils trop tard suivis.

Quant aux raisonnemens que ta prévoyance entasse sur la résurrec-

tion future de Bovilé, ils sont beaux.
Lis cependant ces détails tout frais
qu'un témoin oculaire vient de me
faire passer, & ne vas pas divulguer ses
confidences, si tu ne veux me com-
promettre ainsi que lui :

» Nous étions à la hauteur des
» Açores quand la flotte angloise a
» paru. Malgré notre infériorité, notre
» chef d'escadre devoit protéger la
» flotte marchande & il l'a fait. Mais
» quand on a donné les signaux de re-
» traite, on voyoit trop bien que la
» Pallas ne pouvoit obéir. On devoit
» voir aussi que si l'on vouloit com-
» battre encore seulement une demi-
» heure, on obtenoit le grand avan-
» tage de la dégager & de sauver en-
» tierement le convoi. Mais on a
» mieux aimé la laisser exposée au feu
» croisé de trois frégates & d'un vais-
»seau de ligne. Alors, jaloux d'effacer
« du

» du moins dans le sang ennemi la
« tache que la lâcheté des siens pou-
» voit imprimer au pavillon françois,
» le brave commandant de la Pallas
» a soutenu pendant trois heures
» le combat le plus inégal. Au mo-
» ment où le jour tomboit, on a
» vu sa frégate, criblée de coups de
» canon, à fleur d'eau, couler bas.
» La chaloupe a sauvé quelques ma-
» telots. Mais retenu sur son bord
» par le ferment qui oblige tout ca-
» pitaine à ne quitter son vaisseau
» que le dernier, l'intrépide Bovile a
» dû s'ensevelir avec lui sous les flots.
» O ! cruelle soif de l'or ! les vain-
» queurs avides de dépouilles pour-
» suivoient notre flotte marchande ; &
» des hommes périssoient sans secours !
» De tout l'équipage de la Pallas il ne
» s'en est pas sauvé quatre-vingt. Et,
» pour comble de malheur, le capi-

» taine n'est pas au nombre des pri-
» sonniers ! Les lâches ennemis d'un
» brave homme ont complètement
» réussi dans leurs détestables com-
» plots : l'infortuné Bovile a péri. »

» Mais cet affreux succès n'a pas
» assouvi leur vengeance. Ils sont ve-
» nus à Tercere réparer leur esca-
» dre. C'est là qu'on s'est hâté de
» tenir un conseil de guerre qui vient
» de flétrir la mémoire de Bovile , &
» de prononcer la confiscation de
» ses biens. Que d'horreurs ! »

Je ne transcris pas les réflexions de mon correspondant , Dolerval , ici les faits parlent assez d'eux-mêmes : ils salissent mon imagination. Détournons les yeux , reposons-nous sur de rians tableaux.

Sais-tu bien qu'au total il n'y avoit pas le sens commun dans ta dernière lettre. Tu n'avois plus ta tête , quand

tu me l'écrivis ; ou bien , si tu n'es pas encore fou , tu es donc amoureux ? En effet , qu'est-ce qu'un *voyage* que tu me rappelles , quoique tu ne m'en ayes jamais parlé ? Qu'est-ce encore que cette *rencontre* ? Et ce mélange de *surprise* & de *trouble* ? Allons , conviens qu'enfin il y a quelque fillette sur le tapis. Conviens. Ne t'avise pas de faire le discret ? Tu t'en repentirois. Il ne suffit pas que le hasard t'ai jetté sur la route , ton inexpérience ne sauroit se passer d'un guide. Et vois comme notre Eléonore s'est bien trouvée de mes conseils. Dolerval , je n'ai pas moins d'amitié pour toi. Ne me cachez donc rien ni l'un ni l'autre. Je gouvernerai vos affaires de cœur avec la plus tendre sollicitude. Je veux , suivant les circonstances , vous enseigner à tous deux les moyens les plus prompts

d'arriver au but. Je consens à révéler à ta sœur toutes les ruses de l'attaque , pourvu qu'elle me promette de ne pas décourager les assiégeans. Toi , je t'éclairerai constamment sur les petites symagrées de la défense. Ainsi vous pourrez sans doute , réparant le temps perdu , m'atteindre un jour dans la carrière , & déjà l'espoir de vos succès adoucit mon infortune.

Oui , je suis dans l'infortune , moi ! Je n'ai plus entendu parler de mademoiselle de Terville. Un espion que j'entretiens aux côtés de M. Varmont m'assure qu'elle ne doit pas être à Paris. Ainsi , mon cher ami ne se seroit pas avisé de me l'enlever ? La petite personne n'auroit eu besoin que d'elle-même pour m'échapper ? La chose acquiert de la vraisemblance , & j'en suis piqué. Plus d'une fois je me surprends regrettant beaucoup la

perfide : alors je me dis qu'avec des moyens plus doux je me la ferois peut-être attachée. Cette idée me tourmente. Si jamais je retrouve la chère enfant... Si je la retrouve ! je la tiendrai de si près qu'elle ne pourra plus se soustraire à son bonheur.

En attendant que je la tienne , j'ai fait dans cette ville une petite connoissance qui s'est chargée d'occuper mon loisir ; mais cela m'amuse , & voilà tout. Je sens auprès des plus jolies femmes un vuide ; ... oh ! que mademoiselle de Terville reparoisse , & soudain je quitte tout pour elle.

**(1) DOROTHÉE A EMILIE
DE VARMONT.**

Paris, le 11 Juillet 1782.

QUE de nouvelles horribles & consolantes je reçois ensemble, ma chere Emilie ! que de sujets d'une affliction profonde & d'une extrême joie j'ai rencontrés dans cette longue suite de lettres qui sont pour moi le livre de ta

(1) Ecrite de Paris le 11 Juillet, reçue à St. Cyr le 14, à cette adresse : à mademoiselle Juliette, chez le curé de St. Cyr, près de Touts : il paroît que ce fut dans la soirée du 8 juillet qu'Emilie mit ensemble à la poste toutes les lettres que depuis long-temps elle écrivoit pour sa sœur. On voit par cette réponse qu'il n'étoit encore parvenu, le 11 juillet, à Dorothee aucune des lettres dans lesquelles Emilie lui parle de Dolerval.

destinée ! Ils étoient donc trop bien fondés ces affreux soupçons dont l'horreur me paroissoit telle que je m'indignois quelquefois de les nourrir encore ! L'infâme ! quand il me vantoit les grands biens que ta mort pourroit lui laisser , il prononçoit ton arrêt ! Il partoit pour t'égorger , le barbare ! quand il me faisoit ses adieux sinistres, il partoit pour assassiner la plus douce, la plus aimable , la plus innocente des créatures... Ma sœur ! & la sienne ! O Dieu ! Dieu terrible aux méchans , où sont les supplices infligés au scélérat souillé du sang d'Abel ? Quand les enfers engloutiront-ils un monstre que la terre frémit de porter ? Que fait ta lente justice ? Qui retient ta main vengeresse ? Mais mon Emilie respire ! Le bras du très-haut l'a reçue dans le fond de l'abyme, & l'en a

tirée : je dois encore à sa bonté mille actions de graces.

Tu respirez ! Heureusement que mes yeux s'en étoient assurés , heureusement les caractères de ta main chérie, ces caractères que je connois si bien, m'avoient donné la preuve certaine de ton existence , avant qu'un perfide eût osé venir devant moi s'applaudir de ton trépas. C'est aujourd'hui même , c'est ce matin que le monstre a fouillé mon parloir de sa présence. Inquiete des nouveaux forfaits qu'il pouvoit méditer, je me suis fait cette violence d'aller affronter son aspect. Tigre féroce ! De quelle joie brilloit son œil sanguinaire ! Il venoit de recevoir de Brest , & se hâtoit de m'apporter le procès-verbal qui constatoit le naufrage du *Centaure*, & par conséquent ta fin tragique. *Son mari l'a suivie*

de près, m'a-t-il dit, il n'est déjà plus, ce héros pour lequel mon pere affectoit une si haute estime ; il n'est déjà plus ; & ce qui vous paroîtra digne de remarque , c'est qu'avant de mourir il s'est déshonoré. La justice va s'emparer de son bien , distraction faite de celui de sa femme néanmoins. Grace aux poursuites que j'ai déjà commencées , la dot me sera rendue , sauf à moi d'en compter avec votre sœur si jamais elle reparoïssoit. A ces mots je n'ai pu réprimer l'excès de ma fureur : si jamais elle reparoïssoit , me suis-je écriée ; barbare ! ...

Emilie , je t'allois trahir , j'allois me trahir moi-même. Je m'en suis assez tôt apperçue ; & d'un ton plus calme j'ai répété : si j'amaïis elle reparoïssoit , barbare !... en seriez-vous content. Il m'a répondu fort tranquillement que ce pouvoit être une chose fort agréable de te revoir ; mais qu'il

lui paroîtroit toujours fâcheux de rendre tant d'argent. Et tout d'un coup , pour se débarrasser d'un tas de papiers qui l'incommodoient , il a fait entrer son domestique. C'étoit Lafleur ! A l'approche subite de cet homme dont la main avoit pu lever le poignard sur le sein d'Emilie , un mouvement d'horreur m'a saisie ; mais bientôt ne voyant plus dans ce malheureux que ton libérateur , je me suis attendrie jusqu'aux larmes. Sans la grille qui me retenoit , j'allois tomber à ses pieds ! j'allois , dans l'excès de ma reconnoissance , le remercier cent fois de n'avoir pas entièrement fermé son cœur à la voix de l'humanité. Cependant , soit qu'il se fût apperçu de la première impression que son abord avoit produit sur moi , soit plutôt que la seule vue de la sœur d'Emilie eût suffi pour remuer

les entrailles , Lafleur a perdu toute contenance. Il a pâli. Je l'ai vu s'appuyer contre le mur & s'asseoir enfin , prêt à s'évanouir. Son maître alors s'est contenté de lui demander s'il lui arrivoit souvent de tomber en foiblesse. L'infortuné domestique a dit plusieurs fois : non ; mais d'une voix bien altérée. *Tant mieux ! s'est écrié le farouche jeune homme : car si les accès de ce mal devenoient fréquens , il faudroit absolument nous séparer.* A ce dernier trait j'ai craint de ne pouvoir contenir mon indignation ; je me suis enfuie.

Ainsi ton assassins va recueillir les fruits de ses crimes. Bientôt tes dépouilles l'enrichiront. Et je dois le souffrir ! Et je ne puis l'empêcher ! Hélas ! de tous les biens de ce monde il ne te reste que la vie : si mon indiscretion te l'enlevoit , je périrois de désespoir. Vas, sois tranquille , compte

sur moi , crois qu'on m'ôteroit le jour avant de m'arracher ton secret.

Quant à ce qui regarde ta situation actuelle , qu'aurois-je à te dire ? Quelles lumieres attends-tu de mon inexpérience ? Tiens , ma chere Emilie , je ne pourrois que consulter mon amie , cette dame en chambre qui veut bien recevoir tes lettres & me les donner ? Dis-moi si cette ressource ne te semble pas trop dangereuse ?

En attendant , ne néglige aucune précaution pour ta sûreté. Redouble de vigilance , dérobe bien ton existence à tous les yeux. Sur-tout recueille tes forces contre le malheur. Eh quel mortel n'a pas besoin de courage ? Cette vie n'est qu'un temps d'épreuves & de peines. Vas , si je te faisois le tableau de celles qui m'assiégent ici , tu trouverois peut-être que Juliette si malheureuse , ne l'est

où le divorce nécessaire. 73

l'est pas encore autant que la pauvre Dorothee !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE :

Saint-Cyr , le 18 Juillet 1782.

A H , qu'il s'en empare , de mes richesses ; il le peut : je me garderai bien de l'exposer à l'alternative de me les rendre ou de m'immoler encore. Qu'il s'en empare ! Mais du moins , & c'est le dernier vœu que m'arrache pour lui le cri de la nature qu'il a refusé d'entendre , mais du moins qu'il ne trouve bientôt plus aucun charme dans leur jouissance ; que l'insupportable souvenir du forfait qui les lui valut le poursuive sans cesse ; que le remords s'attache à son cœur & le ronge ; que dans une affreuse aliénation d'esprit il entende

Tome II.

G

à chaque heure du jour ma voix plaintive ; qu'il voye à ses côtés, dans les ténèbres de la nuit, mon ombre sanglante ; qu'il devienne enfin le plus misérable des hommes & qu'il puisse obtenir ainsi qu'un jour Dieu lui pardonne !

Toi, Dorothee, ne me parle jamais de lui..... que pour m'apprendre son repentir.

Garde-toi bien aussi de consulter la personne dont tu m'offres les conseils. Il y auroit en effet quelque péril à mettre, sans une nécessité reconnue, quelqu'un dans notre confiance. Dorothee, c'est un grand maître que l'adversité ! Celui-là sembloit avoir pris à tâche d'élever ma triste jeunesse. En peu de temps il a, par de rudes leçons, éclairé mon ignorance, avancé ma raison, formé mon jugement. C'est sur la défiance

qu'il m'inspire que je me repose du soin de me conseiller dans les occasions difficiles.

Et dès à présent je commence à m'appercevoir que j'avois eu tort de désespérer de moi-même. Je vois qu'il ne m'est pas impossible d'inspirer des sentimens de bienveillance à quelqu'un. M. Dolerval est venu tous ces jours-ci passer avec nous la soirée. Je me trompois bien, quand je pensois que ce jeune homme trouveroit la présence d'un tiers incommode ou désagréable. Tout au contraire, il s'applaudit de ce que je demeure avec mon oncle. Je l'entends quelquefois complimenter M. le curé du bonheur qu'il a de posséder chez lui sa niece, une niece aussi..... aussi charmante, dit-il.

Une chose qui ne me tranquillise gueres moins, c'est de voir que mon

oncle aussi paroît s'attacher à moi chaque jour davantage. Je ne finirois pas , si j'entreprendois de te détailler les égards qu'il me prodigue , les attentions dont il me comble. Il n'y a plus de travail qui ne lui paroisse trop fatiguant pour Juliette , plus de métiers qui lui semble assez délicat. Il se ruineroit pour moi , si je le voulois souffrir ! Je n'aurois qu'à l'en croire , il se chargeroit seul de tout le tracas du ménage ! de sorte qu'il ne me resteroit plus autre chose à faire dans le presbytere que de me promener , manger & dormir du matin au soir.

Tu ne seras peut-être pas fâchée d'apprendre comment nos journées se passent. Je ne te dirai pas grand-chose des matinées : les matinées sont consacrées aux soins domestiques , elles n'offrent rien de bien intéres-

fant , mais après dîner , monsieur Dolerval arrive , il nous trouve au jardin. Mon oncle y travaille ; mais le moyen que sa niece y fasse quelque chose ! Que je prenne la bêche ou le rateau , M. Sévin se fâche , il dit que je ne suis pas assez forte. Si je me dispose à palisser , M. Dolerval m'en empêche , il prétend que cela me gâte les mains. Croirois-tu qu'il ne m'est pas même permis d'arroser les fleurs. A propos de fleurs , on les cueille. M. Dolerval me fait tous les soirs un bouquet. Ce bouquet , il en faut convenir , est mieux composé , mieux nuancé , fait avec plus de grâce que celui dont M. le curé veut absolument que je me pare tous les matins.

A la chute du jour , le serain nous chasse , nous rentrons. Monsieur le curé soupe , on cause. C'est M. Do-

Dolerval sur-tout qui soutient & anime la conversation. Il conte ingénument les plaisirs & les accidens de son enfance, les occupations & les délassemens de sa jeunesse. Il est certain que les détails dans lesquels il entre à cette occasion tirent leur principal intérêt de la manière dont ils sont présentés. Et vraiment, ma sœur, tu ne te feras pas une idée du charme que ce jeune homme fait répandre sur ses moindres récits ! Au surplus, c'est alors que j'ai lieu de m'appercevoir qu'il attache quelque prix à mon opinion. En effet, quoiqu'il dise toujours bien, toujours au mieux, il ne paroît un peu content de lui-même qu'au moment juste où j'ai l'air d'approuver. Cependant mon tour vient. M. Dolerval m'interroge sur mes parens, sur le lieu qui m'a vue naître, sur les premiers objets de

mes attachemens. Mais ne va pas t'imaginer que ce soit vaine curiosité de sa part & besoin de tuer le temps. Oh! point du tout! Il n'y a pas à s'y méprendre! On voit que c'est par intérêt, par pur intérêt pour vous-même, qu'il vous accable ainsi de questions. Et tiens, ma sœur, quand il m'en fait de trop embarrassantes, mon oncle vient à mon secours, & M. Dolerval paroît toujours regretter beaucoup, que ce ne soit pas moi qui réponde.

Ainsi nos soirées s'écoulent avec une vitesse que je ne conçois pas. Comment cette horloge sonne-t-elle toujours minuit un moment après que M. Dolerval a pris congé de nous!

Je t'assure, Dorothee, qu'on a raison de dire qu'il n'y a point de condition, si pénible qu'elle semble

80 *Emilie de Varmont ;*

au premier coup-d'œil , qui ne comporte en soi quelques dédommagemens. Je t'affure qu'à tout prendre , la mienne commence à me paroître très-supportable.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours ; ce 19 Juillet 1782.

JE n'ai pu montrer votre dernière lettre à madame d'Etioles , mon frere ; vous y traitez notre estimable sœur avec un excès d'irrévérence qui m'étonne ; car enfin j'avois oui - dire qu'au sein de leurs désordres les plus libertins étoient forcés de conserver encore quelque respect à la vertu. Pardon , Murville , je serois sans doute désolé de vous offenser ; mais je ne puis souffrir non plus qu'Eléonore soit outragée. Quoi donc !

N'avoit-elle pas mérité par d'assez longues épreuves qu'avant de la condamner vous daignassiez au moins suspendre votre jugement? Au reste puisqu'il devient nécessaire que la considération qu'on lui doit vous soit manifestée par des preuves nouvelles; un jour il me sera permis de vous les donner, mon frere; & ce jour-là vous serez obligé de croire à l'amour fidele.

Peut-être aussi viendra-t-il un temps où vous ne me soupçonnerez plus de me complaire à des inclinations basses. Il est vrai que si j'aimois un jour, ce pourroit bien être quelqu'un de cette classe prétendue inférieure, éternel objet du dédain des heureux de la terre. Ce pourroit être une fille que l'aveugle destin auroit jettée dans un état obscur; mais du moins il y

auroit entre sa condition qui tendroit souvent à l'abaisser, & ses sentimens qui l'éleveroient fans cesse, un si parfait contraste, qu'elle paroîtroit dans son humble fortune aussi déplacée que tant d'autres au milieu de leurs grandeurs. Une éducation brillante ne l'auroit pas nourrie de ces préjugés de supériorité, de domination, d'excellence dont on berce la longue enfance des personnes d'un rang distingué; mais elle auroit le sentiment inné de tout ce qu'il faut applaudir & de tout ce qu'on doit blâmer; mais elle auroit ce sens intime d'une délicatesse exquise qui, sans étude, marque sa place à chaque vérité; mais la simple nature eût pris plaisir à lui donner sans travail & sans frais ce que tous les efforts de l'art obtiennent rarement en faveur de vos demoiselles si bien élevées: le goût des

occupations utiles , l'amour des vertus solides & l'aptitude aux talens aimables ; mais sur-tout elle porteroit au fond de son cœur plus de véritable noblesse que les filles des rois. Enfin , elle ne pourroit s'attirer l'attention ni par le faste de sa demande , ni par la pompe de ses atours ; mais on la verroit mieux parée d'une rose & d'un linon blanc , que les plus riches avec les diamans & la pourpre ; mais son adolescence à peine commencée brilleroit à la fois des touchans attraits de cet âge & des charmes plus éclatans de l'âge qui suit ; mais elle réuniroit au suprême degré les agrémens , la dignité , les grâces ; mais elle posséderoit des trésors de beauté. Que si pourtant elle existoit ainsi que je trouve mille douceurs à vous la peindre , ou peut-être plus étonnante encore , vous , mon frere , vous l'appelleriez

84 *Emilie de Vermont ;*

une *fillette* ; & moi je la croirois la reine du monde ! & moi j'en voudrois faire l'idole de mon cœur ! Mais , pour parvenir à toucher le sien , pensez-vous que je ferois tenté de recourir à vos trompeuses lumieres , à votre expérience funeste ! Eh ! que m'enseigneriez-vous qui valût la peine d'être appris , Murville ? Après avoir longtemps médité vos leçons , je ne ferois plaie qu'à celles qui ne savent pas aimer.

Non , si je commençois à me sentir entraîné par la force d'un attachement qui pourroit décider bientôt le destin de ma vie ; non , ce n'est pas à vous qu'il me conviendrait d'en faire la confiance. La seule Eléonore m'en paroîtroit digne , & ma reconnoissance la lui devoit. Toutefois avant d'oser payer sa confiance par des aveux semblables à ceux dont elle m'honora ,
je

Je voudrois être sûr de pouvoir , comme elle , garder inaltérable & pure , à travers les épreuves de l'absence & du temps , une passion combattue par les convenances , & contrariée par les événemens. Je voudrois être sûr , non que l'objet de mes tendresses les mérite : pourroit-on ne pas estimer ce qu'on aime ? mais que moi-même je suis digne de l'adorer toujours , quand je devrois ne jamais l'obtenir. Quelle honte , en effet , s'il me falloit recevoir de qui que ce fût des leçons de délicatesse & de fidélité ! quelle honte sur-tout s'il m'arrivoit ensuite de brûler d'un feu que des difficultés communes pussent refroidir ! comment soutenir alors les reproches de ma sœur si constamment éprise au sein des regrets & des privations ? Le moyen d'entendre Eléonore m'accuser du crime irrémis-

sible d'avoir , à ses yeux même , profané l'amour ?

Venons maintenant au seul article de votre lettre qui m'ait intéressé, Murville. Malheureusement c'est aussi le seul où vous ayez eu raison avec moi. Je ne suis pas sans quelque peine forcé d'en convenir : il paroît que mes espérances sur l'ami de ma sœur étoient déraisonnables ; les tristes détails que vous m'envoyez semblent prouver trop bien que Bovile ne vit plus.

Mon frere , avant de finir , il me reste une grâce à vous demander : veuillez pardonner la franchise qui m'a dicté cette réponse. Je conçois que la différence des opinions , quand elle tient à celle des sentimens , puisse à la longue altérer l'amitié. Cependant celle que je vous ai vouée ne sera pas

ou le divorce nécessaire. 87

détruite , parce que je persiste à croire avec madame d'Enjolès que , malgré la contagion des principes du monde , il vous reste au fond du cœur assez de bonté naturelle pour que vous reconnoissiez quelque jour toutes vos erreurs. Adieu , mon frere. Je n'attendrai pas sans impatience le retour du courrier.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

St. Cyr , le 24 juillet 1782.

OUI , ma chere Dorothée , je t'assure que je commence à m'accoutumer à mon sort ; mon oncle est un excellent homme en vérité. Quelque chose en lui me déplaisoit : c'étoit cette gaieté presque enfantine que la plus mince bagatelle avoit le pouvoir d'exciter. Ma tristesse silencieuse & sa pé-

tulante allégresse me paroïssent toujours contraster d'une maniere pour moi trop fâcheuse : souvent j'ai senti ma douleur s'aigrir de sa joie. Je ne saurois affirmer que M. Sévin se soit apperçu de cette malheureuse disposition de sa niece ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a changé de maniere & de ton. Je ne veux pas dire qu'il soit devenu chagrin ou grondeur. Seulement sa belle humeur s'est tempérée ; elle est maintenant moins bruyante , plus réservée , plus douce , plus attirante , presque aussi charmante enfin que celle de M. Dolerval. Et tiens , Dorothee , voilà que j'y songe : cela vient peut-être uniquement de ce que le bon curé prend peu-à-peu , sans qu'il puisse même s'en douter , la teinte de l'heureux caractère de son ami.

J'ai fait , par rapport à mon oncle ;

une autre remarque qui ne m'a pas moins flattée. Tu te rappelles, ma sœur, *la phrase favorite* de M. Sévin ? Cette phrase qui m'a si fort étonnée le jour de mon entrée au presbytere, & sur le sens équivoque de laquelle je ne m'étois trouvée bien rassurée que lorsqu'avec une ingénuité sans exemple, & pourtant pleine de respect, mon oncle m'avoit confié les peines de son état, en me protestant d'ailleurs que l'expression de ses regrets n'avoit rien qui me concernât particulièrement, puisqu'il *alloit sans cesse*, ce furent ses propres termes, *en régaland le premier venu*. Eh bien ! Dorothee, cette phrase, il est trop vrai qu'il la répétoit à propos de rien, sans relâche, sans retenue, & quoi qu'il eût pu dire pour diminuer mes alarmes, ces fatigantes exclamations me donnoient un secret déplaisir. Tu n'ap-

prendras donc pas sans quelque satisfaction que mon oncle se corrige encore de ce défaut-là. Maintenant la plainte ne lui échappe que quand son cœur est trop plein pour la contenir. Encore se fait-il cet effort de m'en épargner l'amertume. Toutefois à son air pensif, rêveur, profondément préoccupé, je vois d'avance arriver l'instant où le sentiment de ses maux, devenu trop vif, va lui en arracher l'aveu. Lui-même s'en apperçoit, & de peur que je ne l'entende, de peur de m'affliger, sans doute, il se leve brusquement, il me quitte, il va loin de moi gémir ce fatal : *on devrait marier les prêtres !* Je dis gémir, & je dis bien : nulle autre expression ne rendroit mieux la touchante inflexion que prend sa voix, quand elle articule ces mots. Alors, & seulement alors j'y trouve ce ton de la tendresse & de la

douleur, ces accens d'une ame passionnée que M. Dolerval prend si bien, lorsqu'il chante une romance.

A propos, c'est hier que les deux amis ont fait de la musique. Je ne te parlerai plus de la basse de M. le curé. M. Dolerval a très agréablement touché quelques sonates. Ensuite mon oncle s'est mis à chanter : elles ne m'ont pas fort amusée les chansons de mon oncle. Ce ne sont que des ariettes & des rondes, toutes gaies ou bouffonnes. J'en aurois sûrement trouvé les airs plus jolis, si les paroles ne m'avoient pas paru pour la plupart insignifiantes & maussades. Tu fais combien je préfère les romances. Les romances ont quelque chose de tendre & de plaintif qui charme le cœur en le contristant. Au reste, j'admire toujours le hasard qui fait que M. Dolerval semble deviner tous mes goûts. M. Do-

lerval nous a chanté les plus touchantes ; & comme il les a chantées ! Que d'expression dans sa figure , dans son regard & dans sa voix ! Sa voix ? elle est charmante ! elle est enchanteresse ! elle a porté jusqu'au fond de mon ame la langueur & l'attendrissement ! Je ne me serois pas lassée de l'entendre ! Il a trop tôt fini , mais par les couplets suivans , sur l'air que je t'envoie noté (1) ;

I.

Le printemps , l'amour & Sylvie
 Inquiétoient ma liberré ;
 J'ai vaincu la coquetterie
 Et la nature & la beauté.
 Mais bientôt je ne suis plus maître
 Des feux qui vont me consumer :
 La plus belle vient de paroître ,
 Et je sens bien qu'il faut aimer.

(1) Cet air ne s'est pas retrouvé.

I I.

Elle est jolie, elle est charmante,
Et n'a pas l'air de le savoir.
Sans même y songer, elle enchante ;
Elle soumet, sans le vouloir.
L'art qui séduit, je le déteste ;
Contre un tyran l'on doit s'armer :
Mais la beauté simple & modeste,
Ah ! je sens bien qu'il faut l'aimer.

I I I.

Déjà, déjà mon cœur l'adore ;
Le jour, son image me suit ;
La nuit, je la retrouve encore
Dans mes songes qu'elle embellit.
Timide espoir qu'amour inspire,
Daignera-t-on vous confirmer ?
Daignera-t-on jamais me dire :
Ah ! je sens bien qu'il faut aimer ?

LA MÊME A LA MÊME

Le 25 Juillet 1782.

J'IGNORE si tu sentiras comme moi , Dorothée : la chanson de M. Dolerval m'a fait le plus grand plaisir. Je dis sa chanson ; car je crois qu'il en est l'auteur , tu vas me demander pourquoi ?..... C'est que..... c'est qu'il y a dans les paroles des choses.....? Ah , c'est qu'il a paru très-embarrassé quand je n'ai pu m'empêcher de lui dire que je croyois n'avoir vu celle-là (1) nulle part. Ma-

(1) Depuis elle a paru dans les *étrennes de Polymnie* ; mais avec des changemens commandés par la circonstance. Ce fut apparemment un vol qu'alors M. Louvet crut pouvoit faire impunément à M. Dolerval. Voyez pourtant comme tout se découvre!

Note de l'éditeur.

démouille, vous ne pouvez les connaître toutes, m'a-t-il répondu; mais il venoit de perdre contenance; & puis c'est qu'il trembloit en la chantant; c'est qu'il rougissoit en me voyant l'applaudir; c'est qu'il a paru très-content quand je l'ai prié de me la laisser. Mon oncle aussi ne vouloit-il pas s'en emparer. Oh, qu'il chante ses ariettes! Il n'aura ma chanson que quand je la saurai. Je la saurai bientôt, Dorothee. Ne m'est-il pas à l'instant même arrivé d'en fredonner machinalement les derniers vers.

Mon étourderie m'a pensé trahir. Il y avoit déjà quelques minutes que je ne résistois qu'à peine au desir de chanter à mon tour & de me mettre au piano. Cette fantaisie, supposé que c'en fût une, n'avoit rien de blâmable; car enfin, s'il est bon de ne point tirer vanité de ses avanta-

ges, on ne doit pas non plus en affecter le dédain. Or tu fais que dans le nombre des talens dont mon pere nous dota malgré madame de Varmont, la musique fut comptée pour beaucoup & me valut quelques succès. Sans doute M. Dolerval touche passablement & chante à merveille. Pourtant ma voix vaut bien la sienne & certainement il n'est pas mon égal au piano. Voilà ce que je puis te dire sans un excès d'amour-propre ; & voilà ce que je me disois à moi-même tout bas. violemment tentée de me mêler du concert, je jouissois d'avance de la surprise de Monsieur... de la surprise des deux amis. Cependant plusieurs réflexions m'avoient arrêée : falloit-il, en montrant au bon curé tout ce que je faisois faire, découvrir sans nécessité le mensonge auquel je m'étois vue

quinze

quinze jours auparavant réduite, lorsqu'il avoit été question de lui dérober ma science ! D'ailleurs , n'y auroit-il pas dans tout ceci quelque chose de très-désobligeant pour M. Sévin ? Cette dernière considération sur-tout m'ayant déterminée je m'étois , non sans peine , résignée au rôle passif d'approbateur , & je l'avois courageusement soutenu jusqu'à l'instant où je ne fais quelle préoccupation me conduisit à frédonner , sans que j'y songeasse , les derniers vers de la nouvelle chanson.

Heureusement la surprise des deux amis m'avertit presque aussitôt de ma faute ; heureusement je n'avois formé qu'à mi-voix des sons mal articulés : ainsi je pouvois encore nier que je fusse musicienne. Mais M. Dolerval me pressa , me supplia d'essayer de mettre ces paroles sur l'air : il n'y

eut pas moyen de m'en dispenser. Je pris du moins la précaution de chanter sans méthode, à-peu-près comme une écolière qui commence la gamme. Ce fut au reste un soin bien surabondant, car le hazard voulut qu'en ce moment ma voix devint tremblante & voilée. On ne m'en fit pas moins de grands complimens; on m'assura que je devois cultiver des dispositions si recommandables. Mon oncle aussitôt me renouvelles offres; mais M. Dolerval m'a demandé la préférence; il me l'a demandée de ce ton plus engageant, plus persuasif qui lui est naturel, de sorte que me voilà désormais dans l'étrange embarras de savoir auquel des deux amis je laisserai prendre la peine de m'enseigner ce qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre aussi bien que moi. Bon! je verrai, je temporiserai,

ou le divorce nécessaire. 99

je..... mais il me semble qu'il y a déjà bien long-tems que nous avons diné ; voici le moment où.... où je ne puis me dispenser de paroître. Adieu , ma chere Dorothee,

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours , le 28 Juillet 1782.

V O U S ne me répondez pas ; mon frere , je vous ai sans doute écrit des vérités un peu dures ; mais n'ayant fait que ce que j'ai dû , pourrois-je être coupable ? Pourtant si je vous ai fâché , je ne m'en consolerais pas.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

ce 2 Août 1782 ; minuit.

J'AI reçu ta lettre aujourd'hui, ma sœur ; j'y vois avec sensibilité que seulement sur le portrait que je t'ai fait de mon oncle tu as conçu pour lui beaucoup d'estime. Sans doute il doit y avoir dans son état , comme tu le remarques fort bien , très-peu d'hommes d'un caractère à la fois aimable & bon comme le sien. Cependant je m'étonne un peu de ce qu'en me parlant de son ami , tu bornes son éloge à me dire que je parois avoir pour ce jeune homme une amitié toute particulière. Oui, ma sœur ; & c'est qu'il la mérite ! C'est que personne n'en est aussi digne que lui ! Mais vous , à ma place !

vous-même , Dorothee , pourriez-vous , dites-le moi , je vous en prie ; pourriez-vous lui refuser un vif attachement ? Comment donc ! Est-ce que je ne lui aurois pas rendu justice dans mes lettres ? Est-ce que j'aurois négligé de te le peindre tel qu'il est ? Ce seroit de ma part une omission bien inexcusable !

Que je ne t'aye rien dit de ses talens , de ses grâces , de sa beauté , de la foule des avantages extérieurs dont il brille ; je le conçois : il n'y a rien là qui puisse nous intéresser beaucoup ni l'une ni l'autre. Mais que je ne me sois pas empressée de te présenter le ravissant tableau de ses inclinations douces , de ses mœurs innocentes ; que je ne t'aye pas vanté comme il le falloit toutes les qualités de son cœur , toutes les vertus de sa belle ame ; voilà ce que tu ne

devrois pas me pardonner ; voilà de ces injustices dont je n'aurois jamais cru pouvoir me rendre coupable !

En effet, n'est-il pas surprenant que ce jeune homme , qui pourroit sans aucun risque appeller sur lui l'examen du censeur le plus austere , ait pour les défauts d'autrui cet excès d'indulgence qu'on seroit par fois tenté de nommer foiblesse ? N'est-il pas très-extraordinaire que lui , qui ne se permettroit pas la plus petite offense contre son ennemi mortel , ne garde aucun ressentiment des torts d'un ami ? N'est-ce pas une chose admirable , enfin , que cette extrême sensibilité de son cœur , jointe à l'inaltérable douceur de son caractère ? Je veux t'en rapporter un trait tout nouveau , Dorothee.

Mon oncle , il faut te l'avouer , n'est plus le même homme. Je m'é-

tois trop pressée de me féliciter du changement de son humeur & d'en augurer favorablement. La révolution qui s'est faite en lui ne s'est pas arrêtée au point où je l'avois jugée bonne. Une mélancolie d'abord assez douce a remplacé la gaieté tout-à-fait éteinte; mais malheureusement la tristesse profonde & les sombres chagrins viennent de succéder. M. Dolerval ne l'a jamais vu dans un état semblable. Si les inconvéniens de cette étrange métamorphose ne touchoient que moi, je ne pourrois que plaindre mon malheureux oncle, je ne songerois qu'à le consoler. Pourquoi faut-il que, dans les plus forts accès du mal atrabilaire qui le possède, il ne s'en prenne jamais à sa niece avec qui du moins il a peut-être le droit de se fâcher; & qu'il laisse au contraire tomber tout le

poinds de sa mauvaise humeur sur son ami , sur son généreux ami , que je vois si fort compâtrir à sa peine ignorée , & qui s'efforce comme moi , trop inutilement hélas ! d'en pénétrer la cause ?

Hier il étoit minuit qu'on n'avoit pas encore ouvert le recueil de romances que M. Dolerval avoit eu l'attention d'apporter. Mon oncle, chose étrange ! n'avoit pas paru se soucier qu'on se livrât à ce délassement. Cependant M. Dolerval crut pouvoir chanter , seulement une fois , ma chanson ; la sienne , je veux dire. Eh bien , quoiqu'elle soit courte , mon oncle eut l'air d'en attendre impatiemment la fin. Mais ce n'est pas tout ! admire l'étonnant caprice : à l'instant où ce jeune homme nous fait ses adieux , M. Sévin qui de la soirée n'avoit pas voulu regarder une

note , ne s'avise-t-il pas de demander d'un ton d'aigreur à son ami : *Si madame d'Etioles ne veut plus jamais l'honorer de ses visites ? Si elle a juré de ne pas revenir chez lui faire de la musique ? — Excusez ma sœur , elle est à présent embarrassée , occupée....* M. Dolerval alloit continuer , on l'interrompt brusquement : *bon ! ce ne sont pas ses chagrins qui l'occupent ! — Au ton dont vous le dites , réplique l'excellent frere , avec un peu d'émotion , ne pourroit-on pas croire que vous en êtes fâché ? — Ma foi , s'écrie-t-on , je puis du moins en être surpris ! je puis être surpris qu'une femme que j'ai vue , il n'y a pas six semaines , prête à mourir du chagrin de la perte de son mari , paroisse déjà tout-à-fait consolée. Qu'est-ce donc que l'attachement des femmes , s'il ne peut survivre plus d'un*

106. *Emilie de Varmont,*

mois à son objet? Que voulez-vous que l'on pense d'une douleur qu'elle ne se donne pas la peine de garder plus longtemps? Toutes les fois que je songe à cela, j'ai moins de regret qu'on ne veuille pas marier les prêtres.

A ce propos vraiment malhonnête, Dorothee, tu aurois vu M. Dolerval dans l'accablement de la surprise & du chagrin. Cependant, au lieu de se fâcher, il a dit d'un ton touchant : *Ah, mon ami! qu'est-ce que je viens d'entendre. Que de mal vous m'avez fait!* en même-temps il lui tendoit les mains. Croirois-tu qu'au lieu de voler dans ses bras, M. Sévin a fait quelques pas en arriere. J'en ai senti, moi qui te parle, un mouvement d'impatience! mais rien ne peut altérer la douceur de ce jeune homme. Il s'est retiré pénétré d'affliction. Néanmoins, maintenant

que j'y repense, je me rappelle très-bien qu'il n'avoit pas donné le moindre signe de colere.

Bon soir, Juliette : a dit M. le curé resté seul avec moi... - mon oncle, il est parti désolé.— Eh bien, le propos m'est échappé ; que voulez-vous que j'y fasse.— Mon oncle, il ne reviendra pas ! — il ne reviendra pas ! a-t-il répété tout de suite avec inquiétude, puis d'un ton plus doux : vous vous allarmez trop facilement. Rassurez-vous, Juliette, rassurez-vous, il reviendra. Je ne le traite pas ordinairement si mal ; & d'ailleurs vous, ma niece, ne lui avez-vous pas fait un accueil obligeant. Pourquoi vous feroit-il supporter la peine de ma faute ? Et sans cela même je le connois incapable de me garder rancune pour un moment de vivacité. Rassurez-vous, il reviendra.

108 *Emilie de Vermont*,
je vous le promets. C'est moi qui
vous le promets, chere enfant.....
bon soir.... Je deviens triste, grondeur,
insupportable, ma fille! daignez ne
pas m'en vouloir. Plaignez-moi,
que Dolerval aussi me plaigne! &
qu'il me pardonne! entendez-vous,
ma niece? qu'il me pardonne, je vous
en prie!

Alors il m'a quittée; il m'a laissée
touchée de ce prompt repentir, at-
tendrie jusqu'aux larmes! cependant,
quoiqu'il m'eût dit, j'étois inquiete.
Je craignois que M. Dolerval ne revînt
pas. Je savois que de toutes les peines
qu'il pût recevoir, la plus sensible étoit
un outrage fait à sa sœur; mais n'im-
porte: il est revenu tantôt; il est re-
venu plutôt que de coutume; & du
plus loin qu'il a vu mon oncle, il a
volé vers lui. Mon oncle vouloit par-
ler,

ler , s'excuser ; il ne l'a pas souffert , il l'a tendrement embrassé !

Que penfes-tu de cela , Dorothee ?
Qu'en penfes-tu ? je veux que tu me répondes ; que tu me répondes le plus tôt possible.

DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

Paris, le 4 Août 1782.

EMILIE, tu ne l'as pas du tout comprise, ma dernière lettre ; & je crois avoir trop bien entendu les tiennes. Je crois entrevoir que certaine passion obscurcit le meilleur jugement , tandis qu'au contraire l'amitié , qui de loin froidement réfléchit & considère , fait éclairer la plus timide inexpérience. Qui l'eût dit cependant qu'un jour ce seroit à Dorothee , abandonnée dans l'ignorance du cloître , qu'il appartiendroit

de soulever le voile épais dont Emilie ;
environnée des lumieres du monde,
auroit laissé ses yeux se couvrir ?

Oui , ma pauvre petite sœur , tu
marches en avéngle dans une route
parfemée d'écueils , & chaque pas
t'expose davantage. Arrête-toi , je t'en
conjure : daigne un moment te re-
cueillir. Descends dans ton cœur pour
l'examiner ; fais-toi cet effort de ré-
foudre sans prévention les questions
que je te propose.

Jamais , quoi qu'il puisse arriver , ja-
mais tu n'oublieras ton généreux
époux. Le souvenir de ses bienfaits ne
s'effacera point de ta mémoire. Ton
époux ! tu avois conçu pour lui beau-
coup d'estime , une vive reconnois-
sance , une amitié respectueuse ; & ce-
pendant que pensois-tu , que disois-tu
de Bovile ?

Aujourd'hui , car il te deviendra

plus facile de juger par comparaison ,
aujourd'hui que dis-tu , que penses-tu
du jeune Dolerval ? D'où viennent
ces éloges plus animés que tu lui pro-
diges ? Quel nom donner à l'espece
d'enthousiasme qu'il te cause ? Enfin ,
que pourrois-tu penser & dire autre
chose , s'il t'avoit inspiré ce qu'on
appelle de l'amour ?

De l'amour ! le mot seul va te faire
trembler. Rassure-toi néanmoins : il me
semble que tu as encore le temps de
revenir sur tes pas.

Ma chere Emilie , je crois voir le
précipice , & je te le montre. Quant
aux moyens de l'éviter , je m'en rap-
porte à ta prudence , à ta sagesse , à ce
desir de la vertu qui t'inspirera , je
n'en doute pas , les meilleures résolu-
tions. Pourvu que le péril ne te soit
plus caché , je suis tranquille. Tran-
quille ! ah ! ne le crois pas. Je ne puis

112 *Emilie de Varmont,*

l'être quand je vois tant de peines nouvelles ajoutées à celles qui déjà t'accabloient.

Mais cet amour, ce fatal amour, est-il donc fait pour le malheur de l'espèce humaine ? Pourquoi se plaît-il à tourmenter d'un desir inquiet les cœurs même qu'il ne doit jamais brûler de ses feux ? Toi, ma sœur, tu l'auras sans doute trop tôt connu pour ton repos ; & moi, c'est peut-être pour mon éternel ennui que j'ai juré de ne le point connoître : ô destinée !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

St. Cyr, le 6 Août, midi.

MON DIEU ! quel coup de lumière tu viens de jeter sur l'abyme au bord duquel je marchois pleine de confiance ! Mon Dieu ! les cruelles passions

d'autrui n'avoient-elles pas rendu mon fort assez déplorable ! Falloit-il encore que les combats d'un amour criminel & malheureux s'élevassent au fond de mon cœur ? Ne suffisoit-il pas que je fusse un objet de pitié ? devois-je , pour comble d'infortune , devenir un objet de mépris ? Bovile ! Oh ! mon généreux époux ! quoi la reconnaissance de tes bienfaits a si tôt péri dans ma mémoire ; & le sentiment que tes vertus avoient mérité sans pouvoir l'obtenir , un inconnu me l'a tout d'un coup arraché ! Quoi ! déjà tes mânes sont outragées ! Quoi ! sur ta tombe à peine fermée je brûle d'une flamme adultère !

Conçois l'excès de ma surprise & de ma douleur , Dorothee : aujourd'hui , pour la première fois , je m'aperçois que je ne suis pas seulement coupable envers mon époux. Tandis,

que ton amitié toujours tendre , toujours attentive , veilloit sur ta sœur , mon lâche égoïsme te récompensoit à peine de quelques souvenirs. Insensée , je ne t'entretenois que de mes erreurs ! Ingrate, j'oubliois tes peines ! Depuis que je suis ici , je crois ne t'avoir pas adressé le plus petit mot de consolation. Quel seroit donc le suprême pouvoir de cet attachement qui, même en sa naissance , m'a fait négliger mes devoirs , offenser mes bienfaiteurs , & porter sur un seul objet, sur un objet jusqu'alors étranger , mon affection toute entière ? Quel obstacle opposer à sa toute-puissance ? Quel parti prendre ? où me cacher ? Que devenir ? Ah ! malheureuse !

LA MÊME A LA MÊME.

Onze heures du soir.

TU vas sans doute remarquer , ma sœur , que ce soir je suis remontée chez moi plutôt que de coutume ? C'est que M. Dolerval vient déjà de partir , & mon oncle aussi tôt m'a renvoyée.

Je profite de cet incident pour t'apprendre une heureuse nouvelle : je crois avoir ce matin trop vivement partagé tes allarmes : j'ai lieu de penser que je suis loin d'aimer ce jeune homme autant que nous l'avions craint. Oui , plus je réfléchis , plus je me persuade que jusqu'à présent j'ai seulement cédé en quelque sorte à l'impression qu'il s'est efforcé de me communiquer. J'ai seulement payé ses

honnêtetés , ses attentions , ses soins de toute espee , d'un peu de reconnoissance : & voilà tout. Je sens bien qu'il y auroit même à cela quelque danger peut-être ; & je te promets d'y prendre garde.

Prête-moi quelque attention , ma sœur : tu seras , je l'espere , contente des motifs qui m'ont fait changer d'opinion , pour me rendre plus de confiance en moi-même. Depuis deux jours ces messieurs ont ensemble des pour-parlers très-longs , très-animés , très-mystérieux ; on se parle bas , on s'éloigne , on m'évite : j'ai d'abord été frappée de cette impolitesse ! Tantôt sur-tout les interminables chuchotteries ont recommencé ; j'ai vu qu'on craignoit plus que jamais de m'admettre au secret de ces conférences : une défiance aussi mal-honnête m'a singulierement affligée. On s'est décidé

pourtant à revenir à moi ; mais on avoit je ne fais quelle joie difficile à dissimuler : ces marques d'indifférence pour mes peines ne m'ont pas non plus échappées. Enfin, ce n'est pas ma chanson que l'on a chanté ; mais celle-ci que tu connois bien :

Il faut attendre avec patience,
Le jour de demain est un bian jour :
Grande est , dir-on , la différence
Entre le mariage & l'amour , &c.

Sans doute il y avoit de l'impertinence à substituer ainsi je ne fais quel pont-neuf très-gothique , très-insignifiant à ma chanson si jolie. Aussi je me suis sentie piquée jusqu'au vif. Tellement que si M. Dolerval s'étoit seulement avisé de vouloir fredonner mes couplets , je m'y ferois opposée de toutes mes forces. Tu vois donc bien , Dorothee , qu'aucune de ses impolitesse

ne m'échappe, que je remarque toutes ses fautes, & que je ne lui pardonne rien. Or, maintenant je te le demande: crois-tu qu'on puisse se fâcher si fort, & pour des bagatelles au fond, contre les gens qu'on aime? assurément, non; & la preuve, c'est que je n'en veux pas du tout à mon oncle.

Allons, ma sœur, il est clair que l'excès de ta sollicitude nous a trompées. J'ai pour lui quelque amitié; mais de l'amour! Oh, pas du tout. Dans le fait nous étions deux enfans! devoit-il seulement paroître vraisemblable que tout-à-coup je me fusse éprise... J'entends quelque bruit!... dans le presbytere!... mon oncle ne seroit pas couché?... mais je crois reconnoître... sa voix... pourquoi reviendrait-il à l'heure qu'il?... oui, c'est sa voix; attends, ma sœur; que je prête l'oreille.

Oui, Dorothee, c'est M. Dolerval. Il a dit : *bien, très-bien, je vais toujours à l'église.* Mon oncle a répondu : *je ne vous y ferai pas attendre.* Qu'est-ce que tout cela signifie donc ? Que vont-ils faire à l'église ?... je ne fais, ma sœur ; un pressentiment fâcheux... la foule des circonstances qui se réunissent... tous ces entretiens mystérieux ?.. & cet air satisfait de M. Dolerval ?..... & la chanson de ce soir quelle affreuse lumière !.. quoi seroit-il possible ! je tremble !.. Attends, ma sœur, je vais essayer de descendre sans bruit.. d'écouter... je veux savoir... Ah ! mon Dieu... , ma chere Dorothee, je reviens à toi dans un moment.

Que viens-je d'entrevoir ? Qu'ai je entendu ? le perfide ! Ah ! malheureuse !.. Dorothee, ma main ! Tremble ! tout mon corps frissonne. Demain... ce soir j'en e puis.



LA MÊME A LA MÊME.

7 août, 8 heures du matin.

NON, je ne puis, je suis autant qu'hier foible... étonnée... hors d'état d'entreprendre ce fatal récit. De la nuit je n'ai pu fermer l'œil... Je ne l'aime pas ; sois sûre que je ne l'aime pas..... Le cruel ! comme il m'a trompée ! l'ingrat !... pardonne, généreux Bovile ! il est trop vrai peut être que je l'aurois aimé.. Mais c'en est fait, je ne l'aimerai pas... sois tranquille, Dorothee, je ne veux plus... que le haïr !... A demain ; tantôt ; dans la journée ; nous verrons. Je te dirai tout.

MURVILLE

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest , le 7 août 1782.

NON , mon bon petit frere , je ne suis pas fâché : Les folles apostrophes dont vous honorez ma raison ne m'offensent pas ; mais elles m'inquiètent. Pour peu que cela dure , je vous soutiens incurable ; & quel chagrin s'il faut figner un avis de parens pour vous reléguer aux petites maisons !

Comment ? Dolerval n'est plus inquiet que de savoir *s'il est digne de sa demoiselle ! il tremble de profaner l'amour ! il n'aspire qu'à brûler d'une flamme éternelle !* au sein des privations ! la belle chûte ! où diantre as-tu pris tout cela ? tu fais donc par cœur *l'Amadis & l'Astrée ?* voilà le

mal ! on ne devoit jamais vous laisser de romans dans les mains, à vous autres enfans. Tôt ou tard cette lecture vous tourne la tête. C'est ainsi qu'un jour, étant tout petit, je m'avifai d'aller courir les champs dans l'intention de me rendre hermite ; & cela parce qu'un dévot précepteur me faisoit depuis quelque temps, matin & soir, méditer la *vie des Saints*.

Au demeurant, *l'humble personne est d'une classe inférieure*, ne l'avois-je pas deviné ? va, ne crains pas que je te gronde : je fais que de tout temps ce fut la règle. A Paris, ce sont les coquettes Douairieres qui se tiennent aux aguets pour se procurer du moins la consolation d'un jeune homme tout frais venu du college ; & du plus loin que paroît le novice, elles vous tombent dessus, & bon

gré malgré l'introduisent dans le monde. Il est vrai que nos provinciales beautés de quarante à cinquante n'ont pas toutes cet heureux instinct. En général elles abandonnent aux soubrettes le profit des éducations : ainsi donc pour ton coup d'essai tu devois, comme tout adolescent Tourangeau, ne tâter que d'une subalterne. Et vraiment c'est à tort que tu nous accuses, nous autres *heureux de la terre*, de dédaigner les petites créatures. Nous ne dédaignons point du tout celles qui sont jolies. Allons, je consens à croire la tienne passablement gentille ; & ne te fâche pas. Mais où diable as-tu déterré ce phénix des pauvres filles ? auprès de ta sœur ? non. Ton femelle instituteur a grand soin de n'en avoir que de vieilles & de laides. Ce seroit donc une femme-de-chambre à madame

la subdéléguée? ou bien à notre grande conseillère de l'élection? ou plutôt à la grosse présidente au grenier à sel? car cette ville de *Tours* fourmille de femmes comme il faut.

A propos, tu leur fais leur procès aux femmes comme il faut. Je ne te reconnois pas là. C'est tout-à fait manquer d'humanité; que deviendront-elles si tu les dénigres? personne n'en voudra plus; & pourtant elles ont, comme les petites filles, besoin de quelqu'un.

J'aurois mieux aimé qu'elle fût à ma sœur, cette enfant. Tu l'aurois adorée plus commodément; & puis il te seroit devenu plus facile de la veiller de près. Car il faut la veiller, Dolerval! ne néglige rien pour qu'il n'entre aucun égrillard dans la maison. Ferme la porte à ces Jockeis à figure anglaise, brillans de jeunesse

& de beauté : puisqu'ils ressemblent à l'amour comme toi, comme toi qui d'ailleurs comptes pour rien la naissance & l'éducation, tu dois merveilleusement redouter leur concurrence. Ne te méfie pas moins de ces messieurs grands, bien faits, alertes, qui d'un saut vous escaladent le plus haut derrière d'un wiski : ceux-là peuvent encore rivaliser avec toi de leurs avantages naturels. Garde une égale défiance contre ces gros maîtres d'hôtel à face rebondie, puissamment engraisés des poulardes qu'ils ne donnent pas gratis à leurs maîtres : Dolerval, pour peu que ton amante ait de service, un commensal aussi profondément nourri que celui dont je te fais l'esquisse auroit auprès d'elle de grands moyens de séduction. Que d'ennemis cependant ! que d'ennemis superbes & formidables !

je les vois en ton absence environner
la reine du monde qui vient de tourner
une boucle à madame. Ils encensent
cette idole de ton cœur ! ils lui prodiguent
les jolis propos de l'anti-
chambre. Ils l'honorent, ils l'idolâ-
trent, ils la poursuivent de leur culte,
ils la poursuivent depuis l'office jus-
qu'aux mansardes ! ah, prenez garde
à vous, mon frere, car dans le rang
où vous avez si philosophiquement
choisi *l'objet de vos tendresses*, on ne
sauroit dire quel rival vous devez
le plus redouter, ou d'un *Valmont*
de cuisine, ou d'un *Lovelace* d'écu-
rie. Prenez-garde !

Sur-tout ne t'avise pas d'aller ver-
balement étourdir ta belle de quelque
beau sermon pareil à celui que tu
m'as envoyé manuscrit. Comment ne
l'as-tu pas fait voir à notre sœur,
ce double galimathias d'amour & de

morale dont tu m'as régale par la poste ! comme elle en eût été charmée, cette madame d'Etioles si fiere de ton innocence & de ta nullité ! mais patience ! tu vas enfin lui échapper ! te voilà prêt à changer de lifieres ; & le nouveau précepteur te donnera des leçons un peu différentes sans doute ! tu verras ! tu verras combien de temps ta reine se contentera de tes extases respectueuses ; s'il lui paroitra plaisant d'être toujours une *idole* ; comment elle s'accommodera d'un amant qui veut bien *adorer*, mais qui n'a nulle envie d'obtenir. Oh ! vraiment, vraiment tu me fais pitié ! je garde ta lettre. Je la conserve comme un monument des miseres humaines. Helas ! ce que c'est que de nous.

Encore Monsieur termine en m'offrant mon pardon ; mais à condition que je finirai par être de son avis !

128 *Emilie de Varmont ;*

ah ! pour le coup on voit trop que
c'est une femme qui t'éleve ! adieu
mon bon petit frere.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr, le 7 août 1782, 2 heures après-
midi.

MA chere Dorothee, tu t'en sou-
viens : je venois de reconnoître cette
voix que je n'ai jamais entendu sans
tressaillir. A l'instant même, pressée du
desir inquiet d'éclaircir de tristes soup-
çons que je crains de voir confirmés,
je quitte la lettre commencée pour toi,
je fors de ma chambre, je me ha-
sarde sans lumiere & sans bruit. Bien-
tôt arrivée à cette partie de l'escalier
par où l'on descend du presbytere
dans l'église, je reste un instant sur
le pallier. Ce n'est pas la porte de

communication qui me retient : mon oncle a , dans sa précipitation , négligé de la fermer ; mais M. Sévin lui-même est à peine dans l'église , je le crois encore sur le dernier degré. Je reste donc , attentive & tremblante. Un ingrat ne tarde pas à se faire entendre. Venez, dit M. Dolerval, venez unir deux amans. Le moyen que je contienne alors ma curiosité plus vivement excitée ! cette porte qui me cache tous les objets cede au premier mouvement que je fais pour l'entr'ouvrir ; & par une espace étroit qui me permet d'appercevoir sans qu'apparemment je puisse être moi même apperçue , je promene dans l'enceinte du temple mes regards avides. Ils y reconnoissent trop bien le perfide jeune homme qui conduit mon oncle avec tant d'empressement vers cette chapelle à dessein

parée, où sans doute on n'attend plus que le ministre. Les flambeaux de l'hymen y sont allumés ; une femme est au pied de l'autel. Cruelle femme ! Cependant je ne puis m'empêcher de lui donner une attention particulière &..... te le dirai-je, Dorothee ? te dirai je ce nouveau rêve d'une imagination frappée ? Oui, connois toute ma foiblesse ! apprends encore un effet prodigieux du sentiment qui me domine, de ce charme trompeur qui, m'aveuglant de ses prestiges continuels, me montre par-tout l'image d'un homme qu'il seroit à desirer pour mon repos que je ne visse plus nulle part. Cette femme, elle avoit, dans son heureuse impatience, tourné les yeux vers son amant qui continuoit de hâter la marche du ministre, à son gré trop lente. Tout-à coup je sens du fond de mon cœur

s'élever le violent desir de connoître au moins les nombreux avantages de celle qui m'est préférée : tout-à-coup je m'obstine à penser que malgré la distance considérable qui nous sépare, il ne me sera pas impossible de distinguer les traits du visage de cette inconnue qui doit être si séduisante ! & l'imaginerois-tu, Dorothee ? Voila qu'en effet je les distingue ! voilà, pour comble de démence, que je crois retrouver dans la figure de cette femme la figure de son amant. Oui, plus j'attache sur elle mes yeux troublés, plus je me persuade que j'y reconnois l'image, la vivante image de l'ingrat que sa beauté m'enleve. Je ne fais pourquoi cette prétendue ressemblance redouble mon affliction ; mais il est vrai que ma douleur s'accroit par l'idée des appas que je

suppose à ma fortunée rivale ; il est vrai que je donnerois beaucoup pour qu'il m'eût été permis de l'imaginer moins charmante.

Cependant je demeurois frappée d'étonnement ; de tristes réflexions m'obsédoient : M. Dolerval parle encore & c'est pour me porter un dernier coup. Hâtez-vous , s'écrie t-il : faites son bonheur..... & le mien.— Je ne vous demande plus qu'un instant , répond mon oncle : vous allez me gronder ; mais lorsqu'on se dépêche si fort , on peut oublier quelque chose. A ces mots il revient sur ses pas : je vois que pour n'être point découverte , il faut qu'à l'instant je remonte chez moi. Néanmoins dans le trouble où je suis , plus je me hâte sur cet escalier , plus j'augmente les difficultés de ma prompte retraite. Il est vrai que je me trouve au
second

second étage , hors de la vue de M. Sévin , lorsqu'il arrive au pallier que je viens d'abandonner ; mais je reste immobile à la porte de ma chambre, n'osant pour y entrer, hasarder quelques mouvemens dont le bruit pourroit me trahir. Vaine précaution ! non , non , je ne me suis pas trompé ! dit alors mon oncle qui semble du moins avoir l'attention de diriger sa voix de manière qu'elle ne soit pas entendue dans l'église : quelqu'un étoit là pour nous épier. Juliette ! Juliette ! quelle est donc cette inquiétude qui vous tient ainsi réveillée pendant la nuit ? allez dormir , ma fille , allez dormir ; & demain gardez-vous de parler à qui que ce soit de ce que vous venez d'entrevoir : ce mariage doit rester secret. A ces mots , il rentre dans le temple , il tire sur lui la porte , que pour

cette fois il a soin de fermer ; il me laisse dans une confusion difficile à décrire.

Mais je te dois l'avouer , ma sœur ; le désagrément de cette surprise est de toutes mes afflictions la plus petite. Abandonnée seule à mes réflexions déchirantes , je sonde à loisir la profonde blessure de mon cœur. Je reconnois dans toute son étendue & je déplore , hélas trop tard ! cette passion cruellement trompeuse que n'aguères je voulois me dissimuler encore !

Rassure-toi , néanmoins , Dorothée : il existoit , ce fatal amour ; mais il n'existe déjà plus. Va , ne crains pas qu'il ressuscite. Qui ? moi ! j'aimerois encore un ingrat qui prodigue ailleurs ses tendresses ! Un trompeur qui vient me séduire par les dehors d'un attachement qu'on eût dit également

vif & respectueux ! un traître qui , dans l'ombre de la nuit , pendant mon sommeil , va prendre aux pieds des autels l'irrévocable engagement de n'adorer jamais que ma rivale ! ma rivale ! elle ne l'est pas ! elle est la femme de M. Dolerval. L'époux d'une autre pourroit-il être quelque chose pour moi ?... L'époux d'une autre ! quoi donc , est-il possible !.. ah , ma sœur !

Ce qui devoit calmer un peu mes chagrins , c'est la part que mon oncle paroît y prendre. L'excellent homme ! ce matin il se donnoit mille peines pour éviter tout ce qui pouvoit tendre à me rappeler ma faute d'hier. Mais à dîner , quoi que je pusse faire pour déguiser ma tristesse , il a bien fallu qu'il la remarquât : qu'avez - vous donc , m'a-t-il dit. Vous m'inquiétez , ma fille. Je ferai , n'en doutez pas ,

236 *Emilie de Varfont ;*

de confans efforts pour fouffrir ma propre infortune , fans me plaindre ; mais la vôtre ? Je fens qu'elle me feroit infupportable. Eft-ce donc à moi qu'il faudroit attribuer l'état où je vous vois ? Je ferois devenu bien coupable , fans le vouloir ! ce que je puis pour votre fatisfaction , je le fais ; & sûrement vous ne favez pas tout ce qu'il m'en coûte.... Ceci m'a prefque bleffée , ma fœur. J'ai cru devoir interrompre M. Sévin : ah , difpenfez-vous du foin de me rappeler vos bienfaits. Vous me voyez pénétrée de leur étendue : je fais qu'en dépensant pour moi beaucoup plus d'or , d'autres feroient bien moins que vous. — Comment , de l'or ! s'eft-il écrié : s'agit il ?.... Apparemment il a fenti qu'il ne devoit pas infifter davantage ; & d'un ton plus doux il m'a dit : eh bien foit , croyez - le , s'il

le faut encore pour votre repos. Et puisque je me trouve coupable d'avoir un instant manqué de délicatesse, daignez me le pardonner.

Un moment après, songeant aux événemens de la nuit dernière, je n'ai pu m'empêcher de pleurer. Alors M. Sévin a versé quelques larmes : au nom de l'amitié, chere enfant, qu'avez-vous ? — Mon oncle, vous avez cette nuit *uni deux amans*. — Oui, ma niece ; & ce n'a pas été, je vous le jure, une douce commission pour moi. — C'en est donc fait, il est donc marié ? — Eh ! bien, s'il l'étoit ? — S'il l'étoit, me suis-je écriée dans mon désespoir, en me couvrant le visage de mes mains, s'il l'étoit, il faudroit ne le revoir jamais ! Mon oncle gardoit le silence ; & moi je l'ai pressé de s'expliquer, comme si j'avois eu besoin encore que quel-

qu'un me certifiât mon malheur. Le bon curé ne s'est pas rendu tout-d'un-coup à mes instances. Je l'ai vu long-temps se promener à grands pas d'un air très-agité. Mon ami, car il a mérité ce nom, mon généreux ami paroïssoit combattu des plus fortes irrésolutions. Sans doute il lui coûtoit de me confirmer un événement de la crainte duquel il me jugeoit déjà très-affectée. Enfin, pour toute réponse, il m'a dit deux fois avec un profond soupir, & d'un ton que j'ai trop bien compris : pauvre enfant ! pauvre enfant !

Alors je me suis rappelée que l'heure approchoit à laquelle M. Dolerval avoit coutume de venir. J'ai pensé que le cruel oseroit peut être, portant la perfidie jusqu'à l'audace, se remontrer devant moi. D'ailleurs l'espèce de pitié que M. Sévin croyoit

me devoir n'a pas peu contribué sans doute à me rendre tout mon courage : mon oncle , permettez que je me retire dans ma chambre , pour y passer toute la soirée ! — Quoi , ma niece , je serai si long-tems privé ?... — Ne me refusez pas cette grâce. — Cette grâce ! a-t-il répété. Mais je vous l'ai dit & je vous le redis encore : vos desirs , quoi qu'il doive m'en coûter , seront toujours des loix. Allez , ma fille ; & n'oubliez pas que vous êtes ici maitresse absolue de votre temps & de vos actions.

Je l'ai remercié , ma sœur ; & comme je me retirois , il m'a dit adieu d'un ton plein de compassion , mais d'une compassion douce & tendre. Je m'en suis sentie singulièrement touchée. Dorothée , je ne puis douter que mon oncle ne soit

aussi tourmenté de quelque peine secrète ; & je vois qu'il n'y a que les malheureux qui sachent d'un mot consoler leurs semblables. Cependant j'avois grand besoin d'être seule, j'ai couru chez moi , je m'y suis enfermée ; c'est là que je t'écris & que je pleure.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours , ce 8 Août 1782 ; onze heures du
matin.

AVEC quelle gaieté vous vous vengez de n'avoir pas eu raison , mon frere ; au reste , vous le pouvez sans aucun risque : celles de vos plaisanteries qui me regardent personnellement ne me laissent aucune impression fâcheuse , je vous assure. Il est bien vrai que les sarcasmes peu

décens dont vous poursuivez une fille aussi vertueuse que charmante font des blasphêmes , néanmoins je dois vous les pardonner : vous ne vous les permettriez sûrement plus si vous connoissiez mieux l'adorable niece de M. Sévin. Qu'elle a de raison & d'esprit ! Que de qualités ordinairement incompatibles elle réunit ! Quelle foule d'avantages !... Mais je vous quitte pour aller savoir de ses nouvelles. Hier je n'ai pas eu le bonheur de la voir. Elle étoit incommodée. Ce n'est qu'une indisposition légère , m'a dit son oncle. Cependant mon inquiétude ne m'a pas laissé dormir cette nuit. Je ne ferai tranquille qu'après l'avoir revue. J'y cours.

Midi.

QUEL coup vient de m'accabler !
Que lui ai-je donc fait ? De quel
crime me suis-je rendu coupable ?
J'arrive , elle ne m'attendoit pas. Pour-
tant je ne lui trouve point cette sur-
prise agréable qu'elle vouloit bien ne
pas diffimuler , lorsque dans les vi-
sires du soir je devois de quel-
ques minutes l'heure accoutumée.
Inquiet , je l'aborde , & du ton de
l'empressement je m'informe si elle
n'est pas remise... Elle m'interrompt :
Eh de quoi donc ? Monsieur. — Mais,
de votre indisposition d'hier. — On
vous a trompé. Je vous assure que
je me portois fort bien. — Qui nous
a donc privés du bonheur de vous
voir. — Le bonheur de me voir n'est
pas grand , Monsieur. Je ne fais au

reste si mon oncle attendoit hier quelqu'un : je vous déclare , quant à moi , que je n'attendois personne. — Ce que vous me dites-là , Mademoiselle , est bien capable de m'affliger & peut-être de me surprendre. — De vous surprendre ! étoit-il donc impossible qu'il vous vînt jamais à l'esprit que vos assiduités ici pouvoient ne pas plaire également à tout le monde ? — Voilà , qu'il me soit permis d'en faire la remarque , une leçon bien terrible & que du moins je n'ai point méritée.... Méritée , ou non , Monsieur , qu'elle vous profite.

Cependant mon ami travailloit au jardin. Surpris de ce qu'au lieu d'aller à lui , je me dispose à sortir du presbytere , il accourt en m'appellant. Je ne m'arrête qu'un instant pour l'avertir que si mon amitié ne lui devient pas moins chère , il doit ve-

nir la cultiver chez moi , puisque l'entrée de sa maison m'est à l'avenir interdite. Et je n'attends pas sa réponse ! & je rentre désespéré ! désespéré ! mon frere.

· E M I L I E A D O R O T H É E .

· Ce 9 Août 1782 ; huit heures du matin.

· D O R O T H É E , je te remercie des consolations que tu me prodigues ; mais je n'en ai plus besoin ; je suis mieux.... beaucoup mieux.... Apprends.... M. Dolerval.... Je m'étois trompée ! Ecoute , ma sœur , écoute.

· Hier je m'étois fait cette extrême violence de lui déclarer que je ne le voulois plus voir , mais un si grand effort ayant épuisé mon courage , j'avois passé dans les larmes le reste
du

du jour & la nuit toute entière. Mon oncle a paru, dans tout le cours de la soirée, tourmenté de ma peine, & je l'en ai vu ce matin encore plus douloureusement affecté. Pauvre enfant ! disoit-il sans cesse ; enfin il est tombé dans une rêverie profonde. Il se promenoit à grands pas, il avoit l'air inquiet, irrésolu, mécontent de lui-même. J'ai cru l'entendre murmurer ces mots : *l'erreur a déjà trop duré. C'est une cruauté ce seroit une perfidie !* ce que je puis t'affurer du moins, c'est qu'à l'instant il s'est retourné précipitamment vers moi, pour me dire avec impétuosité : *Qu'elle est cruelle votre tristesse, elle déchire mon cœur. Consolerez-vous, ma fille ; séchez vos larmes : il n'est pas marié. — Qui ? lui ? mon oncle. — Lui-même. — Vous dites qu'il n'est pas répétez, je vous en supplie, répétez. — Je dis qu'il n'est pas marié. Vous*

avez hier mal interprété ma réponse. Il est vrai qu'elle étoit équivoque, cette réponse, & voilà mon tort. Il est grand, sans doute ; mais que voulez-vous, ma fille ? je suis homme, je puis être comme un autre soumis à l'empire... Pardonnez - moi ; prenez quelque pitié.....

Ici mon oncle s'est interrompu lui-même ; apparemment parce qu'il m'a vue chanceler & pâlir. Tout-à-l'heure je m'étois levée avec vivacité, j'avois mis dans mes discours & dans mon action quelque véhémence ; mais il a fallu presque aussi-tôt me rasseoir : je me suis sentie d'une grande foiblesse.

Il faut pourtant que M. Sévin se soit imaginé que mon état n'avoit rien qui dût alarmer ; car, au lieu de me secourir, il m'a quittée précipitamment ; & dans le fait cette espee de

défaillance n'étoit point douloureuse ,
& s'est passée tout de suite.

Cependant mon oncle ne paroissoit pas ; j'ai crainct qu'il ne fût fâché ; je suis descendue dans le jardin pour l'y chercher. Il avoit été , pour ainsi dire , se cacher dans l'endroit le plus sombre. Je le voyois debout , la tête & les mains appuyées contre un arbre. Son attitude me sembloit celle d'un homme très-préoccupé. Sans doute il l'étoit prodigieusement , puisque je suis parvenue tout auprès de lui sans qu'il eût paru m'appercevoir ni m'entendre. *Hélas ! c'étoit l'excès de la joie* , disoit-il. — *Non , mon oncle , mais l'excès de l'étonnement.* Aux premiers accens de ma voix , M. Sevin a tressailli. *Pourquoi ne pas respecter ma solitude , s'est-il écrié ; pourquoi venir jusqu'ici poursuivre , & surprendre ? ...* Ma sœur, je n'ai pu le laisser achever : je voyois

son visage baigné de larmes ! mais que je serois malheureuse , mon oncle , si ma joie devenoit pour vous un sujet de douleur ! — Non , non , m'a-t-il dit , en prenant mes mains qu'il a fortement serrées : Non , ma fille , au contraire , je ne peux plus être heureux que de votre bonheur. Ces larmes... qu'elles ne vous inquietent pas... Eh que savez-vous ce qui les fait couler ? ... Peut-être le plaisir de voir vos chagrins finis : ... & de consoler en même-temps mon jeune ami qui doit être dans la désolation. — Dans la désolation ! vous croyez. — Allons ! je dois complètement réparer mes torts. — Et les miens , mon oncle. — Je l'irai trouver... — Bientôt ? — Ce matin. — Tout-à-l'heure ? — Tout-à-l'heure , soit. Je lui dirai de ma part & de la vôtre.... — Pourquoi de la mienne ? Ne pouvez-vous pas avoir cette bonté de vous borner à lui faire entendre que votre nièce a par

ou le divorce nécessaire. 149

fois de l'humeur , mais que vous ne sacrifierez point à ses caprices une amitié....
— *Je comprends ! Il faut que ce soit moi qui , malgré Juliette , ramene Dolerval ? Au moins , ma niece , ne lui parlez jamais de ce que vous avez pu voir dans la nuit d'avant - hier. Je ne dois & je ne pourrais même pas vous dévoiler le mystère de ce mariage clandestin. Qu'il vous suffise de savoir que Dolerval étoit là comme témoin seulement , & croyez à l'assurance que je vous en renouvelle.*

Cet entretien, dont je te rapporte à-peu-près tous les détails, m'a soulagée d'un fardeau qui commençoit... Il faut que je descende, Dorothee ; voilà M. Sévin qui part ; je ne te dis point adieu , ma sœur.

midi.

Je l'ai revu , Dorothee , je l'ai revu plutôt que je ne l'espérois , & dans un moment où je ne l'attendois pas.

Je desirois le retour de mon oncle ; mon oncle étoit parti depuis bien long-temps , ce me semble : j'allois & venois du jardin dans la cour , accusant M. Sévin d'une extrême lenteur. Enfin , ne sachant plus que faire pour abréger le temps , je rentre à la maison , & je me mets au piano. Il y a quelques morceaux sur le pupitre , je les essaie : bientôt leur longueur m'excede ! Je reviens naturellement à ma jolie chanson que je chante en m'accompagnant. Quelle voix ! quel talent ! s'écrie-t-on , quand j'ai fini. Je tourne la tête , & figure-toi ma stupefaction : il écoutoit immobile à la

ou le divorce nécessaire. ~~est~~
porte de cette chambre où, me
croyant seule, je donnois en effet
tout son effor à ma voix. M. Sévin
s'étoit servi de son passe par-tout, sans
que j'entendisse. M. Sévin ramenoit
M. Dolerval qui, je te le répète, res-
toit là confondu de surprise, & je
pourrois dire d'admiration. Est-il éton-
nant qu'en ce moment de trouble une
sottise me soit échappée. Moi qui ne
sais plus où j'en suis, je me leve, je
vais à lui, je m'avise de lui faire part
de cette remarque, que je le trouve
changé. M. Sévin, qui s'apperçoit de
ma bévue, prétend la réparer; mais,
pour s'être trop hâté, lui-même en fait
une. *Changés ! s'écrie-t-il, nous le
sommes tous ; & laissons vos chagrins :*
parlons du brillant savoir-faire de la
discrette Juliette. Ici les complimens
recommencent; M. Sévin me témoi-
gne toute sa surprise, & pourtant ne

152 *Emilie de Varmon* ;

se permet que d'obligeans reproches :
Mais le plus étonné, c'est M. Dolerval , qui se persuade difficilement que l'oncle ignoroit les talens de la niece. Au surplus , tous deux me pressent de recommencer , comme s'ils craignoient de n'avoir fait qu'un rêve : cette épreuve ne me réussit pas aussi bien que la première , peut-être à cause des efforts que je multiplie pour en sortir plus glorieuse. Il est certain , quoi que je fasse , que ma voix & ma main tremblent à-la fois. Je pardonne à mon oncle de le remarquer avec quelque peine ; mais il me semble que M. Dolerval n'en devrait être que plus satisfait. Quoi qu'il en soit , on se félicite mutuellement de l'acquisition d'un nouveau sujet qui va ramener l'heureux temps où l'on concertoit presque tous les jours. La partie en est projetée pour l'après-dîner même ; M. Do-

lerval promet d'amener son maître ; & quant à sa sœur , dit-il , dans quelques jours il espere qu'elle sera libre , & qu'alors elle s'empresera de venir admirer les talens , & peut-être partager les succès d'une rivale assurément très-digne d'elle.

Je ne veux rien te diffimuler , Dorothee : je n'ai pas été ce matin fort contente de M. Dolerval. Il me semble qu'il y avoit dans son air plus de froideur que de tristesse ; & dans ses manieres de l'indifférence plutôt que de la réserve. J'ai cru m'appercevoir qu'il étoit moins flatté de me connoître un talent précieux que piqué de voir qu'on lui en avoit fait un long mystere ; & sur quelques mots qui lui sont échappés dans ses adieux , je parierois qu'il imagine encore que mon oncle étoit en cela d'accord avec moi pour le tromper. Quel excès d'injustice !

254 *Emilie de Varmont,*
j'aurai peine à le lui pardonner ! nous
verrons ce soir ; nous verrons s'il ose
conserver des soupçons dont je me
sens blessée : je ne manquerai pas de
t'en instruire , ma sœur. Mais que
t'importe ? & moi-même , insensée !
moi-même , est-ce là ce qui doit m'oc-
cuper ? Ah ! chere Dorothee , daigne
encore pour cette fois excuser ton
Emilie : tu seras sûrement plus con-
tente de la premiere lettre qu'elle
t'écrira.

LA MÊME A LA MÊME.

Ce 11 août 1782.

ÉTOURDIE que je suis ! j'ai passé
sous silence , dans ma réponse d'avant
hier , l'article de ta lettre sur lequel,
avant tout , il convenoit que je m'ex-
pliquasse. Oui , je pense avec toi que

M. Sévin n'a pu se défendre d'un fatal penchant pour ton infortunée sœur ; oui , j'ai lieu de croire que la plus malheureuse des passions , la jalousie , est entrée dans ce cœur également généreux & sensible.

Hier nous avons eu concert pour la seconde fois : je t'avoue que la manière dont nous exécutons me dégoûteroit de musique , s'il étoit possible. Dès que M. Doléval paroît , mon oncle court au devant de lui , mon oncle le reçoit bien , très-bien ; oh , c'est une justice qu'il faut lui rendre ! mais pourquoi ne souffre-t-il pas que je lui fasse aussi quelque honnêteté ? Pourquoi me laisse-t il à peine le temps d'adresser à son ami quelque une de ces questions de pure politesse que l'usage commande , même entre simples connoissances ? ne diroit-on pas qu'en effet toute espee

de conversation le fatigue, lorsqu'un riers est là qui peut en augmenter l'agrément? M. Sévin vous presse; vous tourmente : il faut aussi-tôt commencer d'éternels quatuors ! si les pieces sont de ce genre qu'on appelle gai, mais qui me semble à moi fort ennuyeux, M. le curé ne va pas trop mal. Il n'en est pas ainsi, quand par hasard il nous arrive de tomber enfin sur un de ces morceaux vraiment intéressants, pleins d'une expression douce, ou tendre, ou déchirante. Alors, j'entre tout-à-fait dans le mouvement, je touche avec plus de précision, plus de goût, plus de chaleur ! M. Dolerval de son côté s'anime & se passionne; car il est plein d'ame, M. Dolerval ; mais voilà qu'aussi-tôt mon oncle fait tout manquer ! et comment suivroit-il la mesure, lorsqu'au lieu de regarder ses

notes.

notes, il a sans cesse les yeux sur sa niece & sur son ami? vainement nous continuons; vainement le maître attentif rappelle celui qui s'écarte; M. Sévin n'entend plus rien. Deux fois, dans la dernière soirée, son trouble s'est augmenté de sorte qu'ayant tout-à-coup jetté son instrument, au risque de le briser, il a couru s'enfermer dans la chambre voisine. Il est vrai qu'il revient; mais il est bien temps! d'ailleurs on ne peut jamais le déterminer à reprendre le morceau si cruellement interrompu! le moyen cependant qu'une plainte m'échappe? lui-même, malgré le sourire qu'il affecte, paroît si confus, si fâché de la mésaventure! & je te ferai part d'une remarque qui m'a singulièrement affligée: chacune des deux fois, mon oncle avoit les yeux rouges. Quand il

s'enfuit dans cette chambre, je n'en puis douter, ma sœur, c'est pour y pleurer.

Une chose qui ne m'étonne pas moins, & que je t'avoue avec un déplaisir plus grand peut-être; c'est que M. Dolerval ne témoigne plus à son ami ce tendre intérêt qu'il lui montrait d'abord & que la situation si malheureuse de M. Sévin semble exiger toujours. M. Dolerval ose même, excepté dans les moments rares et rapides où la musique l'échauffe & le jette pour ainsi dire hors de lui; il ose garder avec moi cet air indifférent & presque dédaigneux qui m'avoit choquée l'autre jour. Quoi donc! les chagrins de mon oncle devoient-ils si-tôt laisser la patience d'un ami? & quand j'aurois eu quelques torts avec ce jeune homme, ne fait-il plus rien pardonner? ma

œur, veux-tu que je te le dise : un si prompt changement dans sa conduite me donne beaucoup à songer. M. Sévin est amoureux & jaloux ; tout semble se réunir pour l'attester, & je veux bien n'en plus douter ; mais n'est-il affligé que de sa peine ? n'est-il pas aussi tourmenté de quelque grande inquiétude sur mon sort ? seroit-ce par une pitié mal entendue, que le surlendemain de cette nuit fatale où je paroissais accablée du poids de mes maux, mon trop généreux oncle auroit cru devoir me faire un mensonge cruellement officieux dont il sentiroit à présent la faute & le danger ? enfin est-il, ou n'est-il pas marié, ce M. Dolerval, maintenant si différent de lui-même ? Dorothee, tu trouveras mes soupçons horribles ; mais écarte, s'il est possible, écarte de mes yeux tous

les objets de ma défiance à chaque instant renaissante : ce temple , cet autel , cette femme toujours présente à ma mémoire , & qu'entre mille je te montrerois ! Fais que je ne voye plus la place que chaque jour , & plusieurs fois , poussée d'un mouvement involontaire , je vais reconnoître , cette place où le plus ingrat des hommes hâtoit la marche du ministre. Fais , sur-tout , que je n'entende plus ces mots d'un sens si clair & si terrible : *venez unir deux amans. Hâtez-vous. Faites son bonheur & le mien.* Dorothee ; est-ce avec cet empressement qu'un simple témoin marche vers l'autel ? Est-ce par un langage si pressant qu'il sollicite ?... Eh ! qu'ai-je écrit ! De quelles pensées me préoccupe un égarement auquel je me complais ! infortunée ! s'agit-il pour toi de savoir si des nœuds

indissolubles l'enchaînent ailleurs & quels sentimens tu lui inspires ? Helas ! tu dois seulement examiner quelles sont les mesures les plus propres à te dérober aux malheurs que te prépare une passion dangereuse, de quelque maniere que tu l'envisages.

Mais, Dorothee, ce moyen, auquel j'ai quelque fois songé dans mon désespoir, & que toi même ne me laisses entrevoir qu'en tremblant, ce moyen, dis-moi, te semble-t-il vraiment praticable ? puis-je d'abord quitter les lieux protecteurs de mon infortune, renoncer à cette vie champêtre dont les paisibles douceurs commencent à m'attacher ; abandonner ce respectable M. Sévin qui n'a pas craint d'augmenter son indigence en secourant la mienne, & lui laisser, pour prix de l'hospitalité qu'il m'a

162 *Emilie de Varmon* ;

donnée , le souvenir de mon ingrate
défiance ? Faut-il , fuyant un ennemi
trop cher , courir le risque de retomber
sous un fer assassin , commettre en-
core ma destinée aux hafards des
événements ; aller de porte en porte
mendier un asyle , & dans l'effroi
d'un péril presque nul , puisqu'il est
connu , m'exposer à mille dangers
peut-être inévitables , parce qu'il seroit
impossible de les prévoir ? Non , oh
non ! je n'ai pas le courage d'écouter
les conseils d'une prévoyance qui peut
me devenir à moi-même si funeste.

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest , le 10 Août 1782.

ALLONS donc , M. Dolerval ,
on a bien de la peine à vous faire
causer ! Faut-il ainsi se voir réduit à

vous surprendre des aveux qu'il seroit si doux d'obtenir ? A cela près, je vous dois d'énormes remerciemens. Vous soutiendrez l'honneur de la famille ! Comment donc ! Vous n'aspirez à rien moins qu'à tâter d'abord des friands morceaux de l'église, aux dépens d'un cher ami, de vos propres mains doucement coiffé ? Quel début ! Je reconnois mon sang ! Voilà, voilà la race des Murvilles !

Toutefois je t'ai vu si long-temps des goûts platement bourgeois, que je crains de me compromettre en t'accordant tout-d'un-coup des inclinations vraiment nobles. Aurois-je donc le malheur d'avoir, une fois seulement, trop présumé de toi, Dolerval ? Ce M. Sévin, n'est-ce pas le nouveau curé de Saint-Cyr ? ce jeune homme qui t'aime & que tu chéris ? Une espece de pilade à toi ? Bon enfant

d'ailleurs, qui soupire sans cesse après le mariage des prêtres ? Oh, l'égrillard ! je le lui avois bien prédit que, malgré ses scrupules, il finiroit tôt ou tard par avoir une niece !

Mais je parie que toi-même tu ne connois pas toute la grandeur de l'entreprise que tu vas tenter ? Je parie que tu ne fais pas ce que c'est que la niece d'un curé ? Eh bien, je vais te l'apprendre, je vais te l'apprendre en détail. Je ne laisserai point échapper cette occasion de te prouver de l'érudition ; car enfin, je veux que tu m'estimes.

Jadis, il y a bien long-tems, mon frere ! Alors ni toi, ni moi, ni le curé Sévin n'étions encore au monde. Jadis, enfin, la primitive église faisoit aux prêtres l'honneur de croire, & leur rendoit cette justice d'avouer qu'ils étoient des hommes. En confé-

quence, permis à quiconque d'entre eux le vouloit de se choisir une compagne qu'il pouvoit, en toute sûreté, nommer sa femme; & permis de lui faire, chaque année, pour ses menus-plaisirs, une innocente créature qui ne devoit pas naître radicalement bâtarde. Malheureusement un Concile; & c'étoit, si je ne me trompe, (1) ce Concile de Trente

(1) Il se trompe; son érudition ressemble à celle des jeunes gens de qualité de ce temps-là. Voici la vérité: Aucune loi divine ne défend & ne pouvoit défendre le mariage des prêtres. Aucune loi divine ne contrarie les saintes loix de la nature. L'ancien testament laisse aux ministres des autels l'exercice de toutes leurs facultés; & dans le nouveau, Jésus-Christ ne dit rien qui porte atteinte aux droits de l'homme. L'un de ses plus fervens apôtres, St. Paul lui-même, dans ses épîtres à Tite & à Timo-

qui avoit de l'esprit comme quatre ;
ce Concile de *Trente* décida que les

thée , veut que les évêques soient chastes & continens , mais dans le mariage , & non dans le célibat. *Oportet episcopum esse unius uxoris virum*, écrit-il : Il convient qu'un évêque soit le mari d'une seule femme. Une seule ! comprenez bien. Aussi , dans les trois premiers siècles de l'église , les prêtres qui comprenoient St. Paul se marioient. Et je ne refuse pas de vous en donner quelques exemples. Suivant St. Jérôme , que nous devons croire parce qu'un saint ne sauroit mentir ; Tertullien , prêt à rendre l'ame , exhorta sa femme à la continence. Quelques lecteurs trouveront Tertullien trop égoïste. Que m'importe ? Tout ce que je prétends vous faire remarquer , c'est que ce grand personnage , jaloux de sa moitié même au delà du tombeau , avoit une moitié. Vous allez voir qu'il n'étoit pas le seul. Saint Cyprien tance rudement le nommé *Novat* , prêtre marié. Attendez cependant : il ne le

prêtres, ne faisant pas partie de l'espèce humaine, devoient s'abstenir de

gronde ni d'avoir pris une femme, ni de l'aimer excessivement, ni de la trop caresser; mais tout au contraire d'avoir vilainement apostrophé la pauvre petite d'un coup de pied dans le ventre, qui l'a fait avorter. C'étoit un maître brutal que ce M. Novat! j'en suis fâché; mais ce dont je suis aise, c'est de voir un saint prendre le parti d'une femme, & de la femme d'un prêtre & de sa progéniture.

Venons maintenant aux terribles conciles. Prêtres infortunés, ce fut celui de Néosarée, tenu en 314, qui le premier osa restreindre un peu vos facultés matrimoniales. Il prononça dans son dixième canon, que tout diacre qui n'auroit pas, au moment de l'ordination, expressément déclaré l'intention de se donner un jour une compagne, ne pourroit plus prétendre aux fonctions de l'hyménée qu'en renonçant à celles du culte. Onze ans après, le trop fameux concile de Nicée ordonna le cé-

168 *Emilie de Vermont* ;
mêler leur sacré sang au sang impur
d'une chrétienne. Ainsi fut rendu le

libat à tous les ministres sacrés , sans excep-
tion. Puis , au siecle suivant , arriva le digne
concile d'Orange dont l'*anti-naturelle* sagesse
déposa quiconque , dans la prêtrise , ne s'abs-
tenoit point d'une femme. Enfin l'adroit Gré-
goire VII acheva d'enlever les prêtres à la so-
ciété & à leur espece.

Vers le milieu du douzieme siecle néan-
moins , le pape Célestin fut encore obligé
d'envoyer ses légats en Bohême , pour y sou-
mettre les ecclésiastiques au célibat. Ceux-ci ;
francs amis du mariage , protestoient qu'ils ne
souffriroient pas un joug *que ni eux , ni leurs*
peres n'avoient pu porter. Malheureusement
on les y contraignit ; & je vous laisse à penser
si la tranquillité des époux laïques de ce pays-
là n'en fut jamais troublée : je consens à juger
par comparaison , je m'en rapporte aux pa-
piens maris de ce pays-ci.

Après treize cents ans de barbarie , la voie
sacrée

facré décret du Concile ; mais la nature , qui n'est pas toujours catholique , apostolique & romaine , n'a jamais voulu sanctionner cet épiscopal Canon. C'est depuis ce temps-là

de la raison voulut se faire entendre. Charles-Quint desira que le concile de Trente rendît aux ecclésiastiques la liberté du mariage ; le pape Paul III refusa d'y consentir. Je ne saurois affirmer que ce fût ce Paul III qui , pressé d'avouer les motifs de son aversion pour le mariage des prêtres , répondit : *Ce sont principalement leurs femmes & leurs enfans qui mettent les biens de l'église en péril.* L'excellente raison ! elle pouvoit encore être passable il y a deux ans. Mais aujourd'hui que l'église n'a plus de biens temporels à conserver , pourquoi priveroit-on ses ministres des douceurs d'une union légitime ? Législateurs humains & prudens , restituez-leur le droit d'épouser nos filles , si vous voulez qu'enfin ils nous laissent nos femmes.

170 *Emilie de Vermont,*

que pour se venger , elle a forcé maint évêque à entretenir publiquement plusieurs jolies filles. C'est depuis ce temps-là que de pauvres curés , n'osant comme leurs supérieurs afficher le scandale , ont pris le parti d'épouser , au lieu d'une femme , une niece. Ce fut encore dans ce temps-là , je crois , que pour doter convenablement la foule des enfans naturels qui sortoient journellement du sein de l'église , on inventa les religieuses & les moines.

Toi , cependant , tu vas sur les brisées d'un élu ! Malheureux ! ne fais-tu pas que le Dieu des prêtres est un Dieu vengeur ? Crains que le bon congruiste ne t'excommunie & qu'aussi-tôt un officieux démon ne t'emporte au beau milieu de ses semblables !

Te voilà bien averti , mon frere.

Si toutefois tu persistes, apprends du moins la plus prompte manière de conduire à sa fin cette aventure qui pourroit te damner. La bien-aimée d'un ecclésiastique doit avoir l'âme dévote : il faut donc lui prodiguer les séductions de la *rue des Lombards*. Attaque-la par les confitures sèches, les pastilles, les bombons, les petits gâteaux même. Prends soin d'y ajouter de temps en temps l'image en sucre d'une Madone, ou plutôt quelque Saint-Christophe bien conditionné. Dès que tu auras par ces douceurs préparé la voie, tentes avec confiance l'occasion du tête-à-tête. Elle ne te manquera pas. Ayez seulement l'attention d'étudier les diverses espèces de sonneries. Entends-tu ce tintement lugubre ? C'est pour un pauvre chrétien l'heure suprême ; c'est pour mon heureux frère l'heure du

berger. Cette cloche , elle appelle le cher oncle au lit d'un agonisant : cours , Dolerval , au chevet de la niece. M. le curé porte à ce moribond des paroles de paix qui lui font peur : toi , mon frere , tâche que tes discours moins maladroits n'effrayent point la très-vivante personne qu'il est pressant que tu convertisses. Enfin , tandis que le malheureux prêtre fait peut-être de vains efforts pour arracher un homme aux enfers , hâte-toi d'envoyer une femme au paradis. Ainsi donc , à mesure qu'une paternelle excursion du pasteur enverra dans l'autre monde un pauvre diable , une amoureuse incursion de mon frere ramenera quelqu'un dans celui-ci. Admire cependant comme les grands effets sont quelquefois produits par les petites causes : tu répareras , au moyen de quelques su-

crieries , tous les ravages que l'épouvantable habit de M. Sévin fait dans sa paroisse. Malgré sa robe si meurtrière ; tu pourras empêcher que le hameau ne se dépeuple ; & bientôt , à la différence de vos œuvres , on reconnoitra qu'elle est la véritable providence du lieu. Va donc , mon bon petit frere ! & du cœur à l'ouvrage ! & commence dès demain !

Je pourrai dans quelques semaines t'encourager par ma présence. Je compte faire un voyage à Paris, tout exprès pour y surveiller moi-même mon très-fidèle ami. Je m'obstine à croire qu'elle ne peut être ailleurs que dans les mains de Varmont : cette mademoiselle de Terville qu'il est impossible que j'oublie. C'est une enfant comme celle-là que je te pardonnerois *d'adorer*, mon frere ! ah ! que de folies n'aurois-tu pas dites

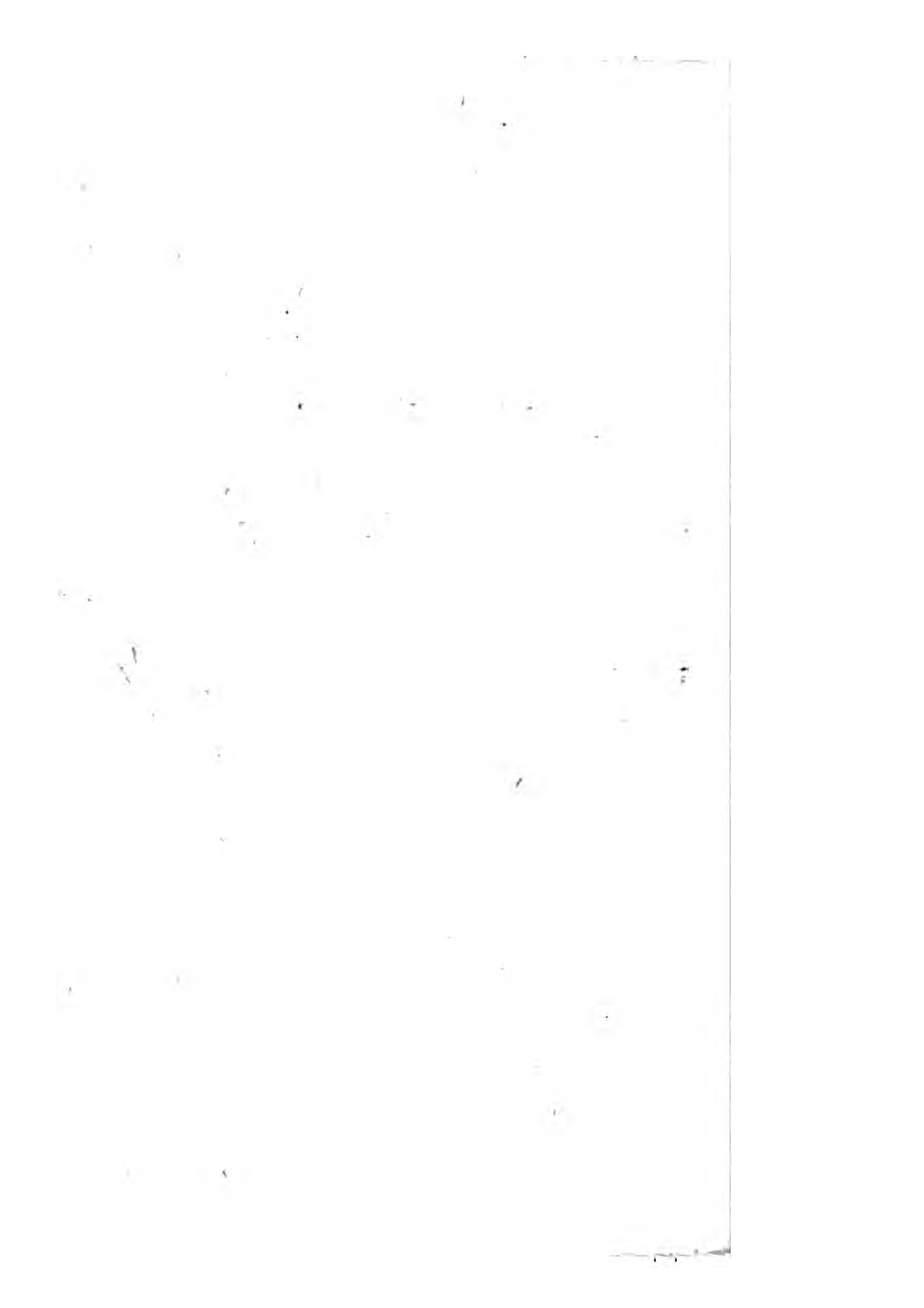
174 *Emilie de Varmon, &c.*

& faites pour elle, toi que l'agreste moitié d'un congruiste fait déjà complètement déraisonner !

Dolerval, tu conçois que je ne passerai point auprès de *Tours* sans m'arrêter au moins vingt - quatre heures chez madame d'Etioles ; nous irons ensemble au presbyterre, n'est-ce pas ? Je suis vraiment curieux de connoître la petite niece. Bon dieu ! si j'allois voir la dulcinée de *Don-Guichotte* ! en attendant cette heureuse surprise, adieu, mon ami. souviens - toi que je t'aime & que j'aime ma sœur.

Fin du Second Volume.

É M I L I E
DE V A R M O N T,
O U
LE DIVORCE NÉCESSAIRE.



É M I L I E
DE V A R M O N T,

O U

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS
DU CURÉ SÉVIN.

Par l'Auteur de FAUBLAS.

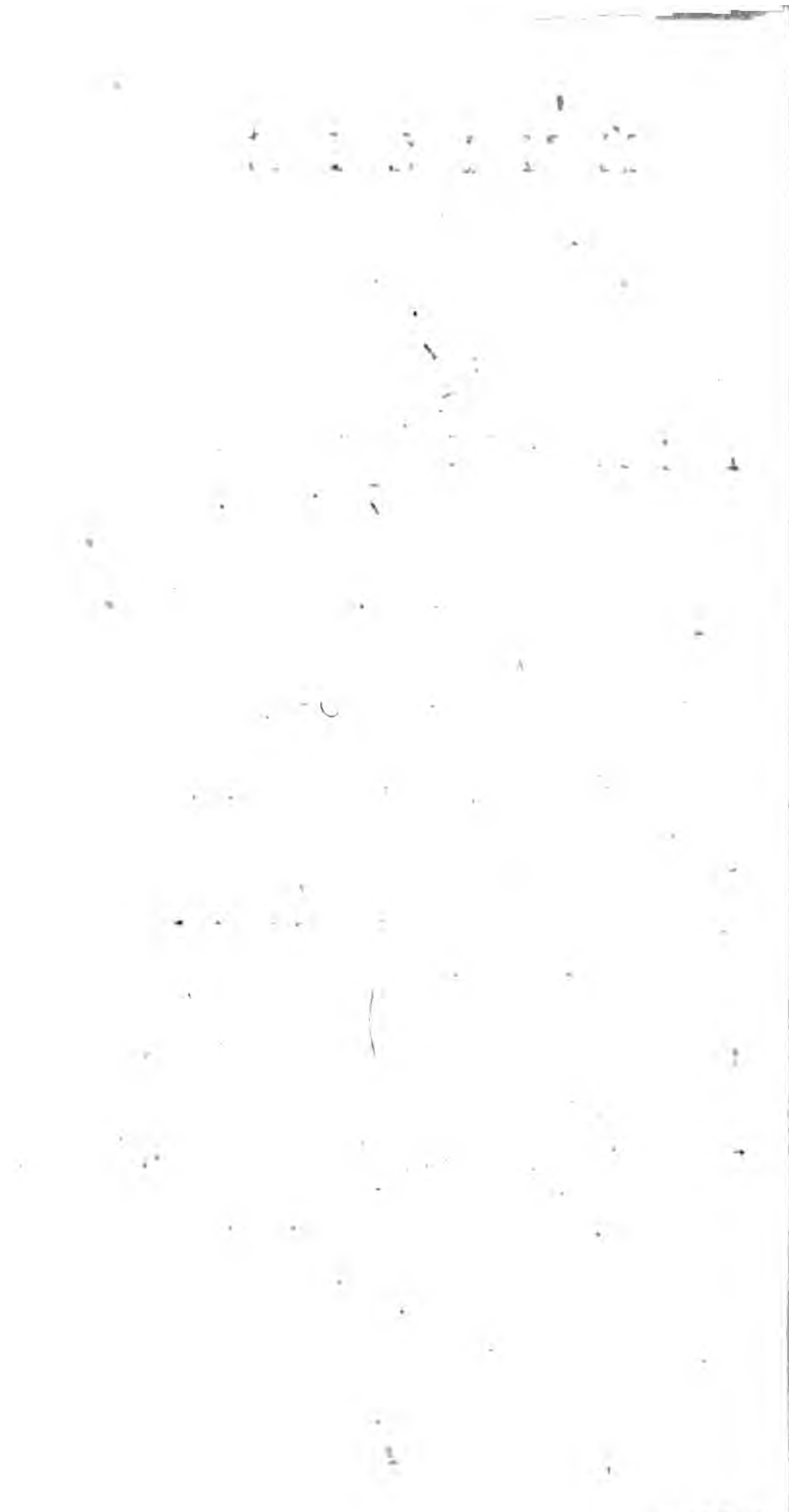
PRIX 3 LIVRES 12 SOUS.

T O M E T R O I S I E M E.

A P A R I S,

Chez BAILLY, libraire, rue S. Honoré,
vis-à-vis la Barrière des Sergens ;
Et chez les Marchands de nouveautés,

4 7 9 1.





EMILIE DE VARMONT,

O U

LE DIVORCE NÉCESSAIRE ;

E T

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 16 août 1782 , minuit.

C'EN est fait ! c'en est fait ! je ne dois plus espérer de trouver le bonheur sur la terre. Que dis-je ! j'y chercherois en vain le repos. En quelque lieu que la paix habite , il

Tome III.

A

2 *Emilie de Vermont ;*

suffira que je me montre pour qu'elle disparoisse. L'infortune qui me poursuit constamment s'attache encore à tout ce qui m'entourne. Malheur, malheur à quiconque, attiré vers moi par un penchant fatal, oseroit en quelque sorte associer ses destinées aux miennes ! il deviendroit bientôt l'objet de la pitié générale, & mon sort n'en seroit que plus déplorable.

Avant que je vinssé troubler sa retraite, M. Sévin y rencontroit quelques douceurs. Depuis que j'habite ces lieux, leur malheureux maître n'a plus de beaux jours. A mon aspect, les tranquilles plaisirs ont fui pour jamais. Mon oncle ne peut déjà plus se livrer à ces soins domestiques dont il se faisoit un délassement plutôt qu'un travail. Son jardin n'est plus cultivé ; ses oiseaux chéris languissent en attendant leur nourriture. Lui-même il dé-

ou le divorce nécessaire. §

périt ; il se consume ; sa jeunesse, usée par les chagrins , s'avance rapidement vers son terme. Enfin , ses devoirs sacrés , les plus saintes fonctions de son ministère lui deviennent insupportables : je le vois porter jusqu'à l'autel ses tristes rêveries , ses distractions profondes , ses pleurs amers , son désespoir.

Et moi , Dorothee , moi l'auteur de tant de maux , penses-tu que j'en puisse demeurer spectateur indifférent ? Va , mon cœur navré de tristesse est fermé désormais à toute espece de consolation.

Mais d'ailleurs que sont-elles devenues les consolations qui pouvoient me rester ? M. Dolerval m'a paru ces jours derniers tout aussi malheureux que mon oncle. Il a , comme celui-ci , l'air toujours inquiet , toujours péniblement préoccupé. Je trouve qu'il

change à vue d'œil. Sa figure pâle, décolorée, ne conferve point toute entière cette grande douceur qui faifoit fa beauté principale : on y remarque la trace des foudis rongeurs. Ses yeux auffi, fes yeux rouges & fatigués, ne brillent que rarement du feu qui les animoit. Sa voix même eft continuellement altérée. Quelquefois, dans un trouble extrême, il paroît vouloir nous confier un douloureux fecret ; néanmoins je ne fais quelle défiance auffi tôt l'arrête : il ne s'explique jamais que par des foupirs mal étouffés.

Au refte, fi M. Sévin ne redoute pas cette confiance, par quelle inconcevable fatalité s'avife-t-il donc de tous les moyens propres à l'empêcher ? Mon oncle, je crois te l'avoir déjà dit, me laiffe à peine le temps de faluer fon ami. Ce n'eft plus la mufi-

ou le divorce nécessaire. 5

que qui s'oppose à nos entretiens : on met un livre entre les mains de M. Dolerval , dès qu'il arrive. Et quel livre ! l'auteur s'efforce de prouver que le vil intérêt personnel est l'unique mobile de nos actions ; que par conséquent il y a bien peu de vertus sur la terre : point de tendresse filiale , par exemple , point d'affection fraternelle , point d'amour fidele & désintéressé ; pas même d'amitié véritable ! Eh mais ! quand tout cela seroit incontestable , à quoi bon présenter aux hommes ce hideux tableau de leur difformité : je fais bien , quant à moi , que ce vilain livre me flétrit l'ame ; il me consterne , il me dégoûte , il me jette dans un absolu découragement de moi-même. Et vous , mon oncle , il faut que vos chagrins aient prodigieusement altéré la bonté naturelle de votre caractère , pour que déjà vous

vous plaifiez à cette lecture, & surtout pour que vous vous obfiniez à nous en affliger tous les jours. Ne fens-tu pas, Dorothee, que cet affreux systême, s'il pouvoit être goûté, nous feroit détester l'humanité toute entière ? Hélas ! point d'amour fidele & désintéressé ! cela n'est-il pas horrible à penser, ma sœur ?

Pas même d'amitié véritable ! je serois tentée de croire à cet odieux principe, si tout ce que je vois ici pouvoit durer long-temps encore. L'un des deux amis oublie trop souvent ce qu'il doit à l'autre de bienveillance & d'égards ; M. Sévin ne parle plus à ce jeune homme qu'avec une impatience mal déguisée, & quelquefois d'un ton d'aigreur vraiment insoutenable. Ce qui m'étonne bien davantage, c'est que M. Dolerval lui-même se livre à des mouvemens d'humeur

assez fréquens. L'autre soir.... Non, Dorothee; c'étoit hier. Il me semble qu'il y a déjà plusieurs siècles. Hier au soir, M. Dolerval, apparemment excédé comme moi de cette lecture, jette le livre, d'un air un peu brusque il est vrai; mais aussi-tôt confus de cette inconvenance, il s'accoude sur la table, couvre son visage de ses mains & reste quelques minutes dans cette attitude humiliée. Ma sœur, je voyois sa poitrine s'élever & s'abaisser par des mouvemens très-prompts & très-inégaux; j'appercevois quelques larmes entre ses doigts; mon cœur en étoit prodigieusement ému, je l'avoue. Mon oncle, qui nous observoit en silence, se leve alors & d'un ton douloureux, mais qui cette fois n'avoit rien d'offensant: *convenez-en*, dit-il à son ami, *l'étrange figure que tous deux nous faisons ici ne doit pas beau-*

coup amuser ma niece. — Ce que vous avez la modestie d'avancer collectivement, il faut, je le sens bien, le prendre uniquement pour moi, s'est écrié le jeune homme : ah si j'avois le courage de rester chez moi pour y cacher ma faiblesse, vous l'aimeriez mieux, sans doute. Sans doute il vous paroîtroit plus commode que votre ami, témoin tranquille de votre bonheur, ne vint jamais l'empoisonner d'aucune inquiétude. — Quoi ! de l'ironie ! a répondu mon oncle avec amertume. A votre place, Dolerval, si je pensois ce que vous osez dire, je serois du moins assez généreux pour avoir le courage dont vous me parlez. — Voi!à le conseil que depuis quelque temps j'attendois, a répliqué M. Dolerval à son tour fort agité ; je ferai, n'en doutez pas, mes efforts pour le suivre. Il s'éloignoit ; mais il s'est un moment arrêté pour me regarder en-

ou le divorce nécessaire. 9

core, & c'est alors qu'il a proféré ces mots où mon oncle a cru voir un outrage pour Juliette & pour lui, mais où je ne trouve, moi, qu'une obscurité singulière dont je puis être inquiète & non pas fâchée : *Assurément, Monsieur, vous êtes très-heureux de posséder chez vous Mademoiselle ; mais jamais, & vous m'en arrachez l'aveu, jamais je n'aurois pensé que vous aussi vous dussiez un jour avoir une niece.*

Aussi-tôt il est parti ; nous ne l'avons pas vu ce soir ; il y a vingt quatre mortelles heures qu'il n'est venu.

Je vois qu'il conservera le ressentiment de cette dernière querelle ; & mon oncle, non moins coupable, qui s'obstine à trouver une insulte dans des paroles purement énigmatiques, mon oncle proteste que cette fois il ne l'ira pas chercher. Quoi ! pas même d'amitié véritable ! cependant mon

oncle a-t-il si grand tort ? Que venoit-il faire chez nous ce cruel jeune homme ? ou de quelle étrange maniere s'y comportoit-il ? Pourquoi veut-il , s'il est marié , troubler notre repos ? Et s'il ne l'est pas , de quoi peut-il tant s'affliger ? Comment peut-il me donner à moi-même de si grands chagrins ? Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu !

Allons , mes yeux s'ouvrent... bien tard ; mais je ne les fermerai plus. Ce parti si cruel , qui me sembloit impraticable , c'est le seul qui me reste ! Il faut fuir , il faut aller... n'importe en quel endroit , pourvu que ce soit loin , très-loin de ces lieux où ma présence fait le malheur de tout le monde. Encore quelques jours , aussi longs , aussi tristes que celui-ci ! Encore quelques jours , & j'en aurai le courage. Oui , je désertterai cet asyle , impuissant

ou le divorce nécessaire. 15

contre les passions ; mais je me garderai bien de me fixer dans aucun autre, quelque sûr qu'il puisse me paroître. Ses paisibles habitans ressentiroient bientôt la terrible influence de l'étoile qui me poursuit ! Oui , m'y voilà déterminée : je promènerai de village en village mon existence vagabonde. Je ne m'arrêterai quelque part qu'autant qu'il le faudra pour y gagner , du travail de mes mains , la subsistance d'une journée ; & les heures de mon oisiveté misérable je les passerai dans la solitude des bois les plus sombres. Ainsi mon sort me deviendra plus supportable : j'aurai du moins la consolation d'être seule à plaindre. Oh ! combien je le suis ! Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu !

LA MÊME A LA MÊME.

Saint-Cyr , le 17 Août 1782.

EN vérité, je n'existe que pour trouver à chaque instant des sujets de surprise. Heureusement ils sont quelquefois de nature à me soutenir , à me consoler , à me rendre un rayon d'espérance.

Tantôt d'assez bonne heure il arrive; mais il n'est pas seul , il vient avec... non, mes yeux ne m'avoient pas trompée ! Non , ce n'étoit point un jeu de mon imagination , cette ressemblance entre une inconnue & ce jeune homme. Elle existe cette femme ! Elle existe telle en effet que j'avois cru l'entrevoir. Aujourd'hui , du plus loin que je l'apperçois , je la peux reconnoître. Je me rappelle trop bien en quel temps , en quel lieu , dans quelle attitude

attitude je l'ai vue pour la première fois. Quoi ! son barbare époux l'amène jusqu'ici pour me braver ? Il ose ainsi venir insulter à mes douleurs , le perfide !

Mon cœur venoit de se ferrer. Je me sentois atteinte du plus violent dépit. Juge quelle joie succede à ce moment d'anxiété ! M. Sévin court , avec tous les signes d'une vive satisfaction , au-devant de celle qui vient nous visiter ; & dans son transport : Enfin , s'écrie-t-il , c'est madame ! .. Il la nomme , Dorothee. Il nomme quelqu'un... que M. Dolerval chérit sans doute , mais qu'il peut chérir sans offenser personne ; quelqu'un que tout le bien qu'il m'en a dit m'a déjà fait aimer à moi-même ; une femme douce , sensible , bienfaisante ! .. qui réunit toutes les vertus & tous les charmes ! une femme accomplie ! madame d'Étioles , enfin !

14 *Emilie de Varmont ;*

Oui , Dorothée ; oui , madame d'Etiolles ! A présent tout s'explique. *Hâtez-vous. Unissez deux amans. Faites son bonheur & le mien.* Vraiment il étoit impatient de voir combler les vœux de son Eléonore ! L'excellent jeune homme ! Il n'a pas d'autre bonheur que celui de sa sœur. Comme elle doit être enchantée d'avoir un tel frere ! Et que moi-même je me sentirois d'orgueil , si le ciel avoit permis !... Cependant j'aime mieux que ce soit elle qui jouisse de cette faveur ! Je l'aime mieux ! N'en est-elle pas infiniment digne ?

Nul doute , maintenant ! nul doute ! c'est le secret de M. d'Etiolles que le hasard a remis dans mes mains. Il est libre , lui ! libre d'aimer quiconque aura le mérite de lui plaire ! C'étoit elle qui se marioit. Oh ! que j'en suis aise ! Oh , qu'elle a bien fait !...

puisqu'elle réunit tout ce qu'il faut pour la félicité d'un galant homme ! qu'elle a bien fait !

Nous nous sommes , pour ainsi dire , étudiées toutes deux dans un entretien qui m'a paru court , & qu'elle n'a pas trouvé long , si je l'en veux croire , ni son frere non plus , que je pense. Il n'a cessé de nous observer tout le temps qu'a duré cette intéressante conversation ; & c'étoit d'un air ! d'un air impossible à rendre ! A le voir m'écouter parler , on se feroit imaginé que sa vie ou sa mort dépendoient uniquement de ce que j'allois dire ; & chaque mot sorti de ma bouche , il le poursuivoit , si j'ose m'exprimer ainsi , jusques sur le visage de sa sœur , pour y démêler l'impression qu'elle en recevoit. J'avoue que d'abord l'attention de M. Dolerval ne m'a pas semblé tout-à-fait exempte d'une certaine in-

quiétude : j'en ai senti quelque dépit.
Pouvoit-il supposer que je ne prendrois nul soin de mériter l'estime d'une personne qui lui est chère , & de l'opinion de laquelle je fais qu'il fait grand cas ? ou devoit-il redouter si fort que je fusse peu capable de m'attirer sa bienveillance ? Quoi qu'il en soit , mon bonheur a voulu qu'il eût lieu de se rassurer promptement. Mais tu ne te feras pas une idée de la satisfaction qui brilloit sur la figure de M. Dolerval chaque fois que madame d'Etioles honoroit Juliette du plus obligeant sourire. J'ai cru qu'il ne pourroit contenir sa joie lorsqu'elle eut la bonté de m'adresser un premier compliment très-flatteur. Enfin , je ne sais par quel rapport sympathique entre ces deux personnes il est arrivé que le frere s'est pressé de rendre à la sœur les caresses que celle-ci n'a pu

s'empêcher de me faire : elle m'a deux fois embrassée ; il lui a deux fois baisé les mains.

Avant de me quitter , elle m'a prodigué tout haut les plus doux éloges ; puis en baissant la voix elle a dit confidemment à son frere : *mon ami , ce sont toutes les grâces naïves de l'innocence ; c'est la modestie , c'est la candeur même ; c'est ce charme de l'honnêteté qui vient du cœur & qu'on ne joue pas !* Il a répondu sur le même ton : *je suis donc bien coupable !* Alors mon oncle , qui sans affectation donnoit apparemment comme moi toute son attention à ce mystérieux dialogue , a dit avec impétuosité : *oui , vous l'êtes ! & cent fois plus que vous ne l'imaginez !* Soupçonner mon amitié , mes principes , ma conduite , passe encore ; mais sa pudeur ; mais sa vertu si digne d'un profond respect ! Ah , jeune

homme ! jeune homme ! — O mon ami , s'est écrié M. Dolerval , pardonnez-moi : daignez obtenir qu'elle me pardonne. Et vous , Mademoiselle , ne permettez-vous pas ? Il sanglottoit , il alloit se précipiter à mes genoux ; mais un regard de sa sœur lui a commandé la retenue & le silence.

En me disant adieu , madame d'Etioles m'a demandé plusieurs fois mon amitié. Mon amitié ! femme charmante !

Mais , Dorothée , quel est donc cet *outrage* que M. Dolerval se reproche avec tant d'amertume ? Est-ce qu'en effet il y auroit dans ce propos de l'autre jour un sens caché qui le rendoit injurieux pour ta sœur ? Eh bien , puisqu'ils le veulent tous , puisque lui-même semble le reconnoître , il m'a donc offensée. Cependant si madame d'Etioles ne l'avoit retenu ce

jeune homme , il tomboit à mes pieds ! Où pourroit être le discours si criminel qu'après cela je m'obstinasse à ne pas lui pardonner ? Ah , quelle que soit sa faute, ses pleurs l'ont effacée !

Je crois à-peu-près inutile de te faire observer qu'il n'y a pas eu de musique , quoique d'abord on eût parlé d'en faire : ce n'étoit apparemment de la part de M. Dolerval que le prétexte de cette visite. D'ailleurs le temps nous a tout-à-fait manqué. Mais ce que j'oubliois de te dire , c'est que pendant ma conversation avec madame d'Étioles , mon oncle avoit cet air calme & presque satisfait que depuis long-tems je desirois lui retrouver. Il est certain que cette soirée délicieuse a trop peu duré pour tout le monde.

DE LA MÊME A LA MÊME

18 Août 1782; 9 heures du matin.

ENCORE un événement fâcheux; Dorothée! Serai-je donc éternellement malheureuse?

Tout-à-l'heure M. Sévin étoit plongé dans ses rêveries ordinaires, lorsqu'un domestique lui apporte un billet. Il lit, change de couleur & s'écrie: *infortunée d'Etioles! pauvre Dolerval!.. Picard? Dites que je le supplie de différer un moment à cause de moi. Je cours chez lui, je veux absolument l'embrasser avant son départ...!*—Avant son départ! mon oncle?—Hélas! oui, ma niece.—Mon oncle, ah, je vous en prie, montrez-moi cette lettre.—Impossible!—M. Sévin, je vous en conjure!—Quoi! les secrets d'un

ami ! — Des secrets ? Pensez - vous qu'il en puisse avoir pour moi ? — Cruelle enfant , que me dites - vous là ? — Mon oncle , si je vous suis chère !.... — Juliette en pouvez - vous douter ? — J'en demande ce témoignage. — Au nom de l'ami....mitié , ne le demandez pas. — C'est au nom de l'amitié que je l'exige. — Fort bien , Mademoiselle ! abusez de l'état déplorable où vous me voyez réduit ; comblez ma misère & ma honte ! Faites que je trahisse la confiance d'un ami ! Que dis - je ? Forcez - moi , barbare , forcez - moi donc en même - temps à vous donner des armes contre moi - même.

Ma sœur , je ne lui dis plus rien ; mais il me voit accablée de douleur : ô ! suprême pouvoir de la beauté , s'écrie - t - il , où donc peut - il être l'insensible mortel qui te résiste ! A ces

22 *Emilie de Varmon* ;

mots il m'abandonne le billet que je te transcris en versant bien des larmes.

DOLERVAL A M. SÉVIN.

18 Août 1782.

J U G E Z , mon ami , si je ne suis pas bien à plaindre. Il faut qu'à l'instant je quitte ces lieux qui me devenoient chaque jour plus chers ; & je laisse madame d'Etioles au désespoir. Le mari d'Eléonore est un homme juste : les méchans ne cesseront de le persécuter. Il s'arrache des bras de sa femme quatre jours après leur mariage ; un changement heureux sembloit commander ce prompt départ pour la capitale , & la nuit même qu'il y arrive on le plonge dans les cachots de la bas-

telle. Nous venons d'en recevoir l'affreufe nouvelle. Il devient indispensible que je parte à l'instant pour Versailles , & que j'y reste tout le temps nécessaire pour y tenter de nombreuses démarches dont la réussite est trop incertaine. O ! ma pauvre sœur !

Mon ami , je la recommande à vos tendres soins ; & ce dépôt si cher à mon cœur n'est pas le seul & le plus cher dont vous restiez chargé.

Mon ami , ne dites pas à votre adorable niece que je brûle pour elle d'un feu qui ne s'éteindra point ; que je n'aspire qu'au bonheur de l'obtenir , que je veux à quelque prix que ce soit la mériter. Ne le lui dites pas : je me suis conduit de de manière à justifier votre défiance , votre colere & peut-être son inimi-

tié. Mais au moins veuillez l'affurer que mes outrageans soupçons, lorsqu'elle daigneroit ne plus s'en souvenir, feroient encore mon tourment. Adieu. Pourquoi faut-il partir sans la revoir ?.... Adieu ! Adieu !

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

18 Août 1782 ; 10 heures du soir.

IL n'y avoit pas très-long-temps que mon oncle étoit parti, quand je l'ai vu rentrer avec quelqu'un. *Tenez, ma niece, je vous l'amene si convaincu de ses torts, qu'il n'osoit venir sans votre ordre & sans ma permission. — Mademoiselle, a-t-il dit, je pars au désespoir puisque je vous quitte ; & pour comble de peine, me laisserez-vous cette accablante pensée que j'emporte votre colere, votre colere trop juste ? Ah,*

du moins , je vous en conjure par cette tendre pitié qu'on ne doit peut-être pas refuser toujours à quiconque sait garder le profond sentiment de ses fautes , daignez me faire espérer qu'un jour vous me pardonnerez... Dorothee , ses sanglots étouffoient sa voix : Oui... oui... je vous pardonne & revenez le plutôt possible. Ces dernieres paroles , qu'il ne demandoit pas , m'ont échappé , ma sœur ; aussitôt je l'ai vu tomber à mes genoux ; aussitôt j'ai senti l'une de mes mains pressée contre son cœur. Pas un mot n'est sorti de sa bouche alors ; mais quel discours assez énergique eût rendu tout ce que disoient son éloquent silence & son doux regard. Me serois-je , en ce moment de surprise & de trouble , à-peu près expliquée de même ? Je suis bien aise de ne te pouvoir affirmer cela , Dorothee , mais je ne

veux rien te d'ffimuler non plus. C'est au même instant que mon oncle s'est écrié : *Comment nourrir le coupable projet d'empêcher leurs amours si pleins de tendresse, & d'innocence. Ah ! Dodelerval, & vous aussi Juliette, jouissez de vos droits. Fortunés jeunes gens, chacun de vous ne peut-il pas sans crime adorer l'autre ?* Le ton dont il a prononcé ces dernières paroles m'a sur le champ rappelé tout ce que pouvoit avoir d'amer pour son cœur le spectacle qui frappoit ses yeux. Aussitôt faisant un effort peut-être pénible pour m'arracher à l'espece d'ivresse qui m'avoit saisie, j'ai dit à ce jeune homme de s'éloigner ; & sans attendre qu'il m'eût obéi, je me suis moi-même... enfuie pour ainsi dire.

Il n'est resté qu'un instant avec son ami ; & comme il sortoit, il a répété plusieurs fois : *c'est pour la vie !*

ou le divorce nécessaire. 27

Et moi aussi, Dorothee; je voudrois envain m'en défendre; c'est pour la vie!

L A M Ê M E A L A M Ê M E.

27 Août 1782, 10 heures du soir.

HUIT siècles se sont écoulés depuis son départ, & la profonde affliction de sa sœur m'est un trop sûr garant qu'il n'est pas prêt à revenir. Je ne fais où je trouverois des forces pour supporter cette mortelle absence, si madame d'Etioles ne me restoit pas. Nous allons chez elle presque tous les jours. L'adorable femme! cent fois en la voyant j'ai cru le voir. Ce n'est pas seulement la ressemblance de leurs jolies figures qui me frappe! non, cette charmante personne possède encore ce qu'il a

de plus séduisant : ses manières engageantes , son doux parler , son ton plein d'aménité, de sensibilité, de bienveillance. Elle a principalement, dès qu'elle me voit paroître , cet air d'une vive satisfaction que son frere..... son frere lui parle de moi dans toutes ses lettres , dit-elle ; mais quand donc me montrera-t-elle les lettres de son frere ?... Il fait l'objet continuel de nos entretiens ; car je m'apperçois fort bien que c'est l'unique consolation que madame d'Etioles puisse recevoir. Quand je lui parle de ses propres peines, elle ne peut me répondre, ses larmes coulent aussitôt, j'y mêle les miennes & M. Sévin..... M. Sévin est le plus malheureux de nous trois ; il n'ose se plaindre, lui ! il ne peut pas pleurer !

Autrefois il me cherchoit, maintenant il m'évite. Toutes les heures

dont ses devoirs mal remplis ne commandent pas impérieusement le sacrifice, il va les passer au jardin, dans ce bosquet sombre que depuis quelque temps il affectionne. Je le vois s'y promener à grands pas, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue ; & moi-même je n'oserois, de peur de l'affliger trop, l'aller tirer de ces rêveries tristes & profondes. Je n'ai trouvé jusqu'ici qu'un moyen de le rappeler au presbytere. La musique a conservé sur lui tout son empire. J'ai pourtant éprouvé que les sons du piano ne suffisoient point pour l'attirer : il faut que j'y mêle ma voix. Aussi-tôt que ses éclats retentissent jusqu'au fond de sa solitude, il l'a quitte, il s'approche machinalement, il vient jusqu'à la porte de la chambre où je suis, il s'y arrête, il écoute immobile. Un grand changement se

m'a point échappé, ma sœur : elles ne peuvent plus le distraire que foiblement ces ariettes si gaies dont je l'ai vu long-temps engoué ; ce n'est que par des chants plaintifs que je parviens à charmer sa douleur. Toutefois, dès que je quitte l'instrument, il retourne au bosquet solitaire ; & si je veux y précipiter sa fuite, je n'ai qu'à seulement fredonner un vers de ma jolie chanson.

Mais tantôt, je n'ai pas remarqué sans un vif déplaisir qu'il m'étoit impossible d'obtenir le succès accoutumé. Au lieu de revenir jusqu'à la porte de cette chambre, mon malheureux oncle s'est arrêté sous les fenêtres. Lassée de mes efforts aussi longs qu'inutiles, je suis enfin descendue dans la cour, où je l'ai trouvé reposant sur un banc de pierre, & dans une espece d'assoupissement

létargique. Juge de son état, Dorothee : à son reveil il s'est senti trop foible pour aller chez madame d'Etioles. Il n'a pu se traîner que jusqu'à son fatal bosquet : c'est-là que je l'ai vu retomber dans un mortel accablement. Quelques soins que m'ait suggérés mon inquiétude, il n'est rentré au presbytere qu'au coucher du soleil. Alors en lui présentant quelque nourriture j'ai cru devoir lui rappeler que depuis près de vingt-quatre heures il n'avoit rien pris. Qu'importe, m'a-t-il dit, si je n'ai pas faim ? — Mon oncle ! mon cher oncle ! vous voulez donc mourir ? — Eh bien, ma fille ! quand on ne vit plus que pour souffrir ? A ces mots il s'est retiré dans sa chambre ; j'y vois encore de la lumiere ; & demain, quand je m'éveillerois avec l'aurore, je trouverois que M. Sévin

nous a prévenues. Il y a tout lieu de penser, ma sœur, que le sommeil abrége rarement ses nuits.

Te présenter cet effrayant tableau de ses peines, c'est, je le sens bien, tracer celui de mes devoirs. Il n'y a plus à balancer ! il n'y a plus à différer ! il faut..... partir. comment rester plus long-temps dans une maison où je fais le perpétuel tourment du plus généreux, du plus infortuné des hommes. Il faut partir. Mon absence ne peut causer ici des maux comparables à ceux que mon séjour y entraîne. Cependant, que deviendrai-je ?..... je n'en fais rien, mais il faut partir.

Quoi ! ce jeune homme à son retour ne trouveroit plus ?... Il n'y survivroit pas ! & moi même !.... Dorothee, ma chere Dorothee, m'abuserois-je d'un fol espoir ? Crois-tu

que madame d'Etioles ?..... Mais ,
qu'elle m'accueille ou me repousse ,
il faut partir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours , ce 28 août 1782 , midi.

CE matin je me suis levée de très-bonne heure : déjà mon oncle étoit descendu. Quoi ! Si-tôt m'a-t-il dit : vous avez pressenti qu'il étoit bon de prolonger cette matinée. Aussi-tôt il m'a proposé d'aller au jardin. Nous nous y sommes promenés longtemps & par-tout , excepté dans le bosquet ! Ensuite il m'a priée d'arroser quelques fleurs ; & encore de palisser un chevre-feuille , puis il a sifflé ses jolis oiseaux pour qu'ils vinssent ensemble recevoir mes caresses. Un moment après , sur le de-

sur qu'il en a témoigné, nous sommes rentrés dans le presbytere où je l'ai décidé plus facilement que je ne l'espérois à déjeuner avec moi. Bientôt il m'a pressée de chanter. Enfin comme neuf heures sonnoient, il m'a dit avec une agitation très-marquée : allons, il est temps, Juliette ! il est temps !.... Nous n'avons point vu madame d'Etioles hier : ne me rendrez-vous point le service de lui porter ce billet ? — Très volontiers, mon oncle ! Je partoisi, il m'a rappelée : quoi ! si vite ! Hélas où courez-vous ? Je vous demande un instant, Juliette ! je ne vous demande plus qu'un instant. — Mon oncle, j'ai cru, par ma promptitude, vous donner une preuve.... Il ne m'a pas permis d'achever, & du ton le plus tendre à la fois & le plus déchirant : Juliette, adieu ! adieu, ma fille ! —

Mais tout-à-l'heure je...— Ma niece , a-t-il encore interrompu , le plus court voyage peut devenir une longue absence ; ne me refusez pas un adieu. — Qu'entends-je ? Vous m'épouvantez ! Vous auriez conçu contre vous-même quelque projet sinistre ?— Qui ? moi ! ma fille , moi ! vous me connoissez donc bien mal encore ? Je puis être malheureux , Juliette ; jamais , jamais je ne ferai criminel. Rassurez-vous , je vivrai. Hélas , je vivrai !... Vous , cependant , enfant trop aimable & trop chère , allez ; remettez cette lettre à votre noble amie , &... pour jamais adieu !

Alors il tombe sur une chaise. Son visage offre les signes de la plus grande altération : un mouvement convulsif agite tout son corps tremblant.

Oh ! mon oncle ! mon oncle ! —
Que mon état ne vous effraie pas , dit-

il ; depuis long-temps mes yeux... n'ont plus de larmes. Elles me suffoquent maintenant... Elles cherchent un passage : si je pleure , je suis sauvé. Mais , partez , ma fille , partez donc... Je vous l'ordonne , au nom du plus grand sacrifice dont un homme puisse être capable ; au nom du sacrifice qu'il faut que je m'impose. — Mon oncle ! mon cher oncle , adieu ! — Allez Juliette ! Fille charmante , allez ! Et si jamais vous m'accordez un souvenir ; ah ! je vous en conjure ! qu'il ne soit pas seulement de compassion : Juliette , qu'il soit aussi , je l'ai bien mérité peut-être , qu'il soit de bienveillance & d'estime.

Ces dernières paroles porterent jusqu'au fond de mon ame un attendrissement dont je ne fus pas maîtresse de modérer le transport. Mon oncle avança sa main pour chercher la mienne :

je

je la pris ; je la ferrai , j'y posai mes levres ; j'y laissai tomber une larme , & soudain je me précipitai dehors ; & comme je traversois la cour , j'entendis les sanglots de cet infortuné ; & comme je fermois sur moi la porte du presbytere , un adieu vint encore frapper mon oreille. Celui-là fut le dernier , ma sœur ; mais , dussé-je exister cent ans , je n'oublierai pas celui-là.

Cependant j'arrive chez madame d'Étioles dans une agitation difficile à rendre. Mes esprits ne sont pas seulement troublés de tout ce que je viens de voir & d'entendre : trop préparée encore aux demandes peut-être indiscrettes que renferme la lettre dont je suis porteur , j'attends avec la plus vive inquiétude l'effet que va produire sa lecture. Elle est en un instant parcourue , dévorée , pour ainsi dire. Madame d'Étioles donne en

même-temps des marques de surprise, de tristesse & de joie. Ensuite, au lieu de s'expliquer, elle me prend par la main, & me conduit dans un appartement voisin. Ma chère Juliette, dit-elle alors, voici la chambre que je vous prie de vouloir bien occuper. Soyez dans ma maison votre maîtresse absolue ; daignez y devenir un second moi-même. Ah ! si mes consolations vous sont nécessaires, je n'ai pas un moindre besoin des vôtres. — Madame.... — Ce n'est pas madame, c'est mon amie qu'il faut dire, s'écrie-t-elle, en m'embrassant. — Mon amie, ma généreuse amie, j'ignore ce qu'il peut écrire ; mais vous, si vous saviez en quel état je l'ai laissé. — Ce qu'il m'écrit, vous l'allez voir, répond-elle en me remettant la lettre. Quant à son état, tranquillisez-vous. Je vais lui donner un domestique qui

veillera sur lui, qui ne le quittera plus. On en prendra le plus grand soin, je vous le promets : Dolerval & moi sommes assez riches pour que son ami ne manque de rien. Cependant je vous laisse. Un peu de recueillement vous est apparemment nécessaire : quand il ne vous conviendra plus d'être seule, vous savez où me rencontrer.

.. A ces mots elle sort. Je reste confondue de la manière noblement simple avec laquelle cette femme céleste me comble de bienfaits.

Dorothée, je ne te dis pas combien m'a fait verser de pleurs la lettre de mon malheureux oncle : je me borne à t'en envoyer la copie.

LE CURÉ SÉVIN
A MADAME D'ETIOLES,

St. Cyr, le 28 Août 1782, 2 heures du
matin.

ENFIN, mon heure est venue. Les ténèbres de cette nuit qui m'environnent sont moins épaisses que celles dont ma raison commence à s'offusquer. Ma vertu, ma trop foible vertu chancelle. Encore un jour, & peut-être je perds tout le fruit de ma pénible résistance ! & peut-être j'outrage sa pudeur d'un aveu qu'elle ne doit jamais entendre ! Mon heure est venue... Il presse le douloureux sacrifice !.... Allons, que la séparation.... Que le déchirement se fasse ! qu'un grand malheur m'épargne un malheur plus grand ! Et puisqu'il faut toujours la

perdre , ah du moins pardons-la sans l'avoir offensée !

C'est à vous , madame , qu'appartient l'honneur de la recevoir. Je dois à vos vertus cette récompense de leur confier l'objet de l'amour innocent de votre frere & de mes coupables tendresses. Coupables ? mais pourquoi ? Pourquoi cette différence entre l'infortuné Sévin & le trop heureux Dolerval ? D'où viennent ces iniques institutions qui me privent des droits qu'on lui laisse ? Par quel prodige ne m'est-il pas permis , comme à lui , d'être un homme ? Quelle puissance enchaîne sur la terre des facultés que le ciel m'a données , & me conserve entières ? O vous , barbares , qui sans rougir avez prononcé que le jour où l'on me feroit prêtre je cesserois d'aimer ce que , dans sa bonté pour nous , Dieu créa de plus adorable , que n'a-

vez-vous fait aussi , ce jour-là , qu'il ne me restât ni mes oreilles pour entendre , ni mes yeux pour voir , ni mon cœur sur-tout , ni mon cœur pour sentir !

Mais que leur importe de nous donner des loix injustes , absurdes , inexécutables ? Ne font-ils pas sans cesse au-dessus des loix ? Ils ne les font que pour nous , pour nous qui ne serions pas dignes de leurs regards , s'ils ne tiroient quelque avantage de notre oppression , pour nous race vile , abâtardie , méprisée... & sûrement très-méprisable , puisque dans notre abaissement stupide nous mettons encore quelque gloire à leur obéir.

Et quand on voudroit se dispenser de leur obéir , le moyen de soulever les fers dont ils vous tiennent écrasé ! moi , misérable , ai-je dans l'état qu'ils m'ont fait embrasser , ai-je encore seu-

lement la figure humaine ? Quelle fille ? je dis une fille pudique, modeste comme elle, pourroit, en me voyant dans ces habits de proscription, soupçonner que j'appartiens à son espèce ? Et si, dans l'excès d'un fol espoir, j'avois osé lui dire : Juliette, il faut vous posséder ou mourir ! ne m'eût-elle pas aussi-tôt répondu : Que peux-tu me proposer, insensé ! Regarde ces vêtemens lugubres qui t'enveloppent, ils font à mes yeux le signe continuel de ta réprobation ; c'est ton propre deuil que tu portes. Va, malheureux ! cours ouvrir à quiconque le demande les portes de l'hymen : toi, tu n'y dois jamais entrer. Tu n'apporterois aux pieds des autels que de vains sermens : ton Dieu ne les peut plus recevoir depuis que des hommes le lui ont défendu.

Oh ! quel extrême changement, s'il

m'eût été possible d'aller , dans quelque autre profession réputée moins honorable , reprendre en effet toute la dignité de mon être ! alors peut-être tu ne l'aurois pas emporté , trop heureux Dolerval ! j'aurois osé te la disputer. Oui, je te l'aurois disputée ; à toi ! A toi comme aux plus aimables de la terre ! Eh ! le plus aimable , n'est-ce pas le plus sensible ! Qui donc l'eût mieux chérie que je ne l'adore ? ... O bonheur ! ... Bonheur suprême ! elle seroit devenue, ... mon épouse ? Elle auroit pu m'aimer ! j'aurois pu l'obtenir ! ... Ecartons cette idée ! cette idée est affreuse ! ... insupportable ! elle porte dans mon cœur un feu dévorant ! Tout mon sang bouillonne & s'embrâse ! ... Je sens un déchirement ! un désespoir ! ... Qu'entends-je ? tous les vents du midi sont déchainés ! ... l'éclair sillonne la nuée ! ... la foudre

gronde ! attends , attends , Dieu vengeur. Je cours au devant de tes coups ; j'y cours , & puisses-tu m'anéantir !

Quatre heures du matin.

COMMENT ai-je interrompu cette lettre ? Qui m'a transporté dans le bosquet que je quitte ? A quel accablant sommeil m'y suis-je laissé surprendre ? De quels étranges rêves me suis-je trouvé tout d'un coup assailli ? Quel est enfin l'état d'où je sors ? ...relifons... Les vents ! l'éclair ! la foudre !.. Hélas ! à mon réveil j'ai vu la nature tranquille : l'orage étoit dans mon cœur.

Ah, par pitié, qu'on l'éloigne de moi, cette enfant dont la présence me plaît & m'inquiète, dont la voix me caresse & me déchire ; dont le regard m'attire & me brûle ; cette dangereuse enfant qui ne dit pas une

parole que je ne retienne , qui ne fait pas un geste que je n'applaudisse , pas un mouvement que je n'admire ! & dont chaque mouvement , chaque geste , chaque parole verse dans tous mes sens un mortel poison. Qu'on l'éloigne ! qu'on me l'enleve ! qu'on me l'arrache ! il en est temps !... S'il n'est déjà trop tard !

Madame , je vous la remets. A votre tour protégez Ne faut-il pas , pour sa sûreté même , que vous sachiez tout ce que sa jeunesse indignement poursuivie doit inspirer d'intérêt ? & quand l'aveu du misérable état où je suis m'échappe , pourroit-elle ne pas me pardonner de révéler le secret de ses infortunes , exemptes de honte : je n'en doute pas ; on n'en sauroit douter sans crime. Madame , il existe , le croiriez-vous ? il existe des monstres capables de haïr ce chef-

d'œuvre de la nature & de l'éducation ! Défendez Juliette de leurs fureurs. Consolez-la de leur iniquité , qui n'aura point d'imitateurs. Juliette!.. elle n'est pas Juliette ; elle n'est pas la niece du pauvre Sévin. Le ciel lui devoit, selon nos préjugés, une noble origine ; & quelle que soit l'illustration de la sienne , il ne fut pas juste envers elle , s'il ne la mit point sur un trône. Tranquille dans ma retraite , j'ignorois qu'il eût pris plaisir à former un être si supérieur à tous. Un jour , elle vient au lever de l'aurore ; mais l'aurore étoit moins brillante , mais elle avoit plus d'éclat que le plus beau jour. Elle vient , accompagnée de ses graces , charmante dans son effroi , forte de sa détresse , toute-puissante dans son abandon. Elle paroît , elle parle , elle ordonne. Insensé ! je m'estime trop heureux de recueillir cette

48 *Emilie de Varmont ;*

filie du ciel. Téméraire ! je ne vois pas que s'il est possible de braver la nature alors qu'elle fait entendre sa voix seule, on ne lui résiste plus dès qu'elle a fortifié son pouvoir du suprême pouvoir de la beauté !

Que j'ai payé cher cette erreur de ma confiance ! & cependant admirez l'excès de mon égarement ! malgré ce que j'ai souffert, & quoique je doive souffrir encore, je ne craindrois rien tant que de retomber dans le néant de ma première indifférence. Tous les sentimens doux & pénibles que puisse porter au cœur d'un mortel cette passion qui ne cesse de dominer la foule des passions qu'elle fait naître, je les ai successivement & à la fois nourris dans leur plénitude. J'ai connu de l'amour son trouble naissant, son modeste embarras, ses rêveries timides, sa langueur touchante, sa coura-
geuse

geuse retenue , ses vertueux sacrifices. J'ai goûté le charme douloureux de ses combats , la douce folie de ses espérances , le rapide enchantement de ses rêves. — Hélas ! je n'ai pas toujours au - dedans de moi maîtrisé sa brûlante énergie , ses desirs dévorans , ses projets coupables. Pour mon tourment , sur-tout , j'ai senti cette jalousie cruelle , vautour rongeur , vaincu cent fois & mille fois triomphant. Ah Dolerval ! ah mon ami ! pardonne. Tu le peux , tu le dois : la clémence est facile au rival préféré. Fortuné Dolerval , quiconque eut le mérite de lui plaire sera digne de l'obtenir. Possède-la : tu la rendras heureuse ; & voilà ma plus chère attente. Je ne trouve de consolation véritable que dans l'espoir de sa félicité.

Madame , dites-lui... non , ne lui dites rien. Remettez lui... cette lettre : remettez-la lui , je vous en conjure. Hélas , quand vous la lirez , je resterai seul dans le monde , absolument seul ! elle n'embellira plus ce séjour. Je l'aurai perdue , à jamais perdue ! L'infortuné Sévin sera mort pour elle. Ah , Juliette , qu'il vous reste au moins quelque chose de moi. Recevez ce monument de votre force & de ma foiblesse. Daignez le recevoir & le conserver. Juliette , s'il respire un amour malheureux que vous deviez ignorer toujours , ah vous y trouverez aussi l'expression du profond respect dont je ne me suis jamais écarté près de vous , de ce respect vraiment religieux que n'ont cessé de me commander vos vertus toute-puissantes même contre vos charmes.

Moi cependant quand le temps aura , de sa main secourable , cicatrisé la plaie de mon cœur , je m'environnerai des plus doux souvenirs ; j'irai dans ce jardin où je l'ai vu travailler en jouant , adroite comme les grâces , légère comme le zéphir. Mes pas y rechercheront l'empreinte de ses pas. Je tâcherai de rendre immortelles les fleurs qu'elle a cultivées. Celui de mes oiseaux qu'elle préféroit , mon oiseau maintenant le plus cher , il apprendra sans peine à répéter son nom. Quelquefois je reviendrai m'asseoir auprès de l'instrument où couroit sa main brillante & rapide : là , d'une oreille attentive , je m'efforcerai de surprendre encore les accens de la voix la plus enchanteresse. Mais jamais , non jamais je n'oserai profaner d'un regard le sanctuaire où ses nuits s'écouloient paisibles.

52 *Emilie de Vermont ;*

Ainsi , dans ma retraite , tout me parlera d'elle ; & du moins son image adorée ne m'échappera qu'avec mon dernier soupir.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours , le 10 septembre 1782.

COMBIEN je me sens affectée de tes nouveaux chagrins, ma chere Dorothee ! que ne m'est il permis de voler tout-à-l'heure à Paris pour t'y prodiguer les consolations dont je suis capable ! mais la haine d'une mere & la férocité de son fils m'ont à jamais séparé de ma sœur : de tous les coups que leur injustice me porta , celui-ci fut le plus cruel ; & chaque jour me le rend plus sensible. Comment ne me trouverois-je pas fort à plaindre moi-même , lorsque toutes les per-

sonnes à qui je m'intéresse sont dans le malheur? Cette femme qui compte ses jours par les œuvres de sa bienfaisance, qui ne vit que pour aller chercher l'infortunie & la consoler, qui ne s'occupe que de la félicité de ceux qui l'entourent, qui ne songe sur-tout qu'à me donner des preuves nouvelles de son amitié tendre; eh bien, le sort ne se lassera point d'éprouver son courage! & son frere ne reviendra point!

Tu te souviendras peut-être que dans les premiers jours je m'étonnois de ce que madame d'Etioles ne m'interrogeoit nullement sur mes secrets en partie dévoilés dans la lettre de mon oncle. Depuis j'ai réfléchi que ce pouvoit être de sa part une discrétion nécessaire, une délicatesse dont les circonstances lui faisoient en quelque sorte la loi. Doit-elle en

effet solliciter les épanchemens d'une amie qu'elle ne peut honorer de toutes ses confidences ? Chacun la croit dans le veuvage ; elle continue de me faire à moi-même un mystere de son second hymen. Je ne prétends ni surprendre sa confiance, ni l'arracher ; & puisqu'elle m'en refuse cette marque , c'est qu'elle y est obligée : je le veux croire. En attendant je suis privée de l'unique consolation qui me resteroit , celle de voir ce que son frere lui dit de moi dans les lettres que chaque courier apporte régulièrement ; voilà sans doute ce qui me fait encore trouver les journées longues dans la société de cette femme d'ailleurs si charmante.

Et puis n'ai-je pas un autre sujet de peine : la maladie de mon oncle continue toujours. Le chagrin de notre séparation l'a jetté dans un état

de langueur dont il ne peut revenir qu'avec le temps. Nous envoyons chez lui tous les matins ; mon excellente amie s'y rend tous les soirs ; & moi , Dorothée , j'attends tristement de ses nouvelles. Tu sens bien que je n'y puis aller. Jamais je ne le dois revoir.... pauvre monsieur Sévin!

Ma sœur, quand je vois l'infortune poursuivre ainsi tous ceux qui m'aiment , je me dis avec amertume , & sans trop de fondement à la vérité , que peut-être ce généreux Bovile vivroit encore s'il n'avoit pris à mon sort un trop vif intérêt. Je me dis que mes destinées auront influé sur les siennes. Alors je tremble que cette madame d'Etioles , si belle & si bonne , n'ait quelque jour à se repentir de m'avoir connue. Eh mon Dieu ! s'il alloit arriver quelque malheur à son frere ! Adieu , ma sœur ,

56 *Emilie de Vermont* ;
j'ai des idées noires qui ne pourroient
qu'ajouter à tes afflictions : Adieu.

LA MÊME A LA MÊME.

Tours , le 2 octobre 1782.

MA chere Dorothee , félicite ta
sœur : il est ici depuis dix jours ; &
cependant plains-moi : c'est demain
qu'il repart.

Dans quel enchantement se sont
écoulées , ces journées heureuses !
comme les passions prolongent le
temps ou l'abregent ! en son absence ,
les heures étoient des siècles : dix
jours avec lui n'ont duré qu'un ins-
tant.

Aussi comment peindre le charme
de nos occupations & de nos délas-
semens , de nos entretiens & même
de son silence ? qu'il y a toujours

d'expression dans son silence ! & que ses soins sont empressés ! & que ses attentions sont tendres ! mais en même-temps quelle réserve respectueuse dans ses discours , & dans ses manières quelle délicate retenue ! croirois-tu que depuis son retour il ne m'a pas osé dire un mot, de . . . de l'amour dont on voit qu'il brûle ! il est vrai que sa sœur . . . comme il l'idolâtre , comme il en est aimé ! Combien ils ont l'air de me chérir tous deux ! sa sœur ne sauroit se passer de moi , sa sœur ne me quitte pas. Lui, dès qu'il n'est plus avec son Eléonore , il la cherche : tu vois , Dorothée , que nous sommes à-peu-près inséparables. De sorte que je me demande quelquefois si madame d'Etioles ne m'est pas encore plus tendrement attachée qu'à son frere , & si son frere n'a pas plus d'amitié pour

elle que d'amour pour moi ? quant à lui néanmoins j'ai quelques raisons de croire qu'il ne poursuivroit pas sa sœur avec tant d'ardeur , s'il ne savoit très-bien qu'une autre personne est toujours avec elle. Plus d'une fois je le surprends quand il revient tout échauffé du dehors ; je le surprends qui s'écrie dans un premier mouvement : Picard , où donc est mademoiselle ? . . . & tout d'un coup il s'arrête, il se reprend : madame d'Etioles , faites-moi le plaisir de me dire où elle est.

Ce devoit être un spectacle toujours enchanteur que celui de la tendre union qui regne entre ces deux personnes également sensibles aux premières affections de la nature. Toutefois il m'a souvent pénétrée d'une affliction profonde , en me rendant plus amer le regret de notre éter-

nelle séparation , Dorothee. Souvent , par un retour plus funeste encore , il éleve du fond de mon cœur je ne fais quel sentiment confus d'horreur & d'effroi contre . . . , N'écarterai je jamais cet affreux souvenir ; ne pourrai-je entierement l'oublier , le barbare ?

Reportons nos regards , arrêtons nos pensées sur ce couple intéressant, modele parfait de l'amour fraternel. Ah , qu'il est digne d'inspirer tous les doux sentimens qu'il éprouve , ce féduisant jeune homme ! & comme elle mérite en effet sa tendresse , madame d'Étioles qui, par ses leçons bien moins que par son exemple , a développé la foule des bonnes dispositions de son frere !

Elle doit toujours infiniment gagner à se faire connoître , cette femme

céleste. Quiconque la rencontrera quelquefois demeurera sans doute enchanté de ses talens & de ses attraits ; mais dans le bonheur d'une liaison plus intime , c'est son ame qu'on appréciera. Son ame ! elle est plus belle encore que sa figure ! & son esprit , si bien cultivé , favorisé d'ailleurs de tant de grâces naturelles ; & son heureux caractère ; & cette douce égalité d'humeur que ses longs chagrins ne fauroient altérer ; à quoi les comparer , si ce n'est à l'excellent caractère , à l'esprit aimable , à l'humeur charmante de son frere & de son élève ?

Penses-tu qu'il ne l'égale pas aussi par les qualités du cœur ? Eh mais, Dorothee , c'est demain qu'il part. Il en est désolé. Je le vois bien , moi , qu'il en est désolé ! Cependant il me quitte ! Il se fait cette violence !

lence ! Et pourquoi ? Pour travailler à finir les peines de sa sœur ; ou peut-être même seulement afin de la soutenir par les rêves de l'espérance.

Et veux-tu savoir jusqu'à quel point il pousse les attentions de l'amitié ? Ma sœur , il a tout exprès amené de Paris un médecin pour mon malheureux oncle. Cependant on m'assure que M. Sévin n'est pas en danger. Mais il a besoin de beaucoup de ménagement & peut-être qu'après plusieurs années de langueur , l'espèce de mélancolie dont il est affecté le conduiroit à la consommation , si l'on n'y prenoit garde. Pauvre M. Sévin ! Pourquoi m'a-t-il connue ? Ou plutôt pourquoi l'a-t-on jeté dans une profession qui peut-être n'est pas faite pour un homme sensible ? Pauvre M. Sévin !

Son ami lui donne chaque jour, soir & matin, plus d'une heure. Il est toujours bien triste quand il revient du presbytere : je lui tiens compte de ses sollicitudes & de sa commiseration que je partage.

Heureusement je le vois tourmenté d'une autre peine. Je dis heureusement, parce que cette extrême réserve de ses discours, que je louois tout-à-l'heure, & dont je suis infiniment touchée sans doute, deviendrait néanmoins en quelque sorte inquiétante, s'il n'étoit pas très-facile d'apercevoir que ce n'est point sans de grands combats qu'il garde le silence. Quelquefois, après plusieurs minutes de rêveries & d'irrésolutions, entraîné par un transport involontaire, il paroît prêt à m'avouer son espoir ou ses craintes. Mais d'un geste, d'un mot, d'un regard, madame d'Etioles, forte

ou le divorce nécessaire. 63

de son ascendant , réprime aussi-tôt ces mouvemens impétueux. Madame d'Etioles semble un Dieu plus puissant que moi qui tient dans ses mains l'ame toute entiere de ce jeune homme docile & soumis jusques dans ses plus vives agitations.

Cependant c'est demain qu'il part. Demain.... demain nous nous ferons de tristes adieux.

L A M Ê M E A L A M Ê M E.

le 3 Octobre , midi.

O H , ses adieux ! je ne devinois pas ce qui devoit leur donner un plus grand degré d'intérêt.

Il alloit partir , il s'éloignoit au désespoir. Et moi , la voix tremblante , le cœur gros de soupirs , les yeux baignés de larmes , je n'avois pourtant osé qu'à peine exprimer le vœu

de son prompt retour. Tout-à-coup il revient , il se précipite vers nous , il tombe à mes pieds. Sa sœur veut réprimer ce transport nouveau : non , non ! s'écrie-t-il : j'ai déjà trop souffert de ce cruel silence ; je n'y résiste plus. Puis s'adressant à moi ; je suis bien malheureux ! L'amour dont je brûle pour vous , cet amour si tendre , si pur , si légitime , il ne vous touche pas. Vous voulez nous rester inconnue. Vous vous obstinez à n'être pour nous que Juliette. Et toi , mon Eléonore , arrache-lui donc son secret. Laisse une délicatesse qui me tue , commence par lui confier tous les tiens ; confie-les lui par pitié pour moi !

Madame d'Etioles alloit parler , je me hâte de la prévenir : mon amie , je serois , n'en doutez pas , flattée de vos confidences , & j'aimerois à m'en

montrer digne. Mais avant tout, je dois vous avertir qu'elles ne pourroient déterminer les miennes. Depuis long-temps ma confiance vous est acquise toute entière ; & puisque j'en ai jusqu'aujourd'hui retenu les épanchemens, c'est que je suis malheureusement condamnée à les retenir toujours. Elle me répond : ma chère Juliette, n'attendez pas que je me justifie de ma discrétion, je vous en laisse apprécier les motifs. Et maintenant recevez mes aveux : rien ne paroît plus m'imposer la loi de me priver des consolations d'une amie telle que vous. Aussi-tôt elle m'apprend ce qu'elle croit que j'ignore : son second mariage & la captivité de son époux. Voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire, ajoutez-elle ; je ne vous révéle ni le nom de mon mari, ni la malheureuse af-

faire qui l'obligeoit à vivre inconnu , parce que ce sont là des secrets qui me semblent encore n'appartenir qu'à lui seul. Vous les eût-il confiés , Dolerval , s'il eût pensé que vous ne vous feriez aucun scrupule d'en instruire la personne que vous aimeriez ? Et ne me répétez plus cette objection dangereuse : que Mademoiselle est digne de toute votre confiance. Il n'y a point d'amant qui ne soit prêt à vous en dire autant de celle qu'il distingue ; ainsi le principe , incontestable en soi , périroit par la foule des exceptions ; ainsi l'amitié n'auroit plus de secrets dont l'amour ne pût s'emparer. Dolerval , je vous l'avois dit cent fois, & moi-même j'en ai fait , il n'y a pas long-temps , la triste expérience : si l'on veut toujours remplir des devoirs pénibles ,

il ne faut jamais se hasarder à raisonner avec eux.

Cependant son frere paroît ne pas l'entendre : son frere est dans l'accablement du désespoir. Jamais, s'écrie-t-il douloureusement, nous ne connoîtrons son sort ! Je ne pourrai donc jamais l'obtenir ! Et cette union fortunée dont l'espoir soutenoit.... — Vous voyez combien il vous aime, interrompt madame d'Etioles en me pressant dans ses bras : d'un mot vous adoucirez mes infortunes, puisque vous commenceriez la félicité de sa vie. Quoi ! ne pouvez vous, comme moi, révéler de vos destinées ce qui vous regarde seule, & taire ce qui n'intéresse que vos... ennemis, puisqu'on prétend qu'il est possible que vous en ayez.

Que te dirai-je, Dorothee ! soit

que les réflexions de madame d'Estioles eussent fait briller à mes yeux un rayon d'espérance , soit que le spectacle des agitations de ce jeune homme me fût insupportable , je n'ai pu retenir ces mots : quelque fortunée que puisse vous paroître cette union dont vous parlez , je vous connois : vous en goûteriez foiblement les douceurs , tant que votre sœur resteroit malheureuse. Allez , Dolerval , travaillez à lui rendre l'époux qu'elle adore. Hâtez-vous de le ramener. Alors je verrai.... Je vous dévoilerai la plus grande partie de mes malheurs... Je vous dirai mon nom , s'il est possible ; & vous jugerez quels moyens peuvent surmonter les nombreux obstacles....

L'impatience de sa joie ne lui permet pas de me laisser achever. Sa sœur est accablée de ses caresses ;

Il me prodigue les remerciemens les plus tendres ; & bientôt je l'entends me demander la permission de m'écrire. — Directement ?... Non... non... Eh bien , seulement une fois : au moment où la liberté de votre beau-frere viendra de vous être accordée ! Que l'heureuse nouvelle m'en soit adressée ! que ce soit moi qui goûte l'indicible satisfaction de l'apprendre à mon amie !... Et vous , Dolerval , tâchez d'arriver aussi - tot que votre lettre.

A peine ai-je dit , madame d'Etioles m'embrasse tendrement. Lui , verse des larmes de joie sur ma main que sa sœur vient de lui livrer. Cependant l'heure presse : cent fois il s'éloigne : Il revient cent fois. Enfin il part.... Maintenant nous voilà seules.

DOLERVAL A MURVILLE.

Paris, le 21 Novembre 1782.

JE commence à me flatter qu'elle va finir, ma trop longue absence, Murville : j'espère que bientôt il me fera permis de vous apprendre les motifs pressans & l'heureux succès de ce voyage qui paroît vous inquiéter si fort. Quant à ce silence de plusieurs mois dont vous vous plaignez, j'avoue que j'avois cru devoir prendre le pénible parti de ne vous écrire qu'au moment où je n'aurois plus rien à redouter de mon indiscretion, ni de vos conseils. Vous m'aviez rendu si coupable envers la prétendue niece de M. Sévin !

Enfin j'y touche à ce moment si désiré, si désirable, où je puis même

avec vous me livrer sans péril aux épanchemens de ma joie. Mon frere , ce n'étoit point , de quelque maniere que vous veuilliez l'entendre , ce n'étoit point une niece de M. Sévin , cette adorable personne à qui vous ne rendiez aucune justice. Depuis trois mois elle habite la maison de ma sœur , depuis trois mois elle fait l'unique consolation de madame d'Etioles. Et moi , selon toute apparence , j'y vais incessamment revenir , à Tours ; j'y vais... Dites-moi , Murville ? Sans doute il vous sera possible de vous dérober , vers la fin de la semaine prochaine , seulement pour quelques jours , aux devoirs de votre place ? Vous viendrez chez notre Eléonore ? Vous ne manquerez pas une fête délicieuse... Ah , vous pourrez vous glorifier d'avoir pour belle - sœur une des plus char-

mantes femmes du monde ! Tenez ! tenez ! j'ai de mémoire dessiné son portrait. Une esquisse très-imparfaite sans doute ! Pourtant mon plus grand plaisir est d'en multiplier les copies. Je n'en ai que trois encore ! Eh bien je consens à vous en donner une. Je vous l'envoie, mon frere ; & c'est un vrai sacrifice que je vous fais.

Adieu, Murville. Vous viendrez à mon mariage, n'est-ce pas ? Vous serez témoin de la félicité d'un frere ! Et vous trouverez.... oui, tout me l'annonce : vous trouverez ma sœur dans la joie. Adieu.

DE MURVILLE A VARMONT.

Brest , le 25 Novembre 1782 , minuit.

VARMONT , je t'en croyois l'adroït ravisseur , & j'étois bonnement piqué ; tu m'en jugeois l'obstiné gardien , & tu me boudois sottement : tandis qu'ainfi la Demoiselle nous fâchoit tous deux , un impertinent tiers s'en amusoit à nos dépens. Je te pardonne , puisque tu ne l'as pas ; & pardonne-moi , car je ne la tiens pas encore.

Me conseillerois-tu de l'aller reprendre ? Son mauvais sort l'a jettée dans les mains de l'un de ces Céladons modernes qui , lorsqu'ils rencontrent sur leur chemin une fille de mérite , n'en font rien , rien que leur femme ! Elle se trouvera cent fois

plus heureuse d'être la maîtresse d'un aimable garçon comme moi ! Une chose m'arrête : l'épouseur est un homme à qui je dois quelque considération. Oh ! raison de plus pour l'empêcher de faire une sottise. Fort bien ! mais si je lui joue quelque méchant tour & qu'il s'en afflige outre mesure ? Bon ! cela n'iroit jamais, comme dans les romans , jusqu'à la mort. Néanmoins il est si bon enfant que ce seroit cruauté de lui causer la peine la plus légère. A la bonne heure ! Mais quel chagrin pour moi !.... Je suis violemment combattu , Varmont. Parle , toi , mon antique oracle , parle , que ferois-tu donc à ma place ? A ma place , entends-tu , Varmont ? Ne va pas te méprendre , je ne dis pas à la tienne.

Au demeurant , comme à la tienne je te connois capable d'avoir moins

ou le divorce nécessaire. 75
d'irrésolutions & de scrupules que
moi, je prends l'utile précaution de
ne te pas découvrir en quel lieu la
petite personne se cache; car si je
me décide à l'y laisser, je veux que
vous l'y laissiez aussi, mon cher. Et
si tout au contraire, je l'y vais pren-
dre: je vous promets cette fois de
la bien garder.

Adieu, Varmont; sans rancune;
mon ami. Je t'embrasse franchement;
& renvoie-moi l'accolade.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Tours, le 7 Décembre 1782, midi.

L'HEUREUSE lettre est arrivée, (1)

(1) Cette lettre amoureuse de Dolerval à
Juliette est perdue; & ne la regrettez pas:
vous en trouverez par-tout de beaucoup meil-
leures.

ma sœur : lui-même il arrive. . . ce soir ! il rend son Eléonore à la vie ! il lui ramene l'époux qu'elle adore ; charmante femme, voilà donc vos peines finies ! comment te peindre sa joie & la mienne ? où trouver des forces pour supporter à-la-fois mon bonheur & celui d'une amie si chère ? Adieu ; je retourne m'entretenir avec elle des deux voyageurs impatiemment attendus.

Onze heures du soir.

O MA sœur , ma sœur , quel revers ! maintenant j'en suis sûre : le ciel me créa tout exprès pour épuiser sur moi sa colère & faire le tourment de tous ceux qui me connoïtroient.

Mon amie mesuroit le temps par son impatience : la soirée nous sembloit éternelle. Enfin le bruit d'une

chaise de poste nous fait tressaillir & nous prépare au plaisir de les recevoir. Il entre le premier, cet inconnu dont mes vœux hâtoient le retour; il entre sans m'appercevoir, toute son attention se porte sur sa femme qu'il presse dans ses bras. Helas! je l'ai trop bien vu, moi; je le vois trop bien encore. Cependant je ne cesse d'attacher sur lui mon regard stupide; non que j'aie besoin d'un long examen pour le reconnoître; plus je le considère, & plus, dans ma stupéfaction profonde, je me demande s'il est bien certain que je veille? si ce n'est pas un fantôme chéri, mais persécuteur qui maintenant trouble ma vue? si cette erreur de mes sens ne vient pas d'un songe à-la-fois doux & pénible? Il parle à mon amie, ce beau-frere que ramene un jeune-homme qui croyoit

pouvoir m'obtenir : j'écoute attentive & voudrois me persuader que j'entends mal : mais le moyen de douter encore ? sa voix flatte mon oreille, en même-temps qu'elle la déchire ! cet époux si cher à madame d'Étiolles, eh bien Dorothee, c'est le mien, c'est le trop généreux, le trop infortuné Bovile !

Son libérateur étoit à mes genoux cependant, & lorsqu'il comptoit ne plus m'entretenir que de ses espérances, je le forçois à me témoigner de l'inquiétude. L'excès de leur amour doit-il vous étonner si fort & s'attirer votre unique attention, disoit-il ? Mademoiselle, ne daignerez-vous pas aussi m'accorder un regard ? A peine il finit de m'exprimer sa crainte & je lui donne une crainte plus cruelle. Mes forces m'abandonnent tout-à-coup : je tombois, s'il

ne m'avoit retenue. Les cris qu'il pouffe appellent sur moi l'attention de sa sœur & de son beau-frere. Grands-Dieux ! dit Bovile, c'est... c'est l'excès de la joie !

Je reste un moment dans cet état de défaillance où l'on ne conserve de ses facultés que celle d'entendre. Mon amie & son frere me prodiguent leurs soins. Bovile ne montre pas moins d'empressement qu'eux. Toutefois en me secourant il ne peut, dans la surprise extrême, s'empêcher de répéter cette exclamation, dont il déguise ensuite, comme la première fois, le véritable sens : oui, c'est !... c'est l'excès de la joie ! — Puis-je m'en flatter ? répond son ami. Madame d'Étioles assure que ce ne peut être autre chose. Bovile reprend : la voilà donc, cette jeune personne dont vous m'avez sans cesse entre-

tenu pendant le retour ? Et sur l'affirmation du jeune homme : cependant vous ignorez sa naissance ? Son sort vous est absolument inconnu ? — Comme je vous l'ai dit , réplique M. Dolerval ; mais elle va parler, nous ferons unis , j'attends ma récompense ; & quel amant plus fortuné ?.. Voyez , dans cet état , comme elle est encore belle !... La voilà ! la voilà qui revient !

En effet, je commençois à reprendre l'usage de mes sens. Mon infortuné bienfaiteur , à qui le péril plus prochain rend toute sa présence d'esprit, s'empare de ma main qu'il frappe doucement, comme s'il ne vouloit que hâter mon retour à la vie , mais sans doute afin de m'avertir aussi d'apporter à ses discours , ainsi qu'à notre situation critique , la plus scrupuleuse attention. Dolerval , dit-il en élevant

la voix , ne vous feriez-vous pas flatté d'une espérance trop facile ? Puisque cette jeune personne vous garda si long - temps des secrets de cette nature , elle y fut apparemment déterminée par des considérations majeures. Pouvez - vous être sûr que les circonstances lui permettront de s'expliquer maintenant aussi - tôt que vous le desirez ? — Oui replique le jeune homme : j'ai sa parole ; & qu'y auroit-il de plus sacré que ce qu'elle a promis.

Alors ne pouvant retenir un premier mouvement de désespoir , je m'écrie : ah Dolerval , qu'avez-vous osé dire ! ah , le savez-vous bien tout ce que j'ai promis ! & soudain je suis frappée des malheurs qui menacent madame d'Etioles. Un sentiment de commisération m'emporte dans ses bras : mon amie , ma chere amie ,

82 *Emilie de Varfont ;*

tremblez d'apprendre..... mon fort ; il est affreux !.... car je ne suis pas la seule , ni la plus à plaindre ! Peut-être j'allois continuer , peut-être j'allois me trahir ; mais d'un regard plein d'une expression déchirante , Bovile paroît implorer mon silence en faveur de sa nouvelle épouse , & je sens bien qu'il faut par pitié pour elle lui dérober le véritable sujet de mes douleurs.

Cependant il est devant moi , celui dont j'ai pleuré la fin tragique. Si j'en crois toutes les apparences & sur-tout le vertueux caractère de ce Bovile , assurément incapable d'une perfidie , l'amant de madame d'Étiolles l'adoroit long-temps avant de me connoître. Lorsque , pour m'arracher à l'esclavage du cloître , il me conduisoit à l'autel , ce mortel généreux ne me faisoit pas seulement le

sacrifice de sa fortune; il m'immo-
loit encore ses plus tendres inclinations
auxquelles l'âge avancé de madame
d'Etioles laissoit quelque espérance.
Je voudrois pouvoir tomber à ses pieds
& lui témoigner la reconnoissance,
l'admiration dont je suis pénétrée pour
lui. Dans quels lieux je le retrouve
pourtant, & dans quelles circonstan-
ces! combien de témoins m'envi-
ronnent! combien de témoins chers
& redoutables, qui m'imposent la
loi de les tromper ou de les outrager
mutuellement! jamais femme assez
malheureuse se trouve-t-elle dans
une situation plus difficile & plus
déplorable! Si je laisse échapper le
moindre témoignage du respectueux
attachement que je porte à Bovile,
ne vais-je pas également étonner &
désespérer la sœur & le frere? Néan-
moins, pour conserver à madame

d'Etioules l'erreur qui la fauve, ne me faut-il pas en quelque sorte trahir mon ami ? Hélas ! ne faut-il pas aussi que je continue d'entretenir l'espoir de ce jeune homme, son doux espoir auquel moi-même je m'étois laissée surprendre & que jamais je ne dois remplir ? mais puis-je tranquillement recevoir les assurances de son amour, sans offenser mon époux qui les entend ?

Mon époux ? est-il le mien, s'il est celui de madame d'Etioules ? sans doute il a perdu tous ses droits sur Emilie ; sans doute il y renonce ! & pourtant cette Emilie se trouve criminelle, si son cœur conserve encore un secret penchant pour quelque autre. Ah Dolerval, Dolerval, vous m'êtes donc à jamais ravi !

Tant de cruelles pensées ne me tourmentent pas sans se manifester
de

de temps en temps par des signes extérieurs dont mon amant s'inquiète. Je le rassure du moins par un officieux mensonge. Je lui dis, oui j'ose lui dire qu'il ne faut imputer mes agitations qu'à ces pénibles combats qu'il est assez naturel que j'éprouve quand je vois s'approcher le moment où je dois lui révéler toutes les horreurs de mon fort. Mais Bovile, Bovile, en ceci plus malheureux que moi, ne peut couvrir ses chagrins d'aucun prétexte raisonnable. Que dis-je, ses chagrins ! il lui faut, quand mille inquiétudes le dévorent, lorsqu'apparemment le désespoir est au fond de son cœur, il lui faut affecter des transports de joie. Je ne lui trouve pas toujours l'espece de courage nécessaire à sa position ; sa figure & sa voix s'alterent souvent au même degré : sou-

vent il tombe dans des rêveries sombres. Sa femme n'en conçoit d'abord qu'une tendre sollicitude qui se rapporte uniquement à lui. Patience & courage , mon ami , s'écrie-t-elle ; puisqu'ils vous ont enfin rendu la liberté , sans doute ils vous rendront l'honneur.

Quoi qu'elle puisse lui dire cependant , & quelques efforts qu'il fasse , elle le voit bientôt non moins profondément préoccupé. L'amante alors s'inquiète & s'afflige pour elle-même : eh quoi ! dit-elle , êtes-vous plus malheureux qu'à votre retour de Cadix ; ou bien vous suis-je devenue moins chère ? — Ah ! s'il étoit possible que je ne vous aimasse point , réplique-t-il , mon sort peut-être me paroîtroit moins.... me paroîtroit assez doux. Cependant madame d'Etioles ne s'alarme que davantage de cette

réponse que son mari refuse d'expliquer, & dont je crois comprendre le véritable sens.

Enfin, ma sœur, que te rapporte-
rai-je encore de cette soirée, l'une
des plus cruelles de ma vie? Bovile
paroissoit chercher une occasion de
m'entretenir en particulier. Moi-même
j'aurois désiré qu'il m'aidât de quel-
ques conseils dans ma position si
critique. Il n'y a pas eu moyen.
Madame d'Etioles, successivement in-
quiète & tranquille, contente & dé-
solée, n'a pas un instant quitté son
époux; & de l'autre côté, toujours
assis près de moi, ce jeune homme,
d'abord énivré des plus douces es-
pérances, ce jeune homme, du moins
j'ai cru m'en appercevoir, a fini par
m'observer avec un trouble naissant.
Le refus de lui dévoiler mes secrets
a-t-il vraiment suffi pour lui causer

un chagrin très-vif ? Ou bien se feroit-il avisé de jouer le dépit & l'inquiétude , afin de m'arracher mes confidences ? Tout ce que je puis t'assurer , c'est qu'enfin il m'a très-ardeusement pressée de m'expliquer. Toutefois c'étoit d'un ton où perceoit je ne fais quelle défiance étrangere au véritable amour qui , ce me semble , n'existe pas , s'il n'est fondé sur une entiere estime. Et tout-à-l'heure , comme j'allois me retirer , M. Dolerval m'a dit avec impétuosité : ces aveux que vous refusez , que vous voulez différer encore , pourquoi vous feroient-ils pénibles ? L'innocence poursuivie & calomniée ne paroît que plus intéressante. On ne doit point rougir de ses malheurs : il n'y a de honteux que le vice. Il est vrai que s'il avoit eu l'inconcevable pouvoir de flétrir un mo-

ment votre ame , je ne pourrois plus jamais croire à la vertu.

Ma sœur , je n'ai puni que par mon silence ses doutes mal déguisés ; & me voilà rentrée dans mon appartement , où je n'espere plus trouver de repos.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Le 8 décembre 1782 , six heures du soir.

CE matin , il a fallu reparoître à l'heure du déjeuner. Madame d'Etioles ne m'a pas semblé fort tranquille ; Bovile avoit l'air très-pensif ; & M. Dolerival a tout d'un coup recommencé ses sollicitations , mais avec un empressement qui m'a vraiment touchée ; car il étoit plein de cette respectueuse délicatesse que je souffrois hier de ne pas toujours rencontrer. C'étoit pourtant , à le bien prendre , un surcroît

d'affliction pour ton infortunée sœur. Quel penchant condamnable que celui qui me fait trouver quelque charme dans l'hommage sincere de ce jeune homme , qu'il faut que j'abuse de mes fausses promesses ! Et quelle cruauté de m'obstiner encore à lui plaire , lorsqu'il ne m'est plus permis de l'aimer ! Je crois que dans mon désespoir j'aurois fini par lui tout avouer, lorsque Bovile , apparemment pressé de m'affermir dans des résolutions toutes différentes , a dit à Madame d'Etioles : je vais donc , comme nous en sommes convenus , apprendre à votre amie tout ce qu'elle ignore de mes fatales aventures.

Aussi tôt il m'a déclaré qu'il s'appelloit Bovile ; qu'en voyant , pour la premiere fois, vers la fin de 1775, mademoiselle de Sancerre , maintenant madame d'Etioles , il l'avoit adorée ;

que ne pouvant l'obtenir, il avoit porté ses chagrins sur les mers ; qu'un marin célèbre , M. de Varmont , l'avoit placé , soutenu , poussé dans la marine royale ; qu'après la mort de son protecteur , trouvant à Paris sa plus jeune fille menacée d'être ensevelie dans un cloître , il l'avoit épousée.

Ici , Dorothée , je n'ai pu m'empêcher d'interrompre le rapide récit : ah ! Monsieur , qu'elle vous doit d'estime & de reconnoissance , cette jeune personne ! — Elle n'est plus , s'est-il écrié ! — Elle n'est plus ? ... Oui , je le conçois , puisque vous avez épousé madame.

Alors il m'a conté comment son Emilie avoit péri sur un navire incendié ; comment , à quelques jours de là , ses perfides compagnons d'armes l'avoient indignement abandonné dans un combat naval livré contre les An-

glois , à la hauteur des Açores. Ma frégate étoit sous les eaux , a-t-il dit , je nageois sur l'abyme , & n'ai pas désespéré de moi-même. Le hasard a secondé mes efforts ; un écueil m'a reçu. J'y ai passé trois jours , pendant lesquels je me suis nourri d'herbes & de coquillages. Au milieu de la quatrième journée , un navire espagnol qui retournoit de *Tercere* à *Cadix* m'a recueilli. Trop convaincu de l'injustice des hommes , toujours prompts à condamner les malheureux , j'ai caché mon véritable nom. Cependant la fortune sembloit alors vouloir m'accorder le dédommagement de tous mes revers ; en débarquant à *Cadix* , j'y reçus une lettre de *Dolerval* qui m'apprit que sa sœur étoit libre. Aussitôt j'accourus chez elle chercher un asyle... & ma récompense. Cependant comment l'obtenir ? Comment con-

rafter un second mariage ? La mort d'Emilie étoit physiquement certaine ; mais aucune preuve légale ne la constatoit ; & nos loix , en pareille circonstance , forcent au célibat le survivant des époux. Je m'avisai , pour assurer mon bonheur sans nuire à qui que ce fût , je m'avisai d'un moyen qui me parut n'entraîner aucun inconvénient. Il séduisit mon amante : nous allâmes à l'autel avec confiance ; je me mariaï sous le faux nom que mes malheurs venoient de m'obliger à prendre. Ce fut dans la nuit...

Du sept Août ! me suis-je écriée ! je m'en souviendrai long-temps de cette nuit-là ! ... parce que mon amie m'en a plus d'une fois répété la date. Je conviens , a répondu madame d'Etioles , en serrant mes mains dans les siennes , je conviens que je me la suis rappelée souvent avec un mélange de

plaisir & de peine. Voyez combien il est dangereux de composer avec ses devoirs ; à cette époque , je l'osai pour la première fois de ma vie ; & maintenant j'en suis punie au sein même de l'union la plus fortunée. Une crainte terrible en empoisonne tous les charmes : sans doute elle est trop peu fondée , néanmoins elle renaît sans cesse. Hélas ! seroit-ce un pressentiment ? ... — Je crois vous comprendre , ai-je interrompu ; vous tremblez que sa première épouse , sauvée par quelque miracle , ne vienne un jour à reparoître , & ... — Et je n'aurois plus qu'à mourir ! s'est-elle douloureusement écriée. — Impossible , a dit son frere d'un ton consolant & persuadé ! — Impossible ! a dit Bovile , en me lançant un regard suppliant. Et moi-même , Dorothée , moi-même , émue

de terreur & de pitié , j'ai dit : impossible !

Voici quels étoient & quels sont encore mes projets , a repris Bovile pleinement rassuré. Je reparoissois vivant aux yeux de mes ennemis , aussitôt que les circonstances plus favorables me permettoient de solliciter la révision de cet inique procès qui flétrit ma mémoire. Ensuite je me rendois sans partage à mon amante , & sous le nom supposé qui m'avoit fait son époux , j'allois dans quelque village ignoré vivre & mourir avec elle. Il y avoit seulement cinq jours que nous étions unis , quand le bruit se répand qu'une intrigue de cœur vient de déplacer M. de *** , le ministre de la marine , mon ennemi personnel. Je cours à Paris : la nouvelle étoit fautive. Je ne fais pourtant quel lâche courtisan de

mon puissant ennemi l'avertit de l'existence de Bovile & de son arrivée ; mais au milieu de la nuit suivante on m'entraîne , on me plonge dans le gouffre des vengeances ministérielles. Vous savez tout le reste , a-t-il ajouté, si ce n'est que ma femme va , selon toute apparence , entrer dans le cinquième mois de sa grossesse.

Les dernières paroles de Bovile donnent à M. Dolerval beaucoup de joie. Voilà , dit-il à sa sœur , voilà vos nœuds devenus plus sacrés & plus chers , s'il est possible.

Plus sacrés & plus chers ! Il a raison. Et sans doute Bovile ne nous a fait cette confidence qu'afin de me convaincre que par pitié pour une mère , autant que pour une épouse , je dois couvrir toujours d'un voile religieux l'affreuse vérité. Qu'il soit tranquille !

je

je garderai le silence , quelque pénible qu'il puisse souvent me paroître. Je demeurerai sourde aux pressantes sollicitations de ce jeune homme ; je rejetterai ses prieres touchantes ; je supporterai le poids de ses reproches , hélas ! & je verrai , sans en être touchée , couler ses pleurs ameres , & je jouirai froidement de son désespoir : trop heureuse de sauver , au prix de ses jours & des miens , les jours de sa sœur , de mon amie , de cette mere infortunée , femme de mon ami !

Lui, cependant , qui ne peut deviner combien je serois moins à plaindre , s'il m'étoit possible de le lui déclarer ; lui m'accuse d'insensibilité , d'égoïsme , de barbarie. D'ailleurs , vous l'avez promis , dit-il sans cesse. Et madame d'Etioles se joint à son frere pour me rappeler mes engagements. L'insensée ! qu'elle tremble que

je n'aie pas toujours la force de les garder , ces secrets dont elle sollicite la révélation !

Enfin , l'ingrat jeune homme va m'outrager encore. Il va me répéter les terribles paroles dont il m'a tant affligé la veille : *l'innocence poursuivie ne paroît que plus intéressante*. Ne me comprenez vous pas , mademoiselle ; ou voulez-vous ne pas me comprendre ? Puis il ajoute : *on ne doit point rougir de ses malheurs : il n'y a de honteux que le vice*. Heureusement c'est là qu'il s'arrête. Heureusement il me rend assez de justice , ou me conserve assez d'égards pour m'épargner aujourd'hui cette dernière réflexion, au moins inutile , que je me souviens d'avoir hier trop patiemment soufferte.

Mais que signifient-ils donc ces mots qu'il se plaît à redire quand j'ai fatigué sa persévérance , & qu'il redit avec je ne fais quelle affectation mys-

térieuse où je crois démêler un mélange inoui de menaces & de craintes, de confiance & d'inquiétude, d'audace & de respect ? Que signifient-ils ? Enfin je le saurai peut-être ! Peut-être M. Dolerval daignera-t-il clairement s'expliquer !

En attendant, je viens d'avoir une explication très-délicate avec son ami. Bovile a cru trouver le moment favorable de m'avertir à voix basse qu'il alloit m'attendre au jardin. Bovile pensoit alors n'être pas apperçu. Toutefois je crains bien que sa femme n'ait remarqué cette chuchotterie. Il est bien vrai que madame d'Etioles nous tournoit le dos, mais elle avoit les yeux sur sa glace ; mais, dans un premier mouvement de surprise, elle s'est retournée ; mais elle n'a contenu qu'avec peine son inquiétude. J'ai dû prudemment laisser près d'une demi-

heure s'écouler ; & craignant alors que Bovile ne se lassât d'attendre , j'ai prétexté le besoin de me retirer dans mon appartement , où tu penses bien que je ne suis pas restée.

Il a commencé par me demander mille fois pardon du crime dont il s'obstine à se reconnoître coupable envers sa première épouse ; puis il m'a conjurée , par cette tendre commiseration naturelle aux âmes sensibles , de laisser à madame d'Etioles une erreur qui seule pouvoit garantir d'un trépas certain la mere & l'enfant. Ensuite il ne m'a causé nulle surprise , mais bien quelque embarras , en protestant d'un ton plein de respect que je devois être , quant à lui , parfaitement tranquille , puisque l'heureux amant d'Éléonore avoit perdu tous ses droits sur Emilie ; sur-tout il m'a vue prodigieusement rougir quand il m'a dit qu'il

me trouvoit à plaindre d'être obligée d'encourager encore l'amour de ce jeune homme infiniment aimable. Enfin, il m'a priée de vouloir bien l'instruire quelle suite de prodiges m'avoit sauvée dans *Brest* & conduite à *Tours*. Dorothee, j'ai dû lui tout avouer, excepté les forfaits d'un monstre dont je pourrois me venger; à qui je pardonne, & pour le repentir duquel j'implore chaque jour l'infinie miséricorde de l'éternel.

Cependant Bøvile, attentif à mes récits, n'a pas remarqué sans effroi que, Murville étant l'ami de Varmont, madame d'Etioles se trouvoit sans cesse exposée au malheur de découvrir ma naissance; & Murville, a-t-il ajouté, peut être encore un plus mauvais sujet que vous ne pensez; car, je souffre de vous le rappeler,

mais votre frere doit étrangement corrompre tout ce qui l'approche.

Il avoit encore plus d'une question à me faire , & sur-tout nous desirions rêver ensemble aux moyens d'écartier les périls dont notre amie nous sembloit environnée ; mais Bovile a vu son beau-frere venir droit à nous : il a fallu changer de conversation. M. Dolerval , en nous abordant , nous a félicités du courage qui nous retenoit si long-temps à la promenade , malgré le vent & le froid ; & madame d'Étiolles , quand nous sommes rentrés , m'a dit assez séchement qu'elle m'avoit crue enfermée chez moi.

J'aurois dû , je le sens , conserver sur moi-même assez d'empire pour soutenir , pendant le reste de la soirée , le spectacle désespérant des chagrins mal déguisés du frere & de la sœur.

Plains-moi , Dorothee , plains-moi , puisque la mesure de mes maux passe déjà celle de mon courage. Mais si tu ne veux point t'en étonner , daigne encore un moment considérer sous tous ses cruels rapports la position de ta sœur au milieu des objets de ses affections les plus cheres. Elle deviendra bien amere à chacun d'eux , la portion de douleurs que , dans ma situation, chaque jour plus triste, il me faudra nécessairement leur distribuer à tous. Et pourtant ils n'auront à supporter ensemble que la moindre partie du fardeau ; c'est sur la foible Emilie que doit sur-tout peser sa masse énorme. Ah ! lorsque je suis continuellement obligée de dissimuler à chacun d'entre eux quelque peine accablante , quelque dévorant chagrin , que deviendrois-je , s'il ne me restoit la consola-

104 *Emilie de Varmont* ;
tion de m'entretenir avec toi , pour te
montrer mon infortune toute entiere.

LA MÊME A LA MÊME.

Tours ; ce 10 décembre 1782.

QU'IL est affreux de chagriner ceux
qu'on aime , & de s'attirer leurs mé-
contentemens ! Déjà madame d'Étioles
montre moins de tendresse à sa Juliette,
n'aguères si chérie ; & l'ingrat Doler-
val finira , je crois , par me haïr.

Dans ses impatiences , devenues plus
fréquentes , il ne cesse de répéter ces
phrases encore énigmatiques qu'il m'a
dites cent fois , & tu ne fais pas à quel
point je me sens moi-même fatiguée
de son injustice. Tu ne fais pas tout ce
que je souffre , lorsque je m'apperçois
qu'il poursuit Juliette & son ami de



quelques coups - d'œil observateurs ! Mais si l'instant d'après il se détourne pour me cacher les pleurs dont son visage est inondé , combien alors je suis plus combattue , plus malheureuse !

Et cette intéressante madame d'Etioles , si douce , si timide au sein de ses agitations jalouses , quand je la vois aussi jeter à la dérobée un regard d'inquiétude sur Bovile & sur moi ; qui m'empêche aussi-tôt de voler dans ses bras , de la presser contre mon cœur , & de me justifier en lui disant tout ce que je suis ? Qui m'en empêche , si ce n'est cette horrible certitude , que je ne puis rassurer l'amante & l'amie , sans mettre au désespoir la mere & l'épouse.

Ce qui les tourmente sur-tout l'un & l'autre , ce sont mes fréquentes promenades avec Bovile. Mais nous n'irions pas si souvent à ce jardin, ou,

pour mieux dire , nous n'irions plus du tout , si l'on avoit eu la patience de nous y laisser quelquefois tranquilles. Lorsqu'après nombre de tentatives inutiles nous avons pu , Bovile & moi , nous échapper & nous y rejoindre , aussi-tôt M. Dolerval accourt. Hier , comme la veille , il commençoit toujours par nous donner d'inouïes éloges *sur l'invincible courage qui nous faisoit supporter les intempéries de l'air ;* aujourd'hui c'est toute autre chose ; nous l'avons plusieurs fois surpris nous écoutant , pour ainsi dire. Du plus loin qu'il nous aperçoit , il vient ; mais il prend toujours ses mesures de manière que nous le précédions ; & quand il est à très-peu de distance , il ne s'avance plus qu'à pas lents , à petit bruit. Encore faut-il bien qu'il nous joigne , car en ce cas nous ralentissons la marche sans affectation. Ainsi

forcé de nous aborder , il le fait , mais sans dire un seul mot Il craint apparemment de ne pouvoir , dans son dépit , ménager assez ses expressions ; seulement il reste à mes côtés , règle ses pas sur les nôtres , & continue de nous accompagner ainsi , jusqu'à ce qu'il nous ait contraints de rentrer au logis.

Ce soir pourtant on nous a laissés près d'une heure ensemble ; aussi nous avons déterminé quelque chose d'important. Elles me sont cruelles, les résolutions qu'il a fallu prendre , plus cruelles que je n'ai pu l'avouer à Bovile. Dorothee , j'ai dû le décider , pour le repos de son Eléonore , & peut-être pour celui de ce jeune homme , mais jamais pour le mien. jamais ! J'ai dû le décider à me conduire , un de ces matins , sans en avoir prévenu mes hôtes , dans tel couvent qu'il juge :

roit convenable. J'avois d'abord espéré qu'en prenant les précautions nécessaires, je pourrois arriver inconnue dans le tien, ma sœur; mais Bovile m'a vivement représenté les cent mille accidens qui, tôt ou tard, y trahiroient ma retraite; & quand il m'a parlé de la haine que madame de Varmont me porte, j'ai senti je ne fais quelle secrète horreur qui m'a trop avertie des dangers plus grands auxquels m'exposeroit la cruauté de son fils. Ma chere Dorothee, console-moi de ce nouveau malheur: ce n'est pas dans ta solitude que j'irai mourir.

Ce terrible préliminaire une fois convenu, nous n'avons eu rien de plus pressé que de reparoître. Je m'étonnois qu'on ne fût pas venu troubler nos tristes délibérations. Il paroît que de leur côté le frere & la sœur avoient aussi quelques affaires à traiter, quelques

ques affaires secrètes & fâcheuses. On s'est hâté de nous cacher des lettres qu'on lisoit; & j'ai remarqué beaucoup d'altération sur les figures: M. Dolerval sembloit violemment agité.

Ils ont eu dans le cours de cette soirée des pour - parlens très - longs & très-myftérieux. Je pense, & Bovile croit aussi, que j'étois le malheureux objet de leurs entretiens. Il est certain qu'en se parlant tout bas ils me regardoient d'un air qui m'a presque alarmée. Au reste, ce jeune homme a fait, pendant le souper, de rares & pénibles efforts pour m'adresser la parole; & sa sœur, profondément préoccupée, sembloit m'appercevoir à peine. C'en est fait! j'ai perdu leur tendresse. Mon cœur, ému d'une tendre pitié, trouve quelques raisons de pardonner à madame d'Étioles; mais vous, Dolerval, vous, rien ne sauroit vous excuser!

Dorothée, ne crois pas que les torts dont ils deviennent coupables envers moi me rendront moins amère la séparation qui se prépare. Ne le crois pas. Ce départ sera suivi d'une absence.. éternelle! Ce cruel départ précipitera la fin de ma vie. Ah ! tant mieux, tant mieux , si j'ai quelques jours de moins à souffrir ! Mais ce n'est pas-là ce qui peut déterminer Emilie. Je veux sur-tout essayer de rendre un peu de repos à ces ingrats dont je fais ici le tourment , & qui , trop tôt peut-être , instruits de mon dévouement généreux, viendront du moins verser quelques pleurs sur ma tombe.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 11 décembre 1782, midi.

QUELLE scene ! heureusement il en faudra peu d'aussi cruelles pour m'obtenir la paix du tombeau.

Ce matin, madame d'Etioles m'a reçue avec tous ces témoignages d'amitié qui nous étoient familiers autrefois. J'ai d'abord été surprise de trouver de si bonne heure M. Dolerval dans son appartement. Il s'y promenoit à grands pas, & comme, après les premiers complimens, il paroïssoit pressé de chercher quelques lettres dans son porte-feuille, sa sœur lui a dit : un moment ! ne précipitons rien ; votre ami ne sauroit tarder à descendre.

En effet, son mari vient à paroître. Aussitôt elle lui dit, en se plaçant

entre M. Dolerval & moi : je vous attendois , mon ami. Veuillez vous asseoir, veuillez m'entendre un instant sans m'interrompre ; & que chacun de vous m'accorde cette grace.

Bovile, par quelle fatalité l'époque de votre retour , si désirée ; de votre amante & de votre ami, cette heureuse époque qui devoit finir toutes leurs peines , ne leur a-t-elle jusqu'à présent causé que des chagrins amers ? Quelle que soit la cause de nos malheurs , il est pressant de la pénétrer. Je ne présume pas qu'il nous soit également possible de supporter long-temps encore la situation plus ou moins pénible où je vois que nous sommes tous. Et puisque tôt ou tard une explication nous deviendroit nécessaire , vous me ferez gré , du moins je l'espere , vous me ferez gré de la promptitude & de

la franchise que je vais mettre à la provoquer.

Mademoiselle, peut-être qu'en effet mon frere avoit mérité, par l'amour le plus tendre, que vous lui révélaffiez, à lui de préférence, l'impénétrable mystere de vos malheurs. Je ne m'informe pas si réellement, & pourquoi, vous avez honoré de vos confidences mon mari plus heureux. Je me borne, pour l'intérêt de tous, à vous presser de confier vos secrets à tous. C'est une faveur que je sollicite au nom de mon époux, qui ne pourroit être long-temps heureux chez lui, s'il y voyoit sa femme & son ami dans de continuelles inquiétudes. C'est une justice que je réclame au nom de mon frere qui vous aime, comme vous le méritez sans doute, avec idolâtrie, mais que vos entretiens si fréquens & si mystérieux avec Bovile désesperent. Je vous

en conjure aussi pour moi, continue-t-elle, en me prenant les mains qu'elle serre avec tendresse; pour moi qui ne veux plus vous cacher que je suis un peu jalouse de vous. Enfin, ma chere Juliette, je dois vous en conjurer pour vous-même, pour votre réputation, pour vos vertus, que de toutes les calomnies la plus noire, apparemment, ose poursuivre jusqu'au sein du respectueux amour & de la confiante amitié.

Mon frere, montrez vos deux lettres. Il les a reçues, me dit-elle, le 5 de ce mois, quelques momens avant de quitter Paris pour revenir ici. — Je n'ai pas voulu croire un mot de ce qu'elles contiennent, s'est écrié M. Dolerval, pas un mot. — Avant tout, reprit madame d'Etioules, qu'il me soit permis de vous reprocher un excès de dissimulation. J'ai souvent eu l'occasion de vous parler de son frere aîné,

Murville ; jamais vous ne m'avez laissé soupçonner qu'il vous étoit connu.... Je comprends votre silence , Juliette ; & l'auteur de la seconde de ces lettres, M. de Vermont , l'auriez-vous , pour votre malheur....

Dorothee . je n'en ai pas entendu davantage : au nom de mon frere, prononcé par madame d'Etioules , je me suis évanouie.

En revenant à moi , j'ai vu mon amie dans une grande agitation , son frere baigné de larmes, & Bovile pâle d'effroi.

Elle le connoît ! s'écrioit M. Dolerval. Comment le seul nom de ce jeune homme , ou la simple vue d'une lettre écrite par lui , peuvent ils lui causer tant d'épouvante ? demandoit madame d'Etioules. Et Bovile , d'une voix tremblante, insistoit vainement pour qu'on lui confiât les redoutables lettres. Lisez,

116 *Emilie de Varfont,*

mon amie, ai-je dit à madame d'Etioles, lisez. Il est vrai que je tremble, mais ce n'est pas pour moi.

Bientôt je me suis apperçue qu'apparemment par pitié M. Dolerval remettoit les papiers dans son portefeuille. J'ai dit qu'il n'étoit plus temps de rien ménager. J'ai demandé qu'on me les laifsât voir, j'ai prié, pressé, conjuré; madame d'Etioles enfin me les a fait remettre. Moi-même je les ai lus; j'ai pu les lire! & maintenant, Dorothee, ma vue est troublée! ma main tremble encore! mais, n'importe. Avant de te rapporter la fin de cette horrible scene, je veux t'envoyer la copie de ces lettres. Ensuite je te dirai le commentaire auquel elles ont donné lieu, comment j'en suis demeurée possesseur, & ce que j'en veux faire.

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest, le premier décembre 1782.

VOUS avez du talent, mon frere, beaucoup de talent. La miniature est si ressemblante que j'en ai failli pâmer d'étonnement & de joie. Vous la connoissez bien, puisque vous la peignez ainsi de mémoire : heureusement pour vous je la connois mieux. Sans doute elle est charmante : cependant si j'en voulois croire tout ce que m'en dit Varmont, qui l'a pratiquée plus que moi, ce seroit un petit monstre avec ses appas ! Je ne suis pas tout-à-fait dupe de mon cher ami : je vois qu'un reste d'amoureux dépit, d'ailleurs mal déguisé, quoi qu'on fasse, s'il n'entasse de noirs mensonges, exagere du moins de laides vérités ; mais en réduisant le

tout à sa triste valeur, il paroît maintenant à-peu-près certain, mon pauvre Dolerval, que ta future n'est qu'une aventuriere. Que tu voulusses en faire un amusement, passe encore ; je pourrois, en ce cas, me décider à l'abandonner mes droits. Mais l'épouser ! tu me mettras en piéces avant de m'y faire consentir ! & défiez-vous de moi, car il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre pour vous en dépêtrer.

P. S. Réflexion faite, je t'envoie la dernière lettre que j'ai reçue de Varmon. Tu verras tout ce qu'il m'y raconte de l'aimable enfant dont tu penses à faire ta très-honorée femme. La douce missive de mon véridique ami te charmera sans doute, car elle est toute entière, excepté le premier alinéa pourtant, consacrée au pompeux éloge

ou le divorce nécessaire. 119

de l'adorable personne. Adieu, mon trop bon frere, & je te le répète, prends garde à moi.

V A R M O N T A M U R V I L L E.

Paris, le 25 Novembre 1782.

JÉ ne t'en voulois pas du tout, mon ami ; je ne t'ai pas écrit parce que de misérables affaires d'intérêt ont pris tout mon temps. Ma plus jeune sœur, que je venois de marier, s'est laissée mourir ; & tu fais la digne fin de ce Bovile dont on a confisqué les biens. Cependant la dot de sa femme vaut la peine d'être répétée ; delà vient que je me suis environné de gens de loi qui m'excèdent. Tu me diras que, sans doute, ils me laissent quelques loifirs ; fort peu, je t'assure : & ce peu, je t'avoue que je l'emploie très-passable-

ment auprès d'une jolie personne qui ne rebute pas mes soins : tu m'excuseras d'avoir , en de telles conjonctures , préféré l'amour à l'amitié.

Quant à la petite fille dont tu me parles , en vérité je n'y songeois pas plus que si je ne l'avois jamais connue. J'ai , pour ainsi dire , été surpris d'apprendre qu'elle existoit. Je me suis étonné sur-tout qu'elle fût en d'autres mains que les tiennes. Mais Lafleur avec qui je viens de causer , Lafleur m'a certifié..... qu'en effet il l'avoit vue assez mal gardée dans ton château ; & dans le fait , je la connois alerte à décamper , la demoiselle ! A propos, je t'avois promis son histoire : je vais te la dire en abrégé. La chere enfant m'avoit été vendue ici , pour quelques cinquantaines de louis , par une espeece de mere qui m'avoit garanti ses prémices. D'abord je me suis

en cela trouvé dupe sur le marché. Mais vois ma turpitude : je me détermine sur ses vives instances à la conduire à Brest. Elle y vouloit , disoit-elle, embrasser un frere qui partoît sur l'escadre. Ce prétendu frere, c'étoit un faquin qu'elle aimoit. Au milieu d'une belle nuit , à l'instant où je m'y attendois le moins , l'aimable fille , prudemment saisie de mes meilleurs effets , ouvre doucement la porte & s'évade. Cependant mon valet , qu'un léger bruit éveille , court sur les pas de la fugitive : il est prêt à la joindre sur le port , elle perd la tête & se jette à la mer. C'est delà que je ne fais quelle providence l'a tirée , pour la remettre en ton pouvoir. Mon ami , fais maintenant ce qui te plaira ; mais pour ton propre compte , je t'engage à la laisser là. Tu vas te tourmenter dans sa pour-

fuite , & d'honneur elle n'en vaut pas la peine.

Il est vrai pourtant que si tu as en effet quelque amitié pour l'homme qui s'en est coëffé , tu ne saurois prendre des moyens assez prompts , je dirois même assez violens , pour l'empêcher de conclure un mariage qui feroit maintenant son déshonneur , & tôt ou tard son tourment.

Au reste , quelque parti que tu prennes , je ne m'y intéresse maintenant qu'à cause de toi , mon cher Murville ; & puiffes-tu l'oublier toi-même , comme je desire qu'elle m'oublie ! feulement j'espere que le sot individu qui m'a dans le temps répondu de cette fille , pour me voler en quelque sorte mon argent , aura lieu de s'en repentir. Adieu , je te plains , si tu l'aimes encore ; je plains davantage ton ami , s'il l'épouse.

EMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Toujours du 11 Décembre 1782, trois heures
après midi.

DOROTHÉE, voilà pourtant les affronts qu'il m'a fallu dévorer devant ce jeune homme éperdu d'amour & de crainte ; devant ce jeune homme qui peut-être ne repousse qu'à peine les soupçons les plus injurieux à celle qu'il aime. Je tremblois pour sa sœur, en commençant cette affreuse lecture. Dès que j'ai vu de quelle nature étoient les odieux mensonges que multiplie pour me perdre ce Varmont ingénieux dans ses scélératesses ; dès que j'ai vu que ces atroces calomnies alloient du moins servir à couvrir d'un bandeau plus épais les yeux de madame d'Etioles, & qu'au

prix de mes nouveaux outrages mon amie se trouvoit sauvée , j'ai repris courage en quelque sorte. J'ai poursuivi d'une voix moins altérée ; j'ai pu finir ; & Bovile qui , dans les angoisses d'une horrible attente , étoit d'abord épouvanté pour son épouse , Bovile n'a bientôt frémi que pour moi.

Je passe sous silence le trop long commentaire auquel les insolences de Murville ont donné lieu ; mais quelques-unes des remarques que les calomnies de ce Varmont ont produites méritent malheureusement d'être rapportées.

A ce passage de la lettre de Varmont : *tu fais la digne fin de ce Bovile dont on a confisqué les biens.* L'insolent ! s'est écrié le mari de madame d'Étioles ; & je me piquerois plus long-temps d'une fausse délicatesse !

Apprenez tous ce que je me repens de ne vous avoir pas dit plutôt : c'est ce Varmont qui m'a fait mettre à la Bastille. Oui , tout me l'annonce ! Le jour de mon arrivée dans la capitale je cours chez mon indigne beau-frere , pour m'informer de lui - même s'il est vrai qu'il répète six cent mille livres qu'il n'a point déboursées ? L'insigne frippon m'ose dire en face que je n'aurois jamais reconnu cette somme s'il ne me l'avoit pas comptée. Indigné , je m'éloigne ; je vais descendre à l'auberge , où sans doute il m'aura fait suivre par un de ses laquais. C'est alors seulement que j'apprends la fausseté de la nouvelle qui m'avoit mis en route. Mon ennemi se trouvant toujours en place , j'aurois dû repartir sur le champ ; mais je vou-

lois écrire à ma femme , & d'ailleurs j'étois fatigué. Je m'arrête donc pour quelques heures. Personne au monde que ce Varmont ne se doutoit de mon existence & de mon passage à Paris. Cependant vous savez qu'on m'a dénoncé dans la nuit même , puisque le bourreau porteur de la lettre-de-cachet est venu me surprendre à quatre heures du matin.

Dorothée , madame d'Etioles & son frere ont eu quelque peine à se persuader cette horreur ; & moi , ma sœur , aux premiers mots de ce récit , à coup sûr véridique , j'ai reconnu Varmont.

Cependant j'avois repris cette lecture , & bientôt je me suis interrompue moi-même : eh ! oui , me suis-je écriée en lançant un regard à Bovile , oui sans doute , *une espece de*

mere m'a vendue ! Mais ce fut bien le plus généreux des hommes qui m'acheta : comme mes indignes parens l'en ont récompensé pourtant ! Ah ! du moins puisse-t-il rencontrer dans une autre famille le bonheur dont tous les individus de la mienne paroissent faits pour le priver !

Ma chere Dorothee , ceux pour qui le véritable sens de ce discours étoit impénétrable n'ont pu s'empêcher de lui donner une interprétation bien fâcheuse , car j'ai vu madame d'Etioles rougir & M. Dolerval tomber dans la consternation.

Quelques lignes plus loin , madame d'Etioles m'a demandé d'une voix tremblante s'il étoit vrai qu'on m'eût conduite à Brest ? — Hélas oui , madame ! — Et ma réponse a coûté des sanglots à son frere.

Est-il vrai , m'a-t il dit à son tour , que vous aimiez quelqu'un sur l'es-cadre ? — Oui , Monsieur , je.... j'ai-mois quelqu'un. — Il a pâli , ma fœur , il s'est assis : j'ai cru qu'il al-loit tomber dans le malheureux état dont je sortois à peine.

Un moment après : mais , a dit Bo-vile avec véhémence , c'est un aby-me d'iniquités , d'obscurités , d'infamies dans la profondeur duquel je m'égare ! — Oui ! comme vous dites ! s'est écrié le jeune homme en se le-vant impétueusement : un abyme d'iniquités , d'obscurités , d'infamies ! Une foule de noirceurs ! Un tas de calomnies que , malgré ses aveux , je ne puis croire encore !

Enfin je n'avois plus rien à lire. Madame d'Etioles a gardé quelque temps le silence , puis en me regar-dant d'un air , d'un air dont mon

cœur s'est ému : Eh bien , m'a-t-elle dit , j'attends. — Quoi , mon amie ? — Votre nom , s'est-elle écriée , vos secrets , vos malheurs ; des malheurs qui vous justifient ! — Pour me justifier , mon amie , il faudroit sacrifier la femme la plus digne.... — Juliette ! ma chere Juliette ! les apparences & vos propres aveux semblent vous accuser : cependant , parlez ; je suis prête à croire.... — Et moi , femme trop intéressante , je suis prête à m'immoler. — Mademoiselle , a-t-elle dit en s'éloignant un peu , veuillez y réfléchir : cet aveu que je sollicite est indispensable. — Vous insistez , madame ? Eh bien je.... Je vous demande trois jours. — Encore trois jours ! s'est écrié le jeune homme qui nous écoutoit dans une horrible transe — encore trois jours ! a dit aussi madame d'Etioles. — Oui , trois jours ;

& si je ne vous avoue point alors qui je suis , je vous promets du moins de sortir , quoique avec un regret bien vif , de cette maison où ma présence ne cause plus que du trouble. — Quelle alternative vous m'annoncez , Juliette ! croyez-vous donc qu'elle puisse m'être indifférente ? Et voyez ce jeune homme ! — Prenez pitié de mon désespoir ! a-t-il interrompu. — Votre désespoir... augmente le mien ; Dolerval , je dois être inflexible. Mais vous , ne me refusez pas une grâce. — Parlez : ma vie est encore à Juliette. — Plus ces lettres sont horribles , plus il convient qu'elles me restent. Veuillez me les laisser , permettez que j'en dispose. — Hélas ! a-t-il répondu , quel présent !... Juliette , vous vous éloignez ? Cruelle , voulez-vous que d'affreux soupçons ?... — Monsieur ,

Je ne puis empêcher qu'il ne vous en reste ; mais un jour , Dolerval , un jour l'innocence calomniée n'en paroîtra que plus intéressante.

A ces mots je me suis retirée , ma sœur : j'ai déposé mes chagrins dans ton sein. Maintenant je livre aux flammes ces horribles lettres , monumens nouveaux des iniquités de Varmont : & puissent ainsi périr toutes les traces de ses crimes !

J'ai d'abord été surpris d'apprendre qu'elle existoit , écrit-il. Malheureux ! je te crois. Tu n'avois rien épargné pour que cette surprise ne te fût jamais donnée ! Et les derniers mots qu'a tracés ta main sanguinaire m'annoncent assez que ton infortuné complice sera puni de n'avoir pas été barbare , inhumain , farouche autant que toi.

Et ce Murville , déjà si coupable en-

132 *Emilie de Vermont,*

vers moi , que me veut-il encore ?
Quel projet d'oppression forme-t-il
contre son esclave ? Mais je ne le
suis plus , je ne peux plus l'être :
Bovile est ici ! Ce jeune homme ,
d'ailleurs , ce jeune homme , j'en suis
bien sûre , ne souffriroit pas que son
frere osât m'insulter ! Et puis n'ai-je
pas contre ses attentats une ressource
infaillible ? Que puis-je redouter du
plus audacieux suborneur , quand
je me vois réduite à ce malheur ex-
trême de regarder la mort comme un
bien !

DE LA MÊME A LA MÊME.

Toujours du 11 Décembre , minuit.

ENFIN toutes les horreurs de
ma destinée se sont accomplies. Ap-
prends des événemens défastreux.

L

Il étoit près de six heures , on commençoit à ne plus distinguer les objets : je me tenois encore renfermée dans ma chambre où du moins je pouvois gémir. Bovile survient , qui me prie d'ouvrir ma porte ; puis il me conjure de lui donner un moment d'entretien. Moi qui trembles qu'on ne le voie dans ma chambre & qu'une aussi fâcheuse circonstance n'ajoute plus de force aux soupçons jaloux de sa femme , je lui représente qu'il est plus convenable d'aller au jardin. Nous y descendons. Aussi-tôt Bovile s'écrie : votre frere est le plus grand des scélérats. Ce fut lui , je n'en doute plus , qui mit ou qui fit mettre le feu sur le vaisseau qui vous portoit.— Je veux essayer de défendre l'accusé ; non , non , dit Bovile , votre générosité ne m'abusera plus. La vérité luit à mes regards , & tout

m'annonce qu'elle a frappé les vôtres. Ma chere Emilie, je crains bien qu'elle n'éclaire encore d'autres yeux. Ce matin, dans votre douleur, vous en avez trop dit. Ma femme maintenant réfléchit, conjecture, rassemble une foule de circonstances éparfes, leur compare votre conduite irréprochable & vos réponses équivoques. Elle tire de vos aveux, quoique très-obscurs, des inductions qui l'aident à rétablir dans leur cruelle simplicité les faits dénaturés par l'écrit de Vermont. Tout-à-l'heure en se promenant à grands pas, elle disoit: *sa mere la vendit. Un homme généreux l'acheta. Ce fut à Brest qu'on la conduisit. Elle aima quelqu'un sur l'escadre. Il paroît qu'elle tomba dans la mer. Et tout-d'un-coup mon infortunée femme m'a fait avec véhémence cette question terrible : quel âge avoit mademoi-*

selle de Vermont, quand vous l'oubliez? Emilie, belle & généreuse Emilie, je crains bien que le redoutable dénouement ne s'approche. Cependant redoublons de précautions pour l'éloigner. — Paix ! lui dis-je. — Pourquoi ? répondit-il. — Ne voyez-vous pas derrière nous ... ce jeune homme ... Dolerval qui nous suit ... nous observe ... nous écoute ? — Un mot seulement ; reprit-il à voix basse : promenons - nous quelques minutes encore pour qu'il n'y ait point d'affectation. Ensuite rentrez dans votre chambre ; enfermez-vous. Si madame d'Étioles frappe , n'ouvrez pas. Je viendrai vous prendre au milieu de la nuit. Trop malheureuse Emilie, je vous reconduirai dans cette solitude du cloître d'où je ne vous ai tirée que pour votre tourment — Paix donc ! il approche ! — Eh bien

136 *Emilie de Vermont* ;
changeons de conversation. — Oui ;
parlons des craintes que me donne
Murville ; je puis maintenant , devant
Dolerval , causer de son frere sans
inconvenient.

Dorothée , ce jeune homme alors
nous aborde , mais selon sa coutume ,
sans proférer une parole. Seulement ,
comme je te l'ai dit , il marche à
mes côtés , en réglant ses pas sur les
nôtres. Moi , sans lui parler non plus ,
sans même le regarder , je continue ,
je continue de ce ton naturel que l'on
conserve quand on ne craint pas de
mettre au courant de la conversation
le tiers qui survient ; je m'adresse tou-
jours à Bovile ; j'avoue que je re-
doute fort ce Murville ; quel méchant
projet peut-il donc méditer contre
moi ? — Tranquillisez-vous , répond
l'ami de Dolerval : ces petits séduc-
teurs si dangereux n'ont de l'audace
qu'avec les femmes ; ce n'est pas

contre des guerriers qu'ils se piquent d'être courageux & forts ! Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines , ne craignez rien de vos méprisables ennemis : le seul aspect d'un brave homme les feroit pâlir.

Comme il achevoit de parler , nous nous trouvions à l'extrémité de l'allée couverte , près d'une petite porte qui ferme le jardin , du côté du fauxbourg. A l'instant où Bovile se retourne , croyant paisiblement regagner la maison , ce jeune homme entraîné par je ne fais quel mouvement de folie , ce jeune homme me saisit dans ses bras & m'emporte , plus prompt que l'éclair. En même-temps la porte s'ouvre d'elle-même , & soudain se referme. Ainsi je me trouve séparée de mon défenseur , en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te l'écrire ; & tandis que Bovile , sans doute stupé-

fait de ma prompte disparition, reste renfermé dans le jardin, on me dépose dans la chaise de poste qui m'attendoit, on s'y jette à mes côtés; le postillon pousse les chevaux: nous volons.

Je t'avoue qu'en ce moment encore j'éprouvois plus d'étonnement que de crainte: malheureux Dolerval! y songez-vous? disois-je. A quel point votre passion vous égare! c'est une amie que vous offensez! c'est de la maison de votre Eléonore que vous enlevez celle à qui votre amour toujours respectueux avoit inspiré de..... de l'estime! Quoi! vous Dolerval, vous aussi, vous opprimez les femmes!

Cependant on ne me répond que par un ricannement sourd. Je sens alors une véritable crainte: j'accable ce jeune homme de mes reproches & de mes questions. Il s'obstine à garder

le silence. Enfin, d'affreux soupçons commencent à troubler mes esprits : des cris d'effroi m'échappent. Aussitôt, d'une main il couvre ma bouche, & de l'autre il se permet d'insolentes caresses. Furieuse, je lui fais avec les dents & les ongles plusieurs blessures, mais le cruel combat est interrompu par un combat plus cruel encore. Nous entendons un coup de feu, le postillon tombe en criant : au secours ! il est déjà trop tard ; quelqu'un paroît à la portière : un second coup part. A la lumière que produit l'explosion je vois que l'assassin est masqué ; je vois que celui qui m'outrageoit tout-à-l'heure & maintenant me protège, c'est Murville. Murville vient de me couvrir de son corps, il a reçu le coup qui m'alloit frapper. Qui que tu sois, dit-il, prends ma bourse & ma vie ; mais

respecte tant de beauté. Cependant il cherche ses armes qu'il ne trouve point; & tandis qu'on lui tire un troisieme coup dont apparemment il n'est pas atteint, il se précipite hors de la voiture, saisit à la gorge son ennemi, le pousse, le presse, le renverse, tombe & roule dans la poussiere avec lui. Mes pistolets! crie-t-il sans cesse! mes pistolets! on les aura mis sous le siege du fonds.

En ce moment terrible, Dorothee, je me sentoie une force extraordinaire: bientôt je descends armée des pistolets de Murville, & peut-être que la main d'une femme va délivrer la terre d'un brigand. Juge pourtant quelle est mon épouvante: à l'instant même je puis distinguer, non loin des combattans, un homme qui, dans l'attitude de la douleur & de l'étonnement, demeueroit encore

paissible spectateur de cette lutte affreuse. Il approche , il me regarde : quoi ! c'est vous , Madame ! souffrez , dit-il en m'arrachant mes armes , souffrez que celui qui vous sauva la vie dans ce bois même , vous épargne maintenant un crime. C'est à moi de me venger des forfaits auxquels il a toujours voulu me forcer. C'est à moi de le punir.

A ce discours , Dorothée , tu reconnois déjà Lafleur , comme je le reconnus à sa voix , & dès-lors je n'ai plus besoin de te dire quel est le tigre contre qui Murville soutient un combat trop inégal.

Cependant , le domestique furieux ajuste son maître , mais d'une main déjà foible , mal assurée , tremblante ; & tout-à-coup il chancelle , il tombe , en faisant d'horribles contorsions. Toutefois le coup doit avoir atteint son forcené complice qui vient de pousser

un cri douloureux. Mais il n'est point abattu ; mais il semble que sa blessure double ses forces en doublant sa rage , car c'est alors qu'il parvient à se dégager des bras de Murville & court sur moi le glaive à la main. Viens , cruel ! je n'essayerai point de ramasser les armes dont ton complice n'a pu se servir pour t'immoler : j'aime mieux cent fois recevoir la mort de toi que de te la donner.

Mais mon heure n'est pas tout-à-fait venue. Murville , que ranime la vue de mon pressant danger , se précipite entre nous. Pauvre enfant ! qu'ai-je fait ! s'écrie-t il : c'est à vous surtout qu'on en veut. L'infortuné , sans doute assez puni , me plaint & me protège en même-temps. Il pare du bras plusieurs coups de poignard. Mais il ne peut tarder à succomber ; & rien n'empêchera plus son assassin de se

ou le divorce nécessaire. 143

baigner à loisir dans le sang d'une sœur. Au moins le ciel permet que la victime ne sente pas les dernières horreurs du sacrifice : mes genoux tremblent, mes yeux se ferment, je tombe sans connoissance sous les roues de la voiture.

En revenant à moi, je vois.... des objets de terreur ! Hélas ! pourquoi me rappeler à la vie ? Mais, Dorothee, souffre que je te quitte ; souffre que je retourne au chevet d'un agonisant !

BOVILE A DOROTHÉE.

Tours, le 12 décembre 1782, 6 heures du soir.

DIGNE sœur d'une femme dont les rares traits n'égalent pas la bonté, sœur infortunée du scélérat le plus exécrationnable que la terre ait jamais porté ; c'est cette Emilie, dont vous êtes la

plus tendre amie , & dont je serai toujours le plus ardent défenseur ; c'est elle qui , trop accablée de ses peines , mais non moins tourmentée de vos inquiétudes , me charge de vous apprendre son sort. Rassurez-vous : nul danger ne menace plus votre sœur , elle est sans blessure ; mais que ne pouvons nous la préserver des atteintes de la douleur , comme nous l'avons arrachée aux attentats d'un monstre !

Dolerval venoit de me ravir Emilie ; du moins je le croyois. Je cours , je le trouve auprès de sa sœur : quel prodige ! vous enlevez Juliette là-bas , & vous êtes ici ! — Dieux ! ce ne peut être que mon frere , s'écrie-t-il : vite ! courons !

Nous sellons à-peu-près nos chevaux ; à tout hasard je prends mes armes , les domestiques reçoivent l'ordre

de

de suivre ; mais Dolerval & moi nous volons d'abord sur le chemin que j'ai vu prendre au ravisseur.

A moins d'une demi-lieue de Tours, dans un bois, sur le milieu de la route, une voiture étoit arrêtée. Deux hommes se battoient auprès d'une femme évanouie. L'un des deux avoit un poignard, l'autre étoit sans armes : à moi ! dit le vaillant jeune homme que son ennemi frappoit sans le faire reculer. C'est Murville qu'on assassine ! s'écrie Dolerval. Et dans l'instant celui que nous croyons un voleur tombe sous mes coups.

Murville, quand le danger n'existe plus, Murville, qui perdoit beaucoup de sang, tombe en foiblesse. Nous bandons ses plaies, aussi bien que la profonde obscurité peut nous le permettre. Ensuite nous replaçons dans la voiture Juliette toujours évanouie. Alors de

sourds gémissemens se font entendre auprès de nous ; une voix bientôt nous crie : *je sens dans les entrailles un feu dévorant , qu'on me secoure ; je dirai tout.* Nous cherchons , je donne du pied contre un homme qui se rouloit dans la poussiere , & paroissoit tourmenté d'horribles convulsions. Il veut parler ; mais un accès plus fort le fait , il ne pousse que des cris confus. Un peu plus loin , Dolerval trouvoit un mourant , c'étoit le postillon de Murville ; & de l'autre côté j'entendois encore des plaintes , des juremens , des blasphêmes , qui me prouvoient que le brigand que je venois d'abattre n'étoit pas prêt à rendre le dernier soupir. Notre situation , au milieu de tant de gens en péril , devenoit embarrassante. Heureusement j'appercevois la lueur des flambeaux que sans doute on nous apportoit. En effet , ce

font nos gens qui viennent , mais ils ne viennent pas seuls. Ils escortent une voiture qui nous amene.... Hélas ! ma femme elle-même ! ma femme , craignant qu'après avoir joint le ravisseur , nous ne pussions pas le déterminer à nous rendre sa proie , & qu'il ne s'en suivit une rixe funeste entre ses freres & son époux , accouroit dans l'intention d'essayer sur l'esprit de Murville ses sollicitations apparemment plus puissantes. L'infortunée ! de quelle scene horrible son mauvais sort va la rendre le témoin & l'acteur ! Quels éclaircissemens plus horribles elle va recevoir !

Murville , le premier , reprend l'usage de ses sens : avant tout , dit-il d'une voix foible , délivrez - moi de mes doutes : arrachez à ce brigand son masque. On obéit trop tôt ; il reconnoît celui que moi-même je frémis de

reconnoître. Cruel Varmont , il est donc vrai que tu m'immolois pour une femme ? Que dis-je ! Tu voulois immoler aussi ta maîtresse ? Sa maîtresse ! s'écrie l'homme qui m'avoit déjà parlé. Non, non : sa sœur ! — Sa sœur ! répète plusieurs fois Murville épouvanté : sa sœur ! ... Ah ! scélérat... tout s'explique... ce n'est pas pour la première fois que tu l'assaffines ! Et j'étois l'ami de ce monstre ! Grand Dieu ! Dieu juste , tu ne m'as pas assez puni !

Sa sœur ! répète aussi mon Eléonore en versant des torrens de larmes : ah ! s'il est le frère de Juliette , de qui suis-je donc la femme !

Sa sœur ! répète encore Dolerval au désespoir : elle m'est à jamais ravie ! Elle n'est pas libre ! Sa sœur ! Bovile , malheureux Bovile , vous avez donc perdu la mienne ?

Vous êtes Bovile , me dit aussi-tôt le

frere aîné de madame d'Etioles. Eh bien ! cette femme si généreuse , si belle , si respectable , que j'ai tant offensée , dont j'ai cruellement aggravé l'infortune & méconnu les vertus , elle est donc à vous ? Voilà donc votre épouse ? — Non , répond Emilie , qui dans ce moment revenoit à la vie , non , répond-elle en montrant madame d'Etioles : la voilà son épouse. — Comment ! reprend Murville..... Eh oui ! ma sœur..... Libre , enfin ! ... Bovile.... vivant ! qui se croit veuf ! ... Oui , je me rappelle ce que Dolerval..... Je comprends ; Monsieur se trouve le mari de deux femmes. A ces mots , il tend la main à madame d'Etioles , la regarde d'un air de compassion , & mêle ses larmes aux siennes.

Nous ne saurions cependant quitter trop tôt ce lieu d'horreur. Murville propose qu'on le reporte dans sa chaise

de poste ; que Lafleur y foit mis à fes côtés, & que quelqu'un garde Varfont, jufqu'à ce que l'on puiſſe le revenir chercher. Mais la trop bonne Emilie ne veut pas que fon exécration frere reſte dans cette eſpece de délaisſement. Elle demande , ou plutôt elle ordonne , car maintenant plus que jamais ſes deſirs font des ordres ; elle ordonne que Murville & Lafleur ſoient mis dans le fond de la berline , dont elle-même occupe avec madame d'Etioles le ſiege de devant. Ainſi ſes deux perſécuteurs lui doivent encore le plaisir douloureux & conſolant de pouvoir lui renouveler les affurances de leur repentir. Ainſi mes deux malheureuſes épouſes , aſſiſes l'une auprès de l'autre , ſe ſerrent , s'embrasſent , & peut-être adouciſſent leurs douleurs en les confondant. Ainſi l'exécration aſſassin de celle que nous chériſſons

tous est seul jeté dans la chaise de poste , ensanglantée de ses mains cruelles , mais où sa rage désormais impuissante ne s'exhale plus qu'en imprécations.

Quant au malheureux postillon de Murville , je fais charger son corps sur un cheval. Dolerval & moi désolés , nous nous tenons aux portières de cette berline , où gémissent les plus chers objets de notre tendresse. On part : tout le triste cortège regagne la ville , au plus petit pas des chevaux.

Un homme s'étoit détaché pour aller avertir les gens de l'art ; en arrivant au logis nous les y trouvons. On examine d'abord les plaies de Murville. Rassurez vous : ce vaillant jeune homme , si généreux , si noble au sein même de ses égaremens , ce jeune homme , corrigé par une leçon terri-

ble, nous sera conservé pour offrir à ses pareils l'exemple d'un amendement que je crois entier. La balle ayant glissé sur sa poitrine, n'y a laissé qu'une légère meurtrissure. Il a d'ailleurs, dans cette lutte inégale, déployé tant d'adresse, que son bras droit fut seulement frappé : encore il se trouve fort heureusement que les deux blessures ne sont pas profondes.

Mais, comment l'injuste fortune a-t-elle également favorisé ce scélérat de Varmont ! Le coup de pistolet que son propre valet lui a tiré n'a fait, pour ainsi dire, qu'effleurer l'épaule ; & des trois coups d'épée dont j'ai terrassé l'infâme, pas un n'est mortel. Les douleurs que Murville commence à ressentir l'empêchent de fermer les yeux : & déjà ce Varmont peut dormir ! Je tremble que, pour le malheur & l'opprobre du genre humain, nous ne lui

rendions ce monstre. J'aurois donc bien à me repentir de n'avoir pas doublé mes coups !

Tout au contraire , l'infortuné Lafleur , trop éclairé par les questions que nous étions obligés de lui faire , & par les douleurs plus atroces qu'il ressentait , a bientôt deviné ce que le médecin nous avoit dit tout bas : *je suis sans doute empoisonné* , crioit-il sans cesse. Enfin , comme les remèdes ne lui donnoient aucun soulagement , & que les convulsions devenoient plus fréquentes & plus fortes , il a demandé qu'Emilie , Dolerval & moi nous vinssions recevoir ses derniers aveux ; & voici , Dorothee , à-peu-près tout ce que vous pouvez ignorer de ce qu'il nous a dit, mais dans des termes dont je n'essaie pas de vous rendre exactement la naïve grossièreté.

« Lorsque à Brest j'amenai cette bar-

» que à mon maître, j'ignorois ce qu'il
» exécutoit à bord du *Centaure*. Le
» crime une fois commis, Varmont
» me déclara que si je le trahissois il
» avoueroit tout, mais qu'en même-
» temps il soutiendrait que j'étois son
» complice, & qu'il le soutiendrait
» jusqu'au dernier moment : bientôt
» il fut que sa victime respiroit, alors
» il me chargea d'aller achever ce
» qu'il appelloit *notre opération*. La
» crainte que le premier crime ne se
» découvri, & que Varmont ne me
» conduisit après lui *sur la roue*, me
» détermina. Mais je n'étois pas assez
» brave pour une action pareille ; cepen-
» dant je n'osai croire à mon maître que je
» m'étois bien acquitté de sa commission.
« Varmont, qui sans doute méditoit
» déjà ma perte, me retint à son ser-
» vice, & moi, malheureux, j'y res-
» tai, parce que les menaces de ses

» poursuites m'effrayoient , & sur-
» tout , je le confesse , parce que j'es-
» pérois obtenir enfin tout l'or qu'il
» m'avoit promis pour ma récom-
» pense ; il continuoit *de m'amuser*
» *par de belles paroles* , jusqu'à ce qu'il
» trouvât l'occasion favorable *de me*
» *mettre à l'ombre*. Enfin , dans les
» premiers jours de ce mois , il me dit
» qu'il vouloit forcer à se battre avec
» lui M. Murville qui , l'ayant in-
» sulté , refusoit de lui faire raison. Je
» ne puis l'obliger à cela dans Brest
» où il a beaucoup d'amis , pour-
» suivit-il , & je me garderai bien d'y
» paroître ; *mais cours-y , toi , mon*
» *cher Lafleur* , & dès qu'il *aura le*
» *malheur* de sortir de cette ville ,
» suis-le par-tout , & ne manque pas
» de m'écrire. *Pauvre diable* , j'ai
» *donné dans ce piège*. Mon maître est
» accouru , sur ma première lettre , dans

» les environs de Tours , où depuis
» quatre jours M. Murville se tenoit
» caché. Je ne savois encore pour-
» quoi ; *mais c'étoit hier mon mauvais*
» *jour.* Dès le matin , je rendis
» compte à Varmont de ce que m'a-
» voit dit le postillon de M. Mur-
» ville , *avec qui je venois de boire :*
» que son maître espéroit retourner
» le soir même à sa terre , *avec*
» *un petit camarade.* Il faut l'atten-
» dre à son passage , *s'écria-t-il avec*
» *beaucoup de satisfaction.* En effet ,
» nous allâmes , dès avant midi , faire
» sentinelle où vous savez ; & comme il
» faisoit nuit noire , j'entendis le bruit
» d'une chaise de poste , & je crus dis-
» tinguer la voix de Jams qui excitoit
» ses chevaux. Bon ! me dit mon coquin
» de maître ; mais toi , mon cher Lafleur,
» ajouta-t-il en tirant de sa poche une fiole
» d'eau-de-vie , qu'il fait que j'aime à la
» » rage,

» *rage , commence par boire un coup ,*
» *prends des forces , car j'aurai peut-être*
» *besoin que tu m'aides. Moi , je me suis*
» *dépêché d'avalier , & je n'ai dit qu'a-*
» *près : mais , Monsieur , je n'ai pas*
» *d'armes. C'est ce qu'il faut , poltron !*
» *m'a-t-il répondu avec brutalité : vous*
» *m'aviez trompé , gredin ? Eh bien !*
» *regarde-moi faire à présent , & ne*
» *bronche pas , car je te brûle la cer-*
» *velle. Aussi-tôt il s'est élancé sur la*
» *route , & dès qu'il a pu reconnoître la*
» *livrée de M. Murville , il a tiré pres-*
» *qu'à bout-portant sur le pauvre Jams*
» *qu'il a tué. Vous savez tout le reste. »*

Dorothée , il ne nous a pas fallu moins d'une heure pour recueillir cette déchirante confession , à chaque instant interrompue par les souffrances de l'infortuné qui la faisoit. Enfin , il a demandé mille fois pardon à sa maîtresse émue de terreur & de pitié.

Puis il a voulu qu'elle lui donnât sa bénédiction ; & bientôt après , trop heureux de voir arriver le terme de ses douleurs , il a rendu le dernier soupir.

Cependant , comment vous peindre l'admirable conduite de votre sœur dans tout le cours de cette nuit funeste ? Voyez notre Emilie s'inquiéter du long assoupissement de son assassin , ne nous quitter que pour aller vous apprendre une partie de ses nouveaux malheurs ; revoler au chevet de Varmont qu'elle appelle son frere , mais qui ne l'entend pas ; courir à celui de Murville que ses tendres soins étonnent & consolent ; tâcher de rendre quelque courage à Dolerval au désespoir ; me fortifier moi-même contre la fortune si cruelle ; mêler ses pleurs aux pleurs de madame d'Erioles ; hélas ! & gémir sur le lit de mort de l'infortuné complice de Varmont.

Mais, d'un autre côté, pénétrez-vous du triomphe dont jouissent, au sein même de l'infortune, ses vertus si long-temps persécutées, son innocence si tard reconnue. Représentez-vous ma chère Eléonore peut-être moins accablée de ses peines que des peines de son amie ; & Dolerval se reprochant avec amertume l'injuste jalousie qu'il a pu nourrir, les soupçons outrageans qu'il fut tenté de concevoir ; & Murville toujours plus convaincu de ses torts, plus repentant de sa conduite passée, plus désolé de n'avoir pas mérité l'estime de cette femme adorable ! Oui, comme tu le disois bien, Dolerval, s'écrie-t-il, adorable !

Tâchez sur-tout de vous imaginer à quel point m'enchanter & me désespère la vue de ces deux femmes, sinon également idolâtrées, du moins également accomplies. Tâchez de

vous peindre tout ce que les différens tableaux qui frappent mes yeux ont pour moi d'horreurs & de charmes !

D U M Ê M E A L A M Ê M E.

Toujours du 12 décembre, 5 heures du soir.

PLEUREZ : vous n'avez plus de frere. Félicitez-vous : la terre est délivrée d'un monstre.

Midi venoit de sonner ; elle ne quittoit plus le chevet de son lit ; elle attendoit impatiemment la fin du pénible sommeil dont il paroïsoit accablé. Le voilà qui, se réveillant, porte sur sa sœur un farouche regard ; il la reconnoît, & furieux s'élançe vers elle. La chere enfant jette un cri de terreur & fuit. Soudain je me précipite & j'arrête le barbare :

il étoit temps ! encore une seconde , il alloit la saisir : c'en étoit fait d'Emilie ! Cependant l'ardente fièvre commence aussi-tôt & lui donne des forces prodigieuses : j'allois succomber , s'ils n'étoient accourus tous ensemble à mon secours. Ce tigre altéré de sang tourne alors sa fureur contre lui-même. Il se roule par terre, il se déchire, il met en pièces les appareils qui couvrent ses plaies. On veut d'abord l'en empêcher. Je m'écrie : non ; laissez ses destins s'accomplir ; ne vaut-il pas mieux qu'il meure ici que sur la place publique ? ses forfaits n'ont-ils pas assez désolé sa famille ? voulez-vous que , par un effet de nos affreux préjugés (1) , il aille

(1) *Le crime fait la honte & non pas l'échafaud.*

Cette belle maxime est désormais consacrée par un bon décret & par un grand exemple.

162 *Emilie de Varmont,*

encore la déshonorer sur un échafaud ? & d'ailleurs quel bourreau porteroit sur ce scélérat une main assez dégoûtante. Laissez , laissez l'infâme exécuter l'arrêt du sort vengeur. Il n'y a que Varmont lui-même qui puisse dignement se charger du supplice de Varmont.

Dorothée , je vous respecte trop pour vous rapporter les horreurs que sa bouche impure a vômées. Je ne vous affligerai point du récit de ces rêves continuels qui l'environnoient des spectres les plus épouvantables. Je ne vous dirai point dans quel affreux délire il a passé les cinq dernières heures de son effrayante agonie. Mais soyez sûre que cet enfer , auquel vous croyez , n'a pas de tourmens comparables.

Enfin , il vient de mourir. Il vient

•

de mourir en reniant sa famille, sa patrie & son Dieu.

Du moins sa sœur n'étoit pas là pour lui fermer les yeux. Tendre & crédule Emilie, elle espéroit encore dans les bontés du ciel. Elle demandoit à tout le monde un confesseur pour son frere, & comme personne ne couroit assez vite au gré de ses desirs, elle-même, en ces momens de trouble, s'est échappée, dans l'intention de ramener un consolateur à Varmont. Misérable enfant, elle a couru chercher au dehors un nouveau sujet d'affliction !

EMILIE DE VARMONT
A DOROTHÉE.

TOURS, 16 décembre 1782.

Après tant d'éclaircissemens funestes, après un si terrible éclat, ma sœur, il ne convenoit pas que Dolerval & Bovile restassent plus de vingt-quatre heures dans les lieux où gémissent la malheureuse Eléonore & la triste Emilie. Depuis trois jours ils sont partis ensemble; ils sont allés porter sur les mers leurs chagrins & leurs espérances. Oui, leurs espérances. Oui, Dorothee; les adieux que nous a laissés Bovile ont relevé mon courage presqu'abattu.

Le gouvernement qui pese sur mon pays ne peut long - temps se soutenir encore, a-t-il dit; un régime de fer

& de boue déshonore le peuple qu'il opprime & commence à lasser son étonnante patience. Cependant ses ennemis, frappés d'un esprit de vertige non moins inconcevable, au lieu d'alléger le joug, l'appesantissent chaque jour. Bientôt la mesure est comblée : bientôt il faut que ma patrie périsse, ou se régénere. Ah ! je veux espérer que le Dieu protecteur de la France, veillant toujours sur elle, la soutiendra dans les convulsions de cette crise, redoutable sans doute, mais qui seule, après quelques momens d'angoisse, peut lui rendre tout l'éclat de sa première jeunesse avec une vigueur désormais inaltérable, & la replacer au premier rang entre les nations. Alors on verra subitement tomber une foule de préjugés, anciens & petits, comme l'ignorance

& la superstition qui les firent naître. Alors, s'écria-t-il en me serrant la main, votre chère Dorothee ne gémera plus, car les cloîtres ouverts seront forcés de laisser échapper leurs victimes; alors, ce pauvre M. Sévin, maintenant si malheureux, pourra trouver quelque consolation sur la terre, car le célibat poursuivi jusqu'au sein de l'église ne dévorera plus des générations entières. Alors sur-tout, continua-t-il en se jettant aux genoux de madame d'Etioles, on n'entendra plus nos tribunaux retentir de ces demandes en séparation poursuivies avec un si grand scandale, obtenues au prix de tant de honte, & dont l'effet unique est de condamner des jeunes gens séparés mais non défunis, à se traîner, jusques dans leur tombe, entre les maux du célibat ou

les crimes de l'adultère. Alors se trouveront véritablement détruites ces unions si mal nommées de *convenance*, ces mariages que contractoient si subitement des jeunes gens trompés, qui, ne s'étant mutuellement informés que de ce qu'ils possédoient de richesses, croyoient assez se connoître, & souvent ne pouvoient plus que se détester lorsqu'en effet ils se connoissoient bien. Alors on verra s'empresser à devenir époux & peres de famille d'autres hommes non moins malheureux qui, sans cesse effrayés de l'exemple des mariages présens, n'osant risquer de prendre une femme qui dût être éternellement la leur, faisoient tôt ou tard métier de séduire la femme d'autrui. Combien de loix cependant pourront valoir à ce grand empire la prompte régénération de ses mœurs, à des millions d'indivi-

du la fin de leur infortune ou le commencement de leur bonheur ? une seule : la loi qui leur rendra le divorce , le divorce dont l'effet certain est d'empêcher qu'il devienne jamais nécessaire d'y recourir , le divorce qui , présentant sans cesse à chacun des époux un frein salutaire , leur impose l'étroite obligation de continuer dans le mariage ces mutuels égards , ces attentions délicates , ces tendres soins , ces empressements flatteurs dont leur amour naquit & pourra chaque jour s'accroître. Aussitôt qu'elle sera proclamée , cette loi bienfaitante , mille époux briseront leurs chaînes journallement arrosées de larmes , leurs chaînes forgées sous le joug de l'indissolubilité ; mille amans formeront , sous de plus favorables auspices , l'union désirée ,

firée ; Dolerval obtiendra celle qu'il aime ; & Bovile , l'heureux Bovile retrouvera son Eléonore.

Telles ont été ses dernières paroles , que notre crédule tendresse a recueillies sans effort , & qu'elle aime à se rappeler.

Cependant cet espoir trop éloigné ne soutient pas assez mon amie contre ses regrets ; hélas ! & le dirois-je si l'infortunée ne le disoit sans cesse , contre ses remords. Je la vois , quoi que je puisse faire , tomber dans une profonde tristesse dont je redoute les suites pour elle autant que pour l'innocente créature qu'elle est désespérée de porter dans son sein.

Encore si le spectacle de son affliction me poursuivoit seule ! mais un autre spectacle , non moins pénible , quoiqu'il n'ait qu'une fois affligé mes regards , me tourmente sans

170 *Emilie de Varmont,*
relâche de son déchirant souvenir. Ah
 plains moi. Plains moi.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 4 Janvier 1782.

IL y a six jours que j'ai reçu ta lettre, ma chere Dorothee : c'est le vif chagrin qu'elle m'a causée qui m'a jusqu'aujourd'hui privée de la consolation d'y répondre. Malgré les torts de madame de Varmont, j'ai dû pleurer sa mort prématurée : j'ai dû pleurer ma mere. Comme toi, je ne doute pas que ce ne soit la nouvelle des forfaits de son fils, trop tôt répandue par la voix publique, qui l'ait avant le temps précipitée dans son tombeau. Combien elle aura souffert dans ses derniers momens ! O ! mon Dieu, Dieu de justice & de bonté,

ses douleurs ont trop expié ses fautes ;
& pardonnez-lui comme je lui pardonne.

Tu me dis , ma sœur , que rien ne m'empêche plus de venir dans ta solitude recevoir & prodiguer les consolations qui nous sont mutuellement nécessaires. Permets pourtant que je diffère : l'infortunée d'Etioles a besoin de moi. Je dois la suivre dans le village où bientôt elle va cacher la fin de sa grossesse & ses couches ; ensuite , & c'est en son nom que je te le promets , nous irons nous réfugier dans ton couvent. M. Murville , déjà remis de ses blessures , est maintenant à Brest : cependant il a fait espérer à sa sœur qu'il l'accompagneroit jusqu'à Paris , lorsqu'elle iroit s'y établir avec moi près de ma chere Dorothee. J'ai déjà pris tous mes arrangemens en consé-

quence, ma sœur ; car je te connois : tu n'exigeras point qu'au moment de la plus grande détresse j'abandonne mon amie.

Quant au sujet d'affliction dont tu m'accuses de vouloir te faire un secret, Dorothée, je vais te l'apprendre. Je vais te rapporter de longs détails que, dans les premiers momens d'une agitation plus cruelle, j'avois heureusement presque tous oubliés ; mais que depuis, par l'effet de je ne sais quel propension fatale qui me force à m'en occuper sans cesse, je ne me suis que trop bien rappelés.

Ma chere Dorothée, il avoit dans un accès de sa fièvre ardente, il avoit encore essayé d'immoler sa sœur ; il se débattoit vainement dans les angoisses d'un effrayant délire ; je n'attendois plus rien pour lui que de

la miséricorde d'un Dieu très-clément. Je croyois que les consolations toutes puissantes de la religion dissiperoient l'affreuse aliénation de son esprit. Depuis midi je demandois un confesseur qui n'arrivoit pas. Enfin, dans un de ces momens terribles où les fureurs de ce malheureux occupent tout le monde, je m'échappe. Ce n'est pas dans cette ville de Tours, où je ne connois personne, que je vais demander un prêtre. Non, je cours au village voisin; bien persuadée que le curé de Saint-Cyr ne me refusera pas ses secours.

En moins de rien j'arrive au presbytere. C'est Rouffel, cet ancien domestique de madame d'Etioles, qui m'ouvre la porte, & me demande d'un air étonné ce que je veux. — Parler à M. Sévin, lui dis-je. — A M. Sévin, Mademoiselle! — Mais

oui. — A M. Sévin ! Mademoiselle en est-elle bien sûre ? — Eh , bonne question ! m'écriai - je. En même-temps je pousse un peu le domestique & j'entre. — Allons , Mademoiselle ! je ne suis pas fait pour employer la force contre vous ! Voyez dans le jardin.

J'y cours : M. Sévin ! venez vite ! — Bon ! s'écrie-t-il : est-ce qu'elle est là ? — De qui me parlez-vous ? — Eh ! mais , d'elle apparemment ! Eh de qui parlerois-je ? — Nous ne nous entendons pas ! C'est auprès d'un malade que je vous prie de venir , pour lui rendre les derniers devoirs. — Ah , n'est-ce que cela ? s'écrie-t-il , en retournant sur ses pas. — Mais c'est un de mes parens qui se meurt. — Eh bien donc , rien ne presse. Au reste que venez-vous m'entretenir de mort : ne parlons que de mariage —

Mais mon.... — Je ne peux pas ,
belle dame ! Elle n'a qu'à venir pen-
dant que je suis dehors ! jugez. —
Mon oncle !

A ce mot il se retourne , & l'air
dont il me regarde me confirme
une triste vérité que , dans le trouble
extrême où j'étois , je ne pouvois
pas plutôt appercevoir.

Oui , dit-il avec une grande dou-
ceur ; c'est ainsi qu'elle m'appelloit !
Vous la connoissez donc ? — Mon
cher oncle !

Et dans ce premier mouvement de
surprise & de compassion , je fais
un geste pour lui prendre la main.
Ne touchez pas ! s'écrie-t-il en la re-
tirant , ne touchez pas.... Elle l'a bai-
sée , ma main ! Et tenez : voyez-vous
la place ?.... O ! douce amie ! bien-
aimée ! C'est ici qu'elle a laissé tom-
ber une larme.... Mes levres aussi-

tôt l'ont recueillie ; & je l'ai sentie sur mon cœur.... Prenez-donc garde ! Vous allez donner du pied contre ce chevre-feuille ! J'aimerois mieux qu'on me marchât sur le corps. C'est elle qui l'a palissé ! Aussi j'en ai grand sojn. Les autres résistent fort bien aux hyvers ; mais celui-ci doit être infiniment tendre , & pour plus de sûreté , je l'empaille.... Oui , venez par ici : ces fleurs que voilà , je les ai rentrées dans cette espee de ferre , parce qu'il faut que je les conserve jusqu'à la fin de ma vie : imaginez qu'elle les a cent fois arrosées. Croyez-vous qu'elle ne sera pas , quand elle reviendra , charmée de retrouver tout cela dans le meilleur état possible ?

Dorothee , tandis qu'il me parloit ainsi , je n'étois pas tranquille. Je me rapprochois peu - à - peu du presbytere.

Vous vous éloignez de ce bosquet , me dit-il , vous faites bien : l'amour n'est là qu'un Dieu terrible : C'est-là qu'une jalousie bien injuste a déchiré mon cœur ; c'est-là qu'a commencé ma maladie. Quelle maladie , mon Dieu ! J'en ai pensé mourir ! J'en serois mort sans Dolerval : Je m'étois mis en tête qu'elle me le préféroit ! Je ne sentois pas qu'elle ne pouvoit me laisser voir sa tendresse que lorsqu'on marieroit les prêtres. C'étoit moi qu'elle aimoit & non pas Dolerval ! Il me l'a dit lui-même , le cher ami. Comment donc ! il a mieux fait , un jour.... j'étois prêt à m'en aller dans l'autre monde ce jour-là ; je ne pouvois ni manger , ni dormir ; méchant d'ailleurs ! grondant sans cesse ! frappant à propos de rien le tiers & le quart ! Eh bien , madame , voilà qu'il arrive, le cher

ami ! voilà qu'il m'amene de Paris un gros Monsieur de bonne mine & de bonne humeur ! brave homme encore ! qui n'avoit pas peur de moi ! & savant ! Il parloit latin comme moi-même ! madame , ce galant homme , c'étoit le pere de la douce amie ! Ne vous chagrinez pas , me dit-il enfin : elle vous aime , elle revient demain ! Demain on marie les prêtres !

Je me trouvois alors dans la cour, ma sœur, & je me hâtois de gagner la porte : un moment , dit-il , entrez dans la maison. Je n'en voulois rien faire , il me retient par le bras. Aussitôt Roussel m'avertit tout bas de ne lui point résister , & m'assure qu'il ne me fera pas le moindre mal. Sur le champ je cede à ses instances. A peine nous mettons le pied dans la salle à manger, qu'une nuée d'oiseaux s'abat sur nous ; plusieurs à l'envi

répètent : *Juliette , Juliette*. Et bientôt l'un d'entre eux prononce très-distinctement : *vient demain*. Oui , dit mon malheureux oncle , en faisant un saut de joie , oui ! parce que c'est demain qu'on marie les prêtres ! Je l'attendois aujourd'hui cependant , poursuit-il en me montrant le couvert mis ; mais je me suis trompé. C'est demain ! c'est demain qu'on marie les prêtres !. En attendant qu'elle paroisse , venez l'entendre.

A ces mots il me mene dans la piece voisine , s'assied près du piano , prend sa basse , prélude & veut me persuader qu'une femme chante & qu'il l'accompagne. Bientôt son instrument échappe à sa main tremblante. Il écoute dans un recueillement profond. Il écoute ! il écoute ! Enfin il tombe à genoux : douce amie ! bien-aimée ! fille enchanteresse ! ame de

ma vie ! viens donc ! ne tarde plus !
Viens demain ; c'est demain qu'on
marie les prêtres.

Et moi , ma sœur , témoin de ses
transports insensés , je ne puis retenir
les pleurs qui me suffoquent. Je ne
puis retenir cette exclamation , sans
doute indiscrette : pauvre M. Sévin !

Ne me plaignez pas , s'écrie-t-il ,
je suis le plus heureux des hommes.
Je l'ai de la sorte entendue toute la
journée ! Toute la nuit , je croirai la
voir ! Mais c'est demain que réelle-
ment je la verrai ! Mais c'est demain
qu'elle arrive , parce que c'est de-
main qu'on marie les prêtres... Al-
lez , maintenant , allez. Vous atten-
driez trop long-temps : elle ne chan-
tera pas avant deux bonnes heures.
Vous entendez qu'autrement elle s'a-
bymeroit la poitrine... Et si tu mou-
rois , Juliette ! si tu mourais ! le
monde

monde entier , l'univers que tu charmes , aussi-tôt s'anéantiroit.

Enfin nous étions à la porte , & vraiment j'étois pressée de me dérober à ce spectacle à-la-fois trop douloureux & trop attendrissant. Ah ! puisque vous la connoissez , me dit-il , tâchez de la joindre ce soir. Parlez-lui de celui qui l'adore : dites-lui bien que j'ai soigneusement conservé tous ses plus doux souvenirs , que je brûle pour elle , que je l'attends avec l'impatience d'un amant. Ah ! quelle vienne , la douce amie ! Qu'elle vienne demain ! C'est demain qu'on marie les prêtres !

O Dorothee , ma chere Dorothee , voilà donc ce que c'est que la raison humaine ! Hélas voilà donc le fruit de mes imprudences ! Insensée ! dans quels lieux suis-je venue chercher un asyle contre les passions !

Par-tout où je me suis montrée j'ai porté le désordre ! De quelque côté que je tourne mes regards , je ne vois que des malheureux ! des malheureux que j'ai faits ! pauvre M. Sévin !... Et ce jeune homme ! ce jeune homme est-il donc moins à plaindre ? M'adore-t-il moins ? Ne sommes-nous pas séparés de même ? Puis-je davantage être à lui ? Dolerval , ma sœur , Dolerval est-il moins à plaindre ? Oui sans doute ! car il est ai.... Dieu ! qu'allois je écrire ? Quelles pensées me poursuivent ? Presque sous les yeux d'un époux ! presque sur le tombeau d'une mere ! Ah ! misérable Emilie.

DOROTHÉE A EMILIE DE VARMONT.

Paris, le 9 Janvier 1783.

Oui , chere & généreuse Emilie ; viens un jour consoler ta sœur ; viens, mais commence par sauver ton amie.

Dis-lui pourtant, à cette intéressante madame d'Enioles , dis - lui d'avance qu'à la maniere dont je saurai l'accueillir elle verra si je ne suis pas la digne sœur d'Emilie.

Tiens cependant : verse encore des larmes , des larmes ameres. Lis cette lettre écrite toute entiere de la main de madame de Varmont ; on ne l'a trouvée qu'à l'ouverture de son testament. Lis ; tu vas frémir ; mais du moins tu verras que notre mere , en mourant par un crime , avoit peut-être mérité que ses filles pussent venir lui fermer les yeux.

184 *Emilie de Varmont*;

Adieu , chere Emilie , pardonne
cette courte lettre au chagrin que me
cause celle que je t'envoie. Adieu.

MADAME DE VARFONT
A SES FILLES.

Paris , le 23 décembre 1732.

Dans quel abyme je me trouve per-
due , juste ciel ! un coup de foudre y
jette sa lumiere subite , affreuse , épou-
vantable. Je vois presque à mes côtés
gémir , sous des habits de deuil , cette
enfant que sa mere enterra vivante ; &
plus loin , seulement à quelques
pas : un monstre ! né de moi ! ...
Mon fils , mon digne fils ! boit le sang
de sa plus jeune sœur ! Mes yeux ont
vu.... trop tard ! & vont se refermer à
jamais.

Vous , cependant , que j'ai si cruel-

lement immolées, vous, mes filles, qui n'avez dû jusqu'à présent respirer que pour me haïr, apprenez enfin que peut-être vous devez me plaindre.

Moi aussi, des parens barbares m'ont sacrifiée ! & plus inhumainement peut-être, au lit de l'hymen, que vous, Dorothee, aux autels de la religion. Une passion, déjà brûlante en sa naissance, dévorait mon cœur. On m'amene ce M. de Varmont. Eh ! qu'importent à mon adolescence avide des seuls plaisirs que recherche la nature en sa simplicité grossière, qu'importent les talens, les blessures & les victoires d'un grand homme ? Ce n'est ni le plus expérimenté, ni le plus brave, ni le plus fameux que je vous demande. Le plus jeune & le plus ardent, voilà pour moi le plus aimable ; & déjà mon choix est fait : vous n'avez qu'à le confirmer. Malheureuse ! on

ne m'écoute point : on m'arrache l'objet de mes vives tendresses ? Esclave, on me jette dans les bras de cet inconnu ! De quel effroi je suis faisie, dès que je peux connoître dans toute leur étendue les devoirs qu'on vient de m'imposer. Ces liens dont je suis garottée , ils sont indissolubles ! Je dois , sans ressource & sans relâche, traîner jusqu'au tombeau ma chaîne abhorrée.

Le désespoir s'empara de mon ame , de cette ame impétueuse dans sa haine comme dans son amour. Ecoutez , mes filles , & rougissez de ma honte ; & frémissez de l'excès du malheur qui m'arrache un aveu pareil : mon sexe , toujours opprimé , n'a qu'un moyen de vengeance , mais prompt , facile & sûr. Je me hâtaï de l'employer. Qu'elle soit donc moins étonnée , la pauvre Emilie ! Elle &

son assassin n'eurent pas le même père. Cet atroce jeune homme n'appartenoit qu'à madame de Varmont. Il ne fut ni l'enfant de l'hymen, ni l'enfant de l'amour, mais le fruit prémédité de l'adultère & .. ma main tremble ! .. & ... je l'écrirai néanmoins ! & de la prostitution.

Ce n'est pas tout, je n'avois point commis de tels excès pour les cacher à celui qui ne devoit pas s'en consoler; j'en attendois même quelque fruit : j'espérois que nos nœuds alloient être aussi-tôt brisés. Il en arriva tout autrement. Je n'obtins de mon stoïque mari que les persécutions d'une jalousie plus tyrannique. Le prétendu héros fut assez lâche pour tourmenter encore de son odieux amour une épouse froidement infidelle, & que son opprobre sembloit énorgueillir. Malgré mes larmes, il me donna, dans ses tendres fureurs, deux en-

fans.... O vous , mes filles , pardon je vous détestai , parce qu'assurément vous me veniez de lui.

Cependant je réservoïs à mon fils mes fatales tendresses. Je l'élevois dans la haine de ses sœurs. Je me plaïsois à ne lui montrer dans les enfans de son pere que les importuns cohéritiers d'un superbe héritage , que des intrus faits pour lui ravir un jour la plus grande partie de ces immenses richesses , unique & foible dédommagement des tourmens que sa mere enduroit à cause de lui. Le farouche jeune homme ! comme il a profité de son éducation coupable ! Qu'il a payé d'un digne prix mes leçons dénaturées !

Eh bien ! quoique ses crimes , dont un récit peu fidele m'aura sans doute atténué les horreurs , m'aient glacée d'épouvante , son cruel esprit me

possède ! Son ame , insensible au cri du sang , est passée toute entiere en moi. Le barbare , alors même qu'il n'est plus , conseille encore des attentats contre la nature. Ce sont ses fureurs qui m'entraînent ! C'est par un autre forfait que sa mere le va suivre dans la tombe exécrée où ses forfaits l'ont mis !

Adieu , mes filles , ... Les pistolets de votre pere sont là , sur ma table. Je les ai chargés sans frémir ; sans frémir je m'en servirai. Je n'irai pas , laissant le soin de ma destruction aux douleurs d'un poison lent , m'exposer aux terribles secours de l'art ; & foible victime , disputer quelques heures au trépas. Non ; qu'un coup prompt , unique , sans remede , tranche mes destinées ; & qu'au moins ces guerriers si vains de leur courage apprennent

qu'une femme aussi peut atteindre à leurs sublimes vertus.

Personne pourtant ne me soutiendra dans le trouble inséparable de ces derniers momens ! Pas un mot consolant ne pourra m'être adressé ! Aucun de mes enfans ne fermera mes yeux !... Tes enfans ? malheureuse ! jamais tu n'en eus qu'un ! C'est celui-là qui t'attend ! qui t'appelle ! qui te presse !... qui te dira , cruelle , qui te dira laquelle de tes filles est la plus charmante ? & laquelle tu rendis la plus infortunée ? Hélas ! je ne ferai plus quand elles recevront ce monument de mes inutiles remords. Je n'ai vécu que pour leur malheur : & le genre même de mon trépas va peut-être leur coûter encore des pleurs ameres.... Mais quelles dangereuses pensées me poursuivent & m'arrêtent

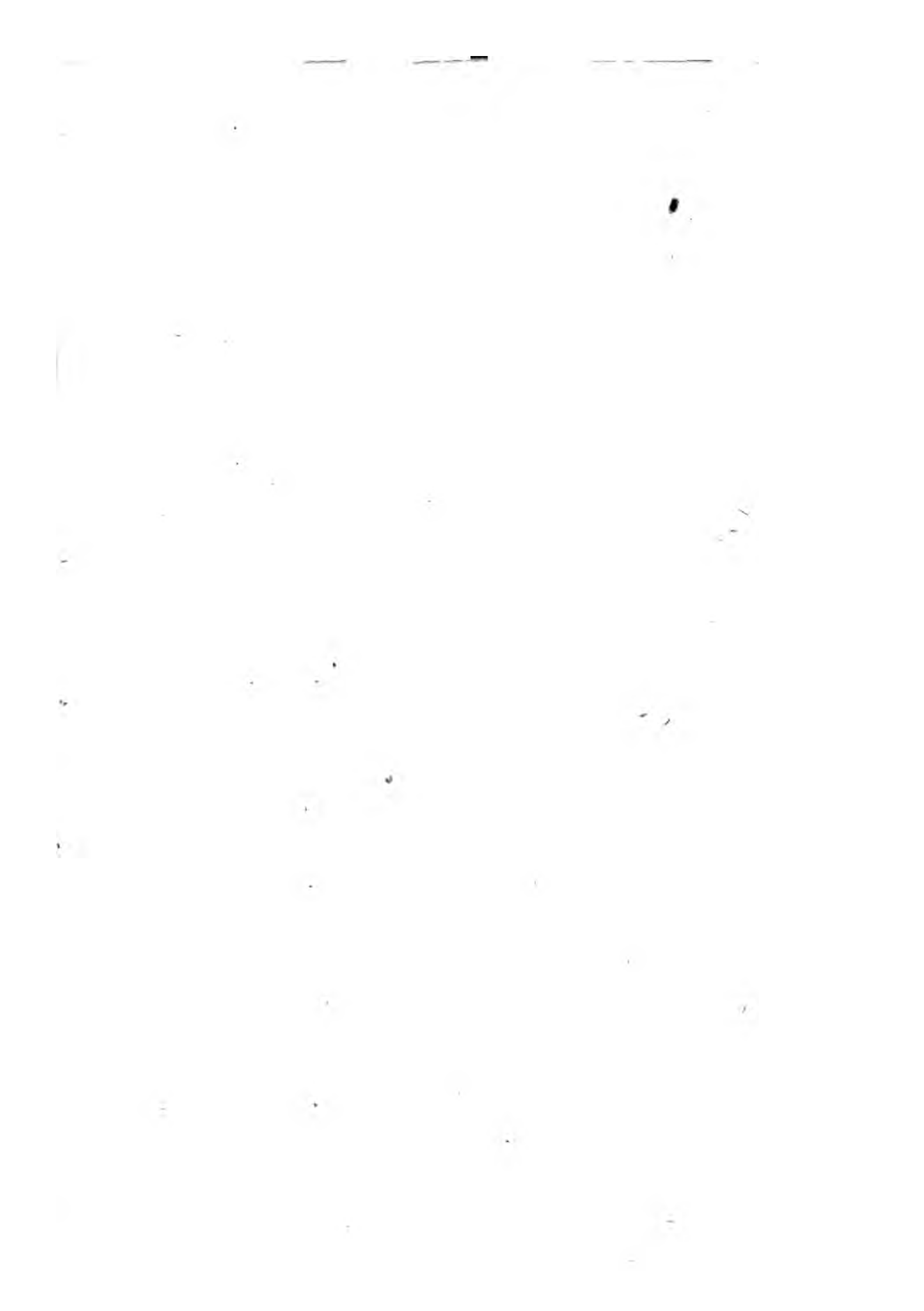
ou le divorce nécessaire. 191

Un moment de foiblesse pourroit me saisir ! Hâtons , hâtons le départ ; il est trop nécessaire. Emilie , Dorothee , adieu ! adieu , mes filles ! Et toi , Varmont , reçois ta mere.

Fin du troisieme & dernier Volume.

A U L E C T E U R .

QUAND l'assemblée nationale aura décrété LE MARIAGE DES PRÊTRES & le DIVORCE , il me sera permis de vous donner , dans une très-courte brochure que vous appellerez un supplément , si bon vous semble , les détails peut-être intéressans d'un triple mariage : celui de Bovile & d'Eléonore , celui de Dolerval & d'Emilie , celui de M. Sévin &..... Je vous le dirai ; je vous dirai quelle femme , assez charmante pour ressembler beaucoup à sa Juliette , a pu rendre au bon curé la raison & le bonheur.



920661

